

Pierre MALLEZ

JE SUIS UN ESPION

ou les tribulations d'un élève H.E.C. de 1941 à 1945

DONNÉES TECHNIQUES

Livre édité à compte d'auteur,
Paris, 1996.

77 pages, plus les photos et documents hors texte.

AVERTISSEMENT

Le texte ci-après est la transcription exacte de l'ouvrage de Pierre Mallez.

RAPPEL

Il est mainte fois fait mention de *Masuy* : il s'agit en fait de Georges Delfanne, citoyen belge, agent de la Gestapo. Jugé et condamné à mort après guerre, il a été exécuté.

DERNIÈRE MISE À JOUR : 28 MARS 2007

Né le 21 mars 1920 à Denain (59), Pierre Mallez entre à Vengeance en 1942, grâce à son ami Charbonneaux (*Cumulo*), un des héros dont le mouvement peut être particulièrement fier. Il vit à Paris et suit les cours de H.E.C. (promotion 1943 M). Il travaille surtout au profit de la branche renseignement de Vengeance (Turma) sous le pseudonyme de *Mercur*.

Arrêté le 3 octobre 1943, il connaît les rigueurs de la Gestapo et de l'emprisonnement (la Santé et Fresnes) avant de subir la déportation (Auschwitz et Buchenwald).

De retour en juin 1945, il se lance dans une carrière industrielle en reprenant la direction de l'entreprise familiale « Carrelages Mosaïques de Raismes », provisoirement gérée par sa sœur, depuis la mort de son père en octobre 1944. À la démobilisation de son frère, il lui laisse la direction de cette entreprise pour créer à Wallers une autre entreprise « Carrelages et Agglomérés de Wallers » produisant des carreaux en ciment, des parpaings et des hourdis pour le bâtiment, puis des traverses de chemin de fer, brevet « Sonnery », utilisées de nos jours pour les rails du T.G.V.

Fin 1953, il entre au département tubes de « Lorraine-Escaut » à Anzin (59) dont il devient le chef des services centraux en 1956. Avec la fusion de Lorraine-Escaut avec Usinor (1966), il exerce ses compétences au contrôle de gestion de Vallourec-tubes puis à la direction administrative des directions régionales des ventes et de la clientèle.

En retraite anticipée en septembre 1979, il s'occupe alors de l'amicale des « Déportés Tatoués du 27 avril 1944 » et de l'amicale de Turma Vengeance au sein de laquelle il a consacré de longs mois de travail pour établir, entre autres, la liste nominative des membres¹ du réseau répertoriés dans les archives.



Pierre Mallez en convalescence (août 1945)
Il a remis sa tenue de déporté.

Officier de la Légion d'Honneur (au titre de la Résistance), Pierre Mallez est titulaire de la Croix de Guerre 1939-1945 avec palme et des décorations suivantes : Croix du Combattant Volontaire de la Résistance, Croix du Combattant 1939-1945, Médaille des Déportés Résistants, Médaille de la France Libre.

¹ Voir sur le site.

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>H.E.C. - place Malesherbes, Paris. Novembre 1941 - juillet 1943.</i>	7
1.1	H.E.C. - Place Malesherbes.	7
1.2	Noël à Valenciennes.	7
2	<i>Vengeance – Action. Avril 1942 - mai 1943.</i>	7
2.1	Ma première mission en avril 1942.	7
2.2	Jean Charbonneaux.	7
2.3	Norbert Noël.	9
2.4	Mon engagement aux F.F.C. réseau Turma-Vengeance.	9
2.5	Jugement sur les officiers supérieurs de l'armée française.	10
2.6	Les missions au cours de la deuxième année d'H.E.C.	11
2.6.1	Émissions radio.	11
2.6.2	Transport d'armes	12
2.6.3	Lignes téléphoniques.	13
2.7	Derniers examens – diplôme.	15
2.8	S.T.O.	16
2.9	Gnome et Rhône.	16
2.10	Fredy Boyer de la Girauday.	17
3	<i>Turma – Renseignement. Mai 1943 - octobre 1943.</i>	17
3.1	La centrale du réseau Turma.	17
3.2	<i>Mercure.</i>	17
3.3	Archives.	18
3.4	<i>Zoé.</i>	18
3.5	<i>Pégase.</i>	18
3.6	L'abbé Villien.	18
3.7	<i>Chartreux</i> (docteur Vic-Dupont).	19
3.8	Simone Vic-Dupont.	19
3.9	Départ de Vic.	20
3.10	Les demoiselles Weil.	20
3.11	<i>Parizer Zeitung.</i>	20
3.12	Visite de mes parents.	21
3.13	Trahison de <i>Raymond.</i>	22
3.14	<i>Raoul</i> (Bernard Fallot).	22
3.15	<i>Dominique.</i>	23
3.16	Premier essai d'arrestation raté.	23
3.17	Visite à <i>Cumulo.</i>	23
3.18	<i>André</i> (Angly).	24
3.19	Ma dernière soirée de liberté.	24
4	<i>L'arrestation.</i>	24
5	<i>101 avenue Henri-Martin - 3 et 4 octobre 1943.</i>	26
5.1	101 avenue Henri-Martin - chez <i>Masuy.</i>	26
5.2	L'interrogatoire musclé.	26
5.3	La salle à manger.	28
5.4	Reprise de l'interrogatoire.	28
5.5	Alerte.	31
5.6	Avenue Niel.	32
5.7	Jardin de l'Observatoire.	33
5.8	Capture et assassinat de <i>Cumulo.</i>	34

5.9	Rue des Saussaies.	35
6	<i>Fresnes : 4 octobre 1943 - 21 mars 1944.</i>	36
6.1	La Santé – Fresnes.	36
6.1.1	Fresnes, 3 ^e division, 2 ^e étage.	36
6.1.2	La cellule 162.	37
6.1.3	Déroulement d'une journée type.	37
6.1.4	Le contrôle à travers le judas.	38
6.1.5	Les messages - la fenêtre.	39
6.1.6	Le plancher.	40
6.1.7	Les punaises.	40
6.2	La moustache.	41
6.3	Le prêtre : l'abbé Stock.	41
6.4	Les livres.	42
6.5	La descente au purgatoire.	43
6.6	La cellule 53.	43
6.6.1	Comment chauffer le drap.	44
6.6.2	Les passe-temps : lecture des évangiles et des explorations polaires – « bavardages » à travers le mur.	44
6.6.3	Comment bavarder à travers un mur épais – Sifflet.	45
6.6.4	Mon premier message à mes parents - douche – promenade.	45
6.6.5	La promenade.	46
6.6.6	Mon premier message.	47
6.7	« Escapade » rue des Saussaies.	47
6.8	Noël 1943.	48
6.9	Mon premier colis familial.	49
6.10	Les démarches de mon père - la nullité des avocats et de la Croix rouge.	50
6.11	Carême - Les effets de la solitude.	50
6.12	L'Autrichien.	51
6.13	Le jugement sans procès.	52
7	<i>Compiègne (Royal-lieu), 21 mars 1944 - 27 avril 1944.</i>	52
7.1	Le départ de Fresnes.	52
7.2	Compiègne.	53
8	<i>Le convoi des tatoués, 27 avril 1944 - 30 avril 1944.</i>	55
8.1	Le convoi des déportés tatoués du 27 avril 1944.	55
8.2	Huit chevaux ou quarante hommes ou cent détenus.	55
8.3	La folie.	57
9	<i>Auschwitz - Birkenau II, 30 avril 1944 - 12 mai 1944.</i>	57
9.1	Auschwitz - Birkenau II - 30 avril 1944.	57
9.2	Le tatouage 184936 à 186591.	58
9.3	Déshabillage et rasage intégral - douche - la tenue de clochard.	59
9.4	L'organisation de la solution finale.	61
9.5	L'alliance d'Édouard.	61
9.6	Les latrines et toilettes de Birkenau II.	61
10	<i>Buchenwald, 14 mai 1944 - 8 avril 1945.</i>	62
10.1	12 mai 1944- départ pour Buchenwald.	62
10.2	Le paradis.	62
10.2.1	Arbeitsstatistik.	63
10.2.2	La quarantaine.	63
10.2.3	Le troc.	63
10.2.4	Les latrines du petit camp.	65
10.2.5	L'appel du petit camp.	65
10.2.6	Les corvées.	65
10.2.7	Les médecins - le Revier - les vaccins.	65
10.3	Le grand camp - block 26.	66

10.4	La camaraderie.	66
10.5	Le rôle de l' <i>Arbeitsstatistik</i> - les « transports ».	67
10.6	La carrière.	68
10.7	<i>Mittel Bau (Mitteldeutsche Baugesellschaft)</i> , 28 juin 1944.	69
10.7.1	Les cheveux.	70
10.7.2	L'appel du grand camp.	71
10.7.3	La soupe - les colis - le courrier.	71
10.7.4	<i>Nachtschicht</i> .	72
10.7.5	Le moral.	72
10.7.6	Le dimanche.	72
10.7.7	Les nouvelles.	73
10.8	Le bombardement de Buchenwald.	73
10.8.1	V2.	75
10.8.2	L'arbre de Goethe.	75
10.8.3	Les villas.	76
10.8.4	Transport <i>gumi</i> .	77
10.9	Les planques communistes.	77
10.9.1	Octobre 1944 - la déprime.	78
10.9.2	L' <i>Abladen Bahnhof</i> .	78
10.9.3	Les containers.	79
10.10	Convois venant d'Auschwitz.	79
10.10.1	Les valises.	80
10.10.2	<i>Schonung</i> .	80
11	<i>Évacuation, 8 avril 1945 - 20 avril 1945.</i>	81
11.1	Dimanche 8 avril 1945 – évacuation.	81
11.2	Lundi 9 avril 1945.	82
11.3	Mercredi 11 avril 1945.	82
11.4	Samedi 14 avril 1945.	82
11.5	Dimanche 15 avril 1945.	82
11.6	Mercredi 18 avril 1945.	83
12	<i>Réparation des voies ferrées, 20 avril 1945 - 27 avril 1945.</i>	83
12.1	Vendredi 20 avril 1945.	83
12.2	Dimanche 22 avril 1945.	84
12.3	Lundi 23 avril 1945.	85
12.4	Jeudi 26 avril 1945.	85
13	<i>Salzburg, 27 avril 1945 - 18 mai 1945.</i>	85
13.1	Vendredi 27 avril 1945.	85
13.2	Samedi 28 avril 1945.	85
13.3	Dimanche 29 avril 1945.	85
13.4	Lundi 30 avril 1945.	86
13.5	Mardi 1 ^{er} mai 1945.	86
13.6	Mercredi 2 mai 1945.	86
13.7	Jeudi 3 mai 1945.	86
13.8	Vendredi 4 mai 1945.	87
13.9	Samedi 5 mai 1945.	87
13.10	Dimanche 6 mai 1945.	87
13.11	Lundi 7 mai 1945 et après.	87
14	<i>Rapatriement, 18 mai 1945 - 24 mai 1945.</i>	88
15	<i>Épilogue.</i>	88
16	<i>Résumé de l'organisation du Mouvement Turma-Vengeance fin 1943.</i>	91

À mes petits-enfants...
Cédric, Alexis, Jérémie, Gaëlle, Anne-Laure, Morgane, Renaud, Laurent et Paul

Jeunes, mes enfants ne m'ont jamais questionné sur ma déportation. J'ai toujours évité d'en parler avec eux pour ne pas les troubler et surtout pour éviter de réveiller mes horribles souvenirs.

Mais j'avais ramené des notes, et j'avais écrit peu à peu sur des cahiers d'écolier des passages entiers de souvenirs. Heureusement, car je serais bien incapable aujourd'hui de faire sans eux une véritable chronologie des événements et de préciser certains d'entre eux.

Mes petits-enfants m'ont souvent demandé - petits - ce que voulait dire le numéro écrit sur mon bras. Ils étaient trop petits pour que je puisse leur expliquer sa signification. Et cela m'a donné l'idée de reprendre mes notes et d'écrire pour eux l'histoire de mes vingt ans.

Qu'ils sachent que j'ai fait partie de la toute petite poignée de Français qui ont choisi la voie difficile et active du patriotisme clandestin au lieu d'attendre tranquillement que d'autres fassent le travail.

Jusqu'à mon arrestation, je ne parlerai que de mon activité résistante, en laissant de côté le reste de mon existence de jeune homme de vingt et un, vingt-deux et vingt-trois ans, avec ses moments de détente : pique-niques, surprises parties, baignades, flirts aussi bien à Bergerac qu'à Valenciennes pendant les vacances scolaires que pendant les études à Paris sous l'occupant.

De vingt et un ans à vingt-trois ans, j'ai réussi à mener trois vies distinctes et emmêlées tout à la fois : les études, la résistance et la détente. Je n'en garde que de bons souvenirs.

Un grand merci à ma fille Muriel d'avoir fait l'énorme travail de me relire, de taper et mettre en page mes souvenirs.

P. Mallez
le 21 mars 1996

1 H.E.C. - place Malesherbes, Paris. Novembre 1941 - juillet 1943.

1.1 H.E.C. - Place Malesherbes.

Cet après-midi de décembre 1941 est maussade. Le plafond est bas, humide. La température relativement douce pour décembre. À la fenêtre du « comptoir »² d'anglais Jean Blériot, Jean-Marie Charbonneaux et moi prenons l'air entre deux cours d'anglais avec Veillet-Lavallée. Tout en grillant une cigarette, nous bavardons sur la poursuite de la guerre.

Nous commençons à peine notre première année à l'École des Hautes Études Commerciales, sise à l'époque place Malesherbes à Paris, après avoir perdu un an et certains, deux ans à obtenir notre démobilisation et à rejoindre la zone occupée. Nous bénéficions de l'ancien régime. Nous ferons nos études en deux ans, au lieu de trois maintenant, et formons un petit groupe à part d'une cinquantaine d'élèves, parmi ceux qui étrennent les nouvelles promotions de trois ans : tous ceux qui ont passé leur concours d'entrée depuis 1941.

Deux ans, c'est encore trop pour Jean Charbonneaux, bouillonnant et fonceur : « La guerre continue et notre présence dans cette école est une ineptie. Il faut passer en Angleterre et continuer le combat. Du fond de l'école il sera probablement difficile de trouver une filière, mais c'est d'accord, le premier qui la trouvera en avertira les autres. » Conclusion de notre entretien.

1.2 Noël à Valenciennes.

Les vacances de Noël arrivent. Je n'ai pas eu de permis pour retourner en zone libre les passer avec les parents à Bergerac. C'est Monsieur Crancée qui m'emmène en voiture à Valenciennes et me fait passer la ligne de démarcation avec la zone Nord dans le coffre de la voiture - une traction avant.

Puis les mois de cours passent et nous accaparent. Il faut maintenir la moyenne fatidique de douze !... L'Angleterre s'est un peu estompée. Jean Charbonneaux m'a demandé à plusieurs reprises de pointer pour lui à la non moins fatidique horloge pointeuse de l'École. Perrin, le directeur, ne badine pas avec les absences non motivées. Je n'ai pas cherché à savoir le motif des absences de Jean, il est marié, déjà père de famille. Il a donc de multiples raisons pour sauter certains cours sans aller demander un mot d'excuses à son père, à Reims.

2 Vengeance – Action. Avril 1942 - mai 1943.

2.1 Ma première mission en avril 1942.

C'est évidemment lui qui me demande début avril 1942 si je suis toujours d'accord pour rejoindre l'Angleterre.

- Ah ! tu as trouvé un moyen de partir.
- Non ! il est inutile d'aller en Angleterre. Nous pouvons rendre d'énormes services en France. Es-tu prêt à faire quelque chose ?
- Bien sûr ! De quoi s'agit-il ?

2.2 Jean Charbonneaux.

Très prudent Jean Charbonneaux m'explique, sans entrer dans les détails, qu'il a des contacts depuis quelque temps avec des agents de renseignements...d'où les pointages que j'ai faits

² Le comptoir était simplement une classe restreinte où se faisaient les cours spécifiques, par opposition aux amphithéâtres où se faisaient les cours généraux pour toute la promotion.

pour lui à l'horloge de l'École. (En réalité Jean est entré dans la Résistance : réseau Turma-Vengeance dès sa démobilisation et son retour à Paris en avril 1941. Je l'avais connu et apprécié à Frilley en 1938-1939 alors que nous préparions H.E.C., retrouvé à Bergerac début 1941. Il était en garnison attendant sa démobilisation pour entrer à H.E.C. et moi démobilisé des Chantiers de Jeunesse attendant de pouvoir passer la ligne de démarcation pour rejoindre l'École à Paris).



Jean-Marie Charbonneaux
Photo de son *memoriam* – Reproduction interdite

Il a un « contact » cet après-midi à quinze heures rue de la Pépinière, sur le trottoir en face du café Ruc, il se méfie de la Gestapo qui semble sur ses traces. Il a en effet reçu plusieurs appels téléphoniques chez lui sous son pseudonyme ancien *Jean-Marie*, mais la voix au bout du fil avait une résonance germanique. Il ne connaît pas son contact de quinze heures - c'est peut-être un piège d'où sa question :

- Es-tu prêt à t'y rendre à ma place ?
- Oui ! Comment reconnaître ton contact ?
- Il attendra sur le trottoir, en face de Ruc, la revue *Signal* bien en évidence à la main gauche. Il dit s'appeler Bernard Lauvray et m'apporter des renseignements d'un réseau de l'Eure. Si c'est bien lui, tu lui expliques que tu viens de la part de *Cumulo* et tu notes mentalement ses renseignements pour me les transmettre. Si tu as suffisamment confiance en lui, tu peux lui fixer un autre rendez-vous pour le lendemain même heure, mais au métro Havre-Caumartin, sortie Printemps. Quand tu auras terminé tu me retrouveras sur le quai du métro à Saint-Lazare, direction Levallois.
- Et si c'est un agent de la Gestapo ?
- Tu essaies de filer ! Mais la Gestapo n'a pas de charges contre toi puisque tu ne sais rien ! De toute façon je serai là avec Daroux (un autre camarade de promo). Nous interviendrons dans la mesure du possible » - Cela me rassure plus que le manque de charges. Il est vrai que je ne connais pas encore le coin, farci d'Allemands, ni les moyens abondants mis en œuvre par la Gestapo quand elle veut faire une arrestation - Je m'en apercevrai un an et demi plus tard au même endroit.

À quinze heures, je sors du métro Saint-Lazare, dans le bas de la rue de Rome avec un petit pincement de cœur. C'est l'aventure qui commence !...

2.3 Norbert Noël.

Après le repas de rutabaga pris à la cantine de la Maison des Élèves - seule installation en service pendant la guerre dans cette maison contiguë à l'École et dont les chambres étaient restées fermées, on ne sait pas pourquoi (il fallait donc se loger dans les pensions aux environs de la place Malesherbes), j'ai demandé à Norbert Noël de pointer à l'horloge pour Charbonneaux et moi en expliquant :

- Il fait beau, nous allons à la piscine !
- Tu es gonflé ! et tes cours ?
- Tu me passeras ton cahier ce soir.

Norbert Noël était également en première année, mais régime trois ans. Nous avions certains cours en commun, notamment les amphis et en plus nous logions tous les deux à la Résidence Villiers, pension de famille à l'angle de l'avenue de Villiers et de la rue Jouffroy. Ses parents cultivateurs en Charente lui envoyaient souvent des colis de ravitaillement. Lui, très généreux partageait souvent avec moi pour compléter nos maigres repas avec tickets.

Bûcheur, il avait certainement été suffoqué par mon école buissonnière, mais il s'était exécuté fort gentiment et fort adroitement de sa triple séance de pointage. Passer trois fois devant le même cuistre de garde devant l'horloge de pointage était fort risqué. Par la suite, il pointera chaque fois que je le lui demanderai - sans rechigner et sans savoir le véritable motif.

À la sortie du métro Saint-Lazare je me dirige lentement vers le café Ruc tout en observant les alentours - Pas de traces de Charbonneaux, mais je sais qu'il est dans les parages - Je lui fais confiance. Arrivé à la terrasse du café Ruc à l'angle de la rue de la Pépinière je vois de l'autre côté de la rue un homme plutôt mince, de mon âge ou un peu plus, la revue *Signal* à la main gauche. Il attend sur le trottoir parmi les quelques passants. Personne d'autre ne semble attendre - Je traverse la chaussée et m'approche de l'homme au *Signal* :

- Bernard Lauvray ?
- Oui ! *Cumulo* ?
- Non je viens de sa part, il a un empêchement.

Lauvray marque une légère hésitation, un petit désappointement... n'a-t-il pas affaire à un agent de la Gestapo ? Ma tête doit le rassurer car il finit par me dire qu'il arrive d'Évreux. Les nouvelles de l'Eure ne sont pas bonnes. La Gestapo sévit dans son secteur. Le regard, la voix sont francs, nous faisons quelques pas dans la rue de la Pépinière pendant qu'il me parle. Je sens cet homme traqué, il a besoin de voir *Cumulo* pour avoir ses instructions. Je lui fixe donc le deuxième rendez-vous convenu avec *Cumulo*.

Nous nous quittons, rassurés l'un de l'autre. Je retourne dans le métro où Charbonneaux me rejoint quelques instants plus tard. De loin il a suivi notre prise de contact et notre déambulation sans relever le moindre signe suspect. Je le mets au courant de notre conversation et du deuxième rendez-vous puis je monte dans la rame qui vient de s'arrêter. Charbonneaux part de son côté. Nous nous reverrons le surlendemain seulement à l'École et je pointerai pour lui demain.

2.4 Mon engagement aux F.F.C. réseau Turma-Vengeance.

Je viens de passer mon examen de passage pour entrer au Mouvement de Résistance Turma-Vengeance.

Le surlendemain à l'École Charbonneaux me remercie d'avoir pris le risque pour lui. C'était bien Lauvray. Les nouvelles de l'Eure sont préoccupantes.

Jean me demande ensuite si je veux entrer dans son Mouvement de Résistance, non communiste, directement rattaché à Londres au général de Gaulle. Bien sûr je le veux ! S'il pense que je peux y participer tout en continuant mes études.

Ces études et la réussite aux examens qui approchent sont ma couverture, non seulement vis à vis de la police, mais surtout vis à vis de mon père qui, de Bergerac où il est réfugié, paie

études à H.E.C. et séjour à Paris, vis à vis de mes amis qui savent que je suis à H.E.C. Le problème est d'ailleurs le même pour Jean. Son père fabricant de bouteilles champenoises, paie ses études et subvient à ses besoins. Jean est marié, père d'un enfant, et même s'il est hébergé par sa belle-mère, Madame Robert, il a des frais. Si son père apprend qu'il saute les cours H.E.C., il coupera les vivres. Il faut donc continuer à pointer pour Jean quand il ne peut suivre les cours.

Je fais partie des Forces Françaises Combattantes : F.F.C. Par la suite, Jean me fait signer un engagement sous forme de quelques lignes écrites de ma main sur une feuille numérotée à deux angles opposés. La feuille était ensuite déchirée : une partie pour les archives, une partie pour moi. Jean m'a tendu un livre je l'ai ouvert au hasard et je tombe sur un passage qui commence par : « J'ai tout prévu, même ma mort... et se termine par "Dieu veille sur moi" ».³ En écrivant cette phrase j'ai commenté : J'espère que ça n'ira pas jusque là ! En réalité je n'ai rien prévu. Ni l'arrestation, ni la torture, ni les conditions de vie ou plutôt de survie des camps de concentration. Qui aurait pu savoir à l'époque jusqu'à quelle frénésie de sadisme et de massacres conduisait le nazisme ? Des rescapés ? Ils ne devaient pas être nombreux ! et en plus se cachaient. Les gouvernants et leurs complices ? Ils avaient intérêt à cacher et camoufler leurs crimes !

Bien sûr, d'après les instructions venant de Londres il fallait avoir sur soi, à défaut d'une ampoule de cyanure, au moins une épingle pour se piquer la nuque en cas d'arrestation - c'était laconique. C'était le moyen le plus radical d'être à jamais muet comme une tombe devant ses tortionnaires. Encore fallait-il y penser et avoir le courage inouï de le faire avant d'être déshabillé devant ses bourreaux. C'est donc pratiquement au moment de son arrestation, malgré l'effet de surprise, qu'il aurait fallu se donner la mort.

La mort ! Je n'y ai jamais pensé. C'était peut-être un moyen de survivre. Et toi Jean, l'avais-tu prévue ? Certainement pas dans les circonstances où elle t'a frappé.

2.5 Jugement sur les officiers supérieurs de l'armée française.

En m'engageant j'avais la satisfaction de pouvoir enfin combattre, dans l'ombre peut-être, mais combattre avec des chefs qui se battaient de la même façon que leur troupe.

Fin mai 1940 je n'avais été mobilisé que pour connaître la débandade des officiers napoléoniens et les Chantiers dits « de Jeunesse » - expérience très décevante. J'étais écœuré par tous ces politiciens, stratèges de café du commerce qui nous avaient si bien conduits à la défaite. Je n'avais que mépris pour tous ces officiers supérieurs entrevus pendant la courte période de la débâcle. Ils étaient couards, plus préoccupés de leur confort et de se mettre à l'abri que de mener leur troupe vers un objectif précis.

Tous les officiers du camp de Morancey, près de Chartres, où j'avais été incorporé en mai 1940, nous avaient abandonnés en pleine nature aux environs de la Ferté-Saint-Aubin par un beau matin de juin 1940. Le colonel nous avait déclaré : « Vous n'avancez pas assez vite, nous partons tous en avant avec le matériel. Vous nous retrouverez à Clermont-Ferrand où nous préparerons votre cantonnement. » Que c'était bien dit et vachement paternel !

Tous les officiers sont partis, avec les voitures, les camions de ravitaillement et nos affaires personnelles. Quelques aspirants sont restés avec nous. Je n'ai jamais rejoint Clermont-Ferrand. Puisqu'il fallait se débrouiller pour se nourrir et pour trouver des moyens de locomotion, mes moyens de fortune m'ont amené à Agen.

Dans les Chantiers de Jeunesse, l'expérience que j'ai eue de mes chefs n'était pas plus avantageuse. En six mois, sur quatre chefs de camp successifs je n'en ai eu qu'un excellent : dynamique, animateur, entraîneur d'hommes. Il était trop bien, il n'est resté qu'un mois à

³ J'ai ma partie d'engagement classée dans mon cahier de souvenirs et j'ai retrouvé l'autre partie en triant les archives du Mouvement. Cette partie doit maintenant se trouver à la BDIC à Nanterre où nous avons déposé les archives du Mouvement.

Messeix. Mais dans ce mois il a réussi à regonfler le moral des pauvres types que nous étions devenus. La plupart d'entre nous, de zone occupée, étions sans nouvelle des familles, sans argent et tous sans savoir ce que nous faisions dans cette galère, à vivre enfoncés dans la terre humide et froide d'un plateau d'Auvergne avec pour toiture nos toiles de ponchos tendus pour faire toile de tente.

Les trois autres chefs, jeunes ou vieux, ne pensaient qu'à leur petite personne : faire du bonus sur la ration des hommes pour améliorer sa situation personnelle. Pavaner en tenue de fringant cavalier et prendre ses hommes pour des imbéciles et des valets. Se faire valoir auprès du général de la Porte du Theil, grand patron des Chantiers, en prenant à son compte tout ce qui avait été réalisé par son dynamique prédécesseur. Ne rien faire, ne pas se mouiller... et nous laisser croupir.

J'étais donc heureux de changer de style.

Chaque semaine, une mission ou deux de contact, autant que possible en dehors des cours. Les examens généraux de fin d'année réussis de justesse. Vacances à Bergerac août-septembre. Octobre à Anzin pour un stage au Nord-Est à Trith et c'est en novembre le retour à Paris pour la deuxième année H.E.C.

2.6 Les missions au cours de la deuxième année d'H.E.C.

Très vite Jean abandonne complètement ses études, absorbé par l'extension du réseau de renseignements Turma et des corps francs Vengeance. Deux autres camarades de promotion disparaissent au cours de l'année pour des motifs identiques : Le Pley et Le Bleu. Deux autres continueront comme moi à mener de front études et action : Foulon et Daroux. Il y aura aussi Cloix entré en 1942.

Au cours de l'hiver 1942-1943 et du printemps 1943 se succéderont les actions les plus diverses de jour comme de nuit, mais avec la préférence de nuit pour éviter les absences aux cours. Il s'agit du transport de postes émetteurs radio, de la protection aux alentours pendant l'émission, du transport d'armes, de l'instruction au maniement des armes parachutées, du branchement d'écoute téléphonique sur les lignes allemandes.

2.6.1 Émissions radio.

Pour les émissions radio le scénario se répète de la façon suivante :

Prise de contact dans la journée avec le « pianiste » (le radio) par l'intermédiaire de Charbonneaux (*Cumulo*) ou d'un agent de liaison.

- Rendez-vous le soir dans une gare de Paris avec le poste qu'il a fallu aller chercher dans sa planque variable. Je me souviens d'un dépôt chez un ingénieur de la SNCF en gare du Nord, d'un autre en gare de Noisy-le-Sec. L'émetteur est contenu en pièces détachées dans plusieurs boîtes de pansements, ou d'instruments chirurgicaux, marquées de la croix rouge, hermétiquement fermées par du sparadrap. Le tout bien rangé dans le fond d'une trousse médicale.
- Juste avant le départ du train : retrouver le « pianiste » sur le quai. Il assurera en principe ma surveillance. En cas de contrôle allemand je dois expliquer que je porte la trousse médicale au docteur X à tel endroit. Si le contrôle prend mauvaise tournure je dois balancer la valise et détalier au mieux. Le « pianiste » ne doit pas intervenir pour ne pas être pris.

Rien de ce genre n'est heureusement arrivé au cours de ces transports. Mais c'était toujours une sacrée aventure pleine de risques. Les Allemands fourmillaient partout, en uniforme et, plus dangereux, sans uniforme dans le métro, les gares et les trains.

- Arrivés à pied d'œuvre, toujours en banlieue parisienne pour éviter un repérage trop rapide et pour changer de secteur à chaque émission (en espérant que deux radios différentes ne fonctionnent pas simultanément dans le même secteur - on

- comptait en général trente minutes de répit avant d'être repéré). Le poste était monté au domicile d'un résistant dont la famille n'était pas toujours très rassurée.
- Lorsque le « pianiste » est prêt à commencer son émission (heure fixée d'avance) je dois assurer la surveillance du quartier. Dans la nuit je tourne autour du pâté de maisons pour voir s'il n'y a pas de camions ou de camionnettes suspects avançant à petite allure. Les appareils de repérage gonio mobiles sont souvent camouflés dans des véhicules commerciaux. Il faut aussi se méfier des tractions avant (Gestapo). Il faut à la fois être sur ses gardes et surveiller, essayer de passer inaperçu dans les rues que la nuit a rendues calmes et heureusement sombres.
 - Le temps de l'émission écoulé sans repérer de mouvements insolites je retrouve le « pianiste » qui a déjà commencé à remballer son poste en morceaux dans les boîtes à croix rouge, remet le tout dans la valise médicale, que le locataire des lieux va cacher rapidement. Par mesure de sécurité je ne reviendrai prendre la valise que le surlendemain après-midi. En effet si l'émission a été localisée approximativement il peut y avoir un contrôle en gare le soir même alors que le lendemain il y a moins à craindre.
 - Dans la journée du surlendemain je viens reprendre le poste pour l'amener chez un nouveau dépositaire. Là encore je suis couvert par quelqu'un qui me suit à vue. L'un de ces suiveurs m'a donné des sueurs froides. Plutôt tête brûlée, il manifestait sans vergogne sa haine de l'Allemand. Dans le métro il a bousculé un officier allemand qui s'apprêtait à descendre et lui a écrasé le pied avec forces excuses. Évidemment, lui, n'avait pas la valise compromettante en mains. Je n'ai pas apprécié ses manifestations de « maladresse », inutiles et risquées. Je le lui ai dit dès que j'ai pu le faire sans risque d'être repéré.

2.6.2 Transport d'armes

Le transport d'armes se fait en petite quantité dans une valise. Elle contient une ou deux mitraillettes Sten, démontées, chargeurs, pains de plastic, Colt, grenade. Je travaille seul, pas de couverture, pas d'accompagnateur. Je prends la valise à une adresse, la porte à une autre - c'est simple -. Le seul risque c'est le métro et le contrôle des valises à proximité des gares, ou encore une adresse grillée.

Le moment le plus cocasse de la partie armes a eu lieu dans ma chambre de la pension Villiers où j'avais entreposé ma valise pendant deux semaines pour faire l'instruction de jeunes étudiants (plus jeunes que moi) au maniement des armes parachutées. Ces jeunes résistants venaient donc par groupe de six. - deux groupes par semaine - se familiariser dans ma chambre au montage-démontage et maniement de ces armes. On leur fournit mon adresse, ils ne me connaissent pas, je ne les connais pas. Dès qu'ils sont six, je ferme la porte à clé pour éviter toute surprise. Je sors la valise et mon matériel d'apprenti guerrier. Je monte la Sten, mets le chargeur (vide) et tire une rafale, la démonte. Je prends la grenade, dégoupille, fais le geste de la lancer après avoir compté les secondes, regoupille. Je prends le pain de plastic, montre comment on le pose le long d'un rail ou d'une poutre, comment se fixe le détonateur. Je prends le Colt que je décortique à son tour. Chacun refait les opérations jusqu'à ce qu'il ait compris. Chaque réunion dure un bon moment et ça fait du bruit.

Aussi pour tromper un visiteur éventuel et intempestif, j'ai sorti des verres, une boisson, des biscuits - extrême largesse sur mes rations péniblement économisées - et on prendrait le temps de remballer le matériel avant d'aller ouvrir à l'importun qui nous verrait en train de trinquer. Pour couvrir le bruit des montages, démontages et essais de tir (sans balle) on chante, on raconte des histoires.

Ma chambre est située sur la cour au fond d'un petit couloir, avec l'entrée d'une autre chambre en vis-à-vis. La cloison qui sépare les deux chambres est plutôt mince, car j'entends parfois le bruit de conversation de la jeune femme qui l'occupe lorsqu'elle reçoit la visite d'un

officier supérieur allemand bien placé - peut-être aussi peu pressé - probablement chargé par elle de faire revenir un mari prisonnier, contre quelques heures de tendresse. Elle reçoit le dit officier deux à trois fois par mois en fin de journée.

Un soir où je reçois un de ces groupes de jeunes résistants, le sixième et dernier frappe à la porte de ma chambre avec un bon quart d'heure de retard. Je lui ouvre, il est pâle, hésitant et nous voyant tous réunis il a un soupir de soulagement - je lui demande ce qui lui est arrivé, il nous explique :

- En arrivant à la Résidence Villiers, je vois entrer un officier allemand. Pas très rassuré, j'entre quand même derrière lui et je le vois monter l'escalier. Je monte à distance prudente. Au troisième je le vois s'engager dans le couloir menant à ta chambre, je pense : ils sont faits ! Ne sachant pas quoi faire, j'ai attendu dans l'escalier. Comme je n'entendais aucun bruit alarmant je me suis risqué dans le couloir - vide - et je tape à ta porte pas très rassuré - voilà ! Mais où est donc passé cet officier allemand ?
- Ne t'en fais pas, il n'est pas venu pour nous, mais pour ma voisine. Ne faisons pas trop de bruit pour ne pas les déranger !

Nous avons bien ri des transes de notre ami. Ce soir là j'ai fait l'instruction du groupe sous la bonne garde d'un officier allemand, lui préoccupé de caresser une chair certainement douce et tiède, nous attentifs à manipuler notre Sten dure et froide.

2.6.3 Lignes téléphoniques.

Pour capter les communications téléphoniques allemandes *Cumulo* a imaginé de monter une table d'écoute sur les câbles téléphoniques souterrains longeant la N 17 de Paris à Senlis. Il a loué une maison à Vaudherland longeant le trottoir où passent les câbles au carrefour de la N 17 et de la route qui mène à Goussainville. Il installe deux hommes dans la maison pour assurer la préparation du travail et la surveillance de la maison. Puis il me demande d'aller leur prêter main forte de nuit pour creuser le trou d'accès aux câbles.

Le travail commence en décembre 1942. *Cumulo* vient avec moi. Nous prenons le train à la gare du Nord vers neuf heures du soir pour descendre à Goussainville. Une petite heure de marche rapide sur une petite route de campagne pour atteindre Vaudherland sans encombre, sans rencontrer âme qui vive dans la nuit bien noire.

La maison, un étage sur rez-de-chaussée, a sa façade sur la route nationale. Sur la petite route de Goussainville une porte cochère donne sur une grande cour et un hangar. Le coin est calme. Nos deux acolytes nous attendent. Ils ont passé la journée à repérer les lieux, à jouer les peintres en décollant le papier peint d'une des pièces.

Avec les deux « peintres » nous inspectons à nouveau la maison. Le couloir d'entrée s'ouvrant sur la route nationale donne à l'autre extrémité sur la cour. Il semble partager la maison en deux parties. Une partie plus ancienne forme l'angle des deux rues, avec deux pièces au rez-de-chaussée, une sur rue, une sur cour. Un escalier part du couloir et donne accès à deux chambres au-dessus des pièces du rez-de-chaussée. Cette partie de la maison est élevée sur cave voûtée dont l'accès est sur la cour. L'autre partie de la maison, plus récente s'ouvre sur le couloir par l'intermédiaire d'une véranda donnant accès à deux pièces avec fenêtre sur rue. Au bout de la véranda un escalier et en retour sur la cour, une cuisine. L'escalier accède à deux chambres. Pas de cave sous cette partie de la maison.

Le propriétaire s'est réservé la cave où il a stocké des pommes de terre. La porte est fermée à clé par un cadenas dont *Cumulo* a une clé dans le cas où il voudrait y mettre également des provisions au frais, en qualité de locataire.

Nous inspectons la cave. Elle est voûtée en pierre meulière d'un seul tenant sous les deux pièces du rez-de-chaussée. C'est un point de départ pratique pour atteindre les lignes téléphoniques sous le trottoir de l'autre côté du mur. Il y a évidemment l'épaisseur du mur qui risque d'être importante. Il y a surtout le risque d'avoir une visite inopinée du propriétaire

venant chercher des pommes de terre. Nous estimons donc impossible de faire dans cette cave commune un aussi gros travail et y installer une table d'écoute.

Il faut se rabattre sur la partie plus récente de la maison et creuser un trou dans une des deux pièces. L'une a le sol carrelé, l'autre un plancher. Nous optons pour le plancher que nous pourrions découper à la scie un mètre sur un mètre.

Le bruit de la scie résonne dans la pièce vide. Par prudence l'un de nous va dans la rue pour constater que le bruit de la scie ne s'entend pas à l'extérieur.

Hélas ! en dessous du plancher nous trouvons du béton. Il faut l'attaquer au burin, puis à la pioche. Dans la rue où nous guettons constamment le bruit est assourdi, mais s'entend suffisamment pour ameuter les voisins. Aussi nous progressons par à coups, inquiets de réveiller quelqu'un et d'attirer son attention. Les paysans de Vaudherland ont heureusement le sommeil profond. Rien ne bouge.

Le béton est armé, il faut scier les ronds à béton. Vers cinq heures du matin nous avons réussi à dégager une grande partie du béton pour nous apercevoir que nous n'étions pas au bout de nos peines. Sous le béton il y a des poutrelles d'acier. Il faut un chalumeau pour les découper. Les deux « peintres » iront en chercher un dans la journée.

Pour Jean Charbonneaux et moi il est temps d'aller reprendre le train à Goussainville pour être à l'École à l'heure. Les deux autres remettront le plancher en place, le lit par-dessus. Après s'être reposés, ils s'occuperont du chalumeau et attendrons notre retour le soir.

C'est un cahier de cours qui m'a servi d'oreiller pendant l'amphi de droit administratif. Monsieur Waline m'a agréablement bercé, il faisait moins de bruit que la pioche à Vaudherland !

Notre travail de sape a ainsi progressé lentement, au détriment de mon attention aux amphes du matin. J'utiliserai plus tard les notes de Norbert Noël pour compléter mes cahiers de cours. Le trou avance, on évacue la terre à la brouette dans le jardin au-delà de la cour. Noël approche avec ses congés scolaires. Jean aurait voulu que je reste à Paris pour terminer le travail avec les autres, seulement je suis épuisé par ce double travail nocturne et diurne. En outre je suis invité par mes cousins Havard-Duclos à passer chez eux à Valenciennes les fêtes de Noël et du Nouvel An. Dix jours de détente et de nombreuses sorties avec tous les amis valenciennois. Le swing avec Django Reinhardt et le quintette du Hot Club de France, c'est une bien agréable diversion lorsqu'on a 22 ans.

De retour à l'École j'ai eu un peu de remords d'avoir laissé tomber l'équipe de Vaudherland. Jean Charbonneaux me rassure. Le trou a été facilement terminé. Il reste à faire le branchement sur les lignes et à monter la table d'écoute.

Un mois plus tard il me demande de retourner à Vaudherland mais pour reboucher le trou ! Des difficultés ont surgi, la table d'écoute ne sera pas installée, le propriétaire reprend la maison. Je dois aller là-bas le soir même avec un garçon qu'il me présente, pour reboucher le trou et ramener le chalumeau et le petit matériel restés sur place. Il me remet la clé de la maison en me disant d'être prudent car la maison est peut être surveillée.

Me voilà donc reparti pour Vaudherland vers neuf heures du soir avec mon compagnon de route, plus jeune que moi. Gare du Nord, Goussainville, la petite trotte d'une heure dans la nuit froide de février. Nous arrivons vers vingt-trois heures. Surprise ! la clé n'ouvre pas la porte du couloir côté cour, nous ressortons pour essayer côté route nationale. Elle n'ouvre pas non plus et nous apercevons de la lumière à une fenêtre de l'étage côté angle avec la route de Goussainville. La maison est habitée ! et on a changé les serrures ! Désarmé par cette découverte qui non seulement m'empêche d'entrer, ne serait-ce que pour nous mettre à l'abri en attendant le lendemain matin, mais aussi provoque une certaine anxiété. Jean m'a bien dit d'être prudent, que la maison pouvait être surveillée. Est-ce le cas ?

Tout en retournant sans bruit dans la cour, où nous pouvons être à l'abri des regards, je pense qu'il y a encore une possibilité d'entrer dans la partie de la maison qui nous intéresse : essayer

par la véranda. La porte n'est pas fermée à clé. Nous entrons à pas de loup. La pièce carrelée est vide, nous revenons dans la véranda pour entrer dans la pièce où le trou a été creusé. Oh stupeur ! elle est vide également. Le lit de fer disparu, les outils disparus, le plancher disparu, le trou est béant devant nous sous le faisceau de notre torche.

Qui a tout enlevé ? Sommes-nous tombés dans un piège ? Il est trop tard pour retourner à Goussainville et avoir un train pour Paris. Le couvre-feu est trop proche. Ce serait probablement aussi risqué de circuler sur la route pendant le couvre-feu. De toute façon la nuit froide de février n'incite pas à la passer à la belle étoile. Il faut donc en prendre son parti, attendre dans cette maison cinq heures du matin pour repartir sur Goussainville... si tout va bien.

Je vérifie que la porte de communication avec le couloir est fermée à clé. Nous visitons la cuisine, les chambres de l'étage. Pas la moindre trace des outils. Tout est vide. Nous redescendons, sortons dans la cour, regardons sous le hangar, dans le jardin, pas d'outils, pas de terre en tas. Nettoyage par le vide.

Là-haut, côté maison ancienne, la fenêtre de la deuxième chambre est aussi allumée derrière un rideau. Donc maison bien habitée par des gens qui veillent tard. Nous nous résignons - faute de meilleure solution - à gagner une des chambres du premier étage, côté inhabité et nous nous couchons à même le plancher enroulés dans nos manteaux.

On ne peut pas dire que nous ayons bien dormi. Attentifs au moindre bruit, grelottant de froid, mais tout de même mieux abrités que si nous avions été dehors. À cinq heures du matin nous nous esquivons avec soulagement (cinq heures du matin c'est la levée du couvre-feu).

Quand j'ai rendu la clé à Jean Charbonneaux en lui racontant notre mésaventure, il a supposé que le propriétaire avait fait le nettoyage. Propriétaire qui n'a jamais demandé d'explication sur les dégâts causés à son plancher, ni réclamé de dommages.

2.7 Derniers examens – diplôme.

Cette deuxième année, et j'espère dernière année d'H.E.C., s'écoule ainsi partagée entre les cours, pas toujours bien suivis, qu'il faut récupérer et les actions variées pour Vengeance.

Jean Charbonneaux insiste pour que je le suive à temps complet dans la section Renseignements du Mouvement qu'il est en train de développer sous le nom de Turma. Je tiens bon, je veux terminer mes études qui arrivent à leur fin. Il ne reste que les examens généraux à passer et je dois rattraper des points si je veux obtenir la moyenne de 12 et mon diplôme.

Depuis quelque temps j'ai amélioré la qualité de mes repas en partageant avec Norbert Noël les nombreux colis qu'il reçoit de ses parents. La sous-alimentation du restaurant de l'École était vraiment trop pénible pour mon solide appétit. Merci Norbert ! Tu m'as bien aidé à tenir le coup et tu es toujours resté discret sur mes absences fréquentes ! Je pense aborder les examens en meilleure condition.

J'ai par ailleurs constaté que les oraux comptent beaucoup dans la moyenne des notes et qu'il est relativement facile d'obtenir une bonne note à condition de ne pas rester coi devant son examinateur par peur de dire une ânerie. Parler, même autour du sujet à traiter pour combler un éventuel trou de mémoire, est toujours bien noté.

Pour vaincre cette timidité, cette triste tendance à rester coi, j'ai décidé de me doper avant chaque oral. Un doping naturel et fort agréable de surcroît. À Pâques, j'avais ramené de Bergerac, acheté chez Delperrier, une bouteille de Banyuls et une de Muscat de Frontignan. Avant chaque oral je bois donc un petit verre de l'un ou de l'autre, j'en offre autant à Norbert Noël. Ça me suffit pour me rendre loquace devant mon examinateur qui ne m'intimide plus. Je ne sais si ce traitement rend aussi la mémoire, en tout cas le résultat dépasse toute espérance. J'obtiens une très bonne moyenne aux oraux avec plusieurs dix-huit et même un

dix-neuf avec Achille Mestre. Mis en confiance je demande à Achille de dédicacer la photo de notre promotion.

J'ai ainsi rattrapé mon retard, dépassé les douze de moyenne fatidiques et obtenu mon diplôme en sortant quarantième... sur quarante-huit.

J'obtiens de Charbonneaux la permission de passer un mois dans ma famille à Bergerac. Mais auparavant il me faut trouver un moyen de subsistance.

2.8 S.T.O.

Depuis quelques semaines je suis requis pour la S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) en Allemagne ou en France dans l'organisation T.O.D.T. Je ne me suis pas présenté au service d'enrôlement et je me trouve en situation clandestine, sans avoir la possibilité de renouveler mes cartes d'alimentation, et à la merci du moindre contrôle d'identité (il faut rappeler que la police française, comme la gendarmerie, comme la population était dans sa grande majorité au service de Vichy - sans état d'âme. Il aurait donc fallu une chance inouïe pour tomber sur un résistant).

Pour ne pas partir en Allemagne ou tout au moins pour le S.T.O., il faut avoir un emploi dans une industrie classée *Rüstung* c'est-à-dire travaillant pour l'Allemagne ou dans une mine de charbon.

Mon père m'avait écrit que son camarade de Centrale Monsieur Blin, directeur des mines de Douchy était prêt à me prendre comme mineur de fond. C'est chic de sa part, mais il faut absolument que je reste à Paris pour Turma. Et ça je ne peux le dire à mon père, grand admirateur de Pétain, comme presque tous les anciens de Verdun.

2.9 Gnome et Rhône.

Je fais des démarches auprès de la Société Gnome et Rhône boulevard Kellermann. La fabrication de moteurs d'avion permet au personnel d'être dispensé du S.T.O. Le chef du personnel me reçoit fort aimablement. Il comprend mon désir de rester en France, mais ne peut pas m'offrir un emploi correspondant à mon diplôme. Par contre je peux avoir un emploi de tourneur en 3/8 . C'est-à-dire travailler en trois postes de huit heures.

Ce n'est pas très réjouissant, ni très pratique pour assurer en même temps un travail continu à la Centrale du réseau de renseignements Turma que veut me confier Charbonneaux. Aussi Charbonneaux me conseille de laisser tomber cette planque et de rester complètement dans la clandestinité. Le réseau m'assurera les moyens d'existence. Lui-même est dans ce cas. On me fera dès que possible des faux papiers.

Sur ces entrefaites, le chef du personnel de Gnome et Rhône me fait savoir que le chef de la comptabilité, sachant que j'ai mon diplôme H.E.C. peut me prendre dans ses services. Je vais voir le chef de la comptabilité et le remercie de m'offrir un poste plus en rapport avec mes capacités. Je lui explique que je risque d'avoir des absences fréquentes. Il devine fort probablement la raison cachée de mon désir de liberté de mouvement, mais il ne lui sera pas possible de cacher de telles absences. Il faut donc abandonner l'idée d'entrer à Gnome et Rhône et d'avoir une couverture.

Fort gentiment il me propose de prendre d'autres H.E.C. requis par le S.T.O. C'est ainsi que je lui envoie Norbert Noël, qui allait être embringué dans le S.T.O. sans pouvoir faire sa troisième année d'H.E.C. Par lui j'aurai de cette façon tous les renseignements sur le travail à la comptabilité de Gnome et Rhône, pour répondre aux questions que pourrait me poser mon père sur mon travail. Car c'était décidé, pour mes parents j'entrais à Gnome et Rhône ce qui me donnait un alibi pour retourner à Paris après un mois de vacances.

2.10 Fredy Boyer de la Girauday.

Mon père a supposé que j'avais une aventure féminine qui me retenait à Paris. Pendant le mois de détente passé à Bergerac il m'a questionné sur le travail qui m'attendait et puis comment allais-je vivre à Paris avec un salaire d'employé, alors qu'à Douchy je n'aurais pas eu de problèmes de ce genre : nourri, logé par la mine ! et sous la protection de son ami Blin (que je connaissais). Je lui ai répondu que le travail au fond de la mine n'était pas réjouissant et que je n'avais pas de problème de logement car j'allais partager l'appartement d'un ami : Fredy Boyer de la Girauday.

C'est par Robert Crancée que j'ai connu Fredy, Français de l'Île Maurice, il avait été mobilisé en novembre 1939, comme lui, aux cuirassiers à Provins. À sa démobilisation, il était resté à Paris. Il ne pouvait pas retourner à l'Île Maurice et faisait son droit international. Fredy habite avenue Niel, l'appartement d'un de ses amis anglais rentré en Angleterre.

Fredy vient passer quinze jours chez mes parents à Bergerac, qui font ainsi sa connaissance. Un peu rassuré, mon père me propose alors d'intervenir auprès d'un cousin Monsieur Rameau, administrateur de Gnome et Rhône. C'est la catastrophe ! Je l'en dissuade tant bien que mal, prétextant que je préfère commencer sans piston.

Au début du mois d'août 1943, je rentre à Paris, avec Fredy pour entamer mon activité clandestine à plein-temps.

3 Turma – Renseignement. Mai 1943 - octobre 1943.

3.1 La centrale du réseau Turma.

Je me rends au domicile de Jean Charbonneaux, rue d'Aumale, où il réside avec sa femme Suzanne, chez sa belle-mère Madame Robert.

La concierge qui me connaît m'apprend qu'il n'est pas encore rentré de vacances. Il est parti dans les Alpes et Suzanne a dû mettre au monde son deuxième enfant.

Jean connaissait ma nouvelle adresse chez Fredy et deux jours plus tard j'y reçois un message de lui. Il me fixe un rendez-vous, où je le retrouve. Des ennuis de santé de son deuxième fils après la naissance ont retardé son retour. Suzanne rentrera dans quelques jours avec les deux garçons et sa mère. D'autre part il n'est pas rentré rue d'Aumale car il craint que l'appartement de sa belle-mère ne soit surveillé par la Gestapo. Avant de partir il avait reçu quelques appels téléphoniques, comme il y a un an, sous son ancien pseudonyme. Il s'installe donc provisoirement avec moi chez Fredy.

Il me demandera par la suite d'aller vérifier dans l'appartement de Madame Robert que tout est normal. Je m'y rends, questionne la concierge qui n'a pas noté de visites suspectes. Avec la clé de Jean, je pénètre dans l'appartement. Tout est en ordre, rien d'anormal. La semaine suivante Suzanne, ses deux fils et sa mère rentrent des Alpes et retrouvent Jean qui a réintégré l'appartement.

3.2 Mercure.

Entre temps, j'ai commencé mon activité de chef de la Centrale Turma. Jean Charbonneaux (*Cumulo*) m'a présenté un jeune séminariste, je le connais sous le pseudo de *Priam* (il s'appelle Adrien Bories). *Priam* est mon collaborateur. Il m'aide à dépouiller les renseignements collectés par les différents réseaux de Turma. Mon agent de liaison est *Raymond* c'est aussi celui de *Cumulo* (il s'appelle Raymond Fresnoy). Coursier aux Messageries, il est chargé de m'apporter le courrier des réseaux et le courrier de Londres, de transmettre notre courrier pour Londres à « Parsifal » (réseau de transmission pour Londres) et notre courrier aux réseaux régionaux. Pour eux, je suis *Mercure*. Jean Charbonneaux est *Cumulo* son ancien pseudo *Jean-Marie* étant grillé.

3.3 Archives.

Le courrier destiné à Londres est une synthèse des renseignements parvenus des réseaux, triés, reclassés et en principe codifiés, tapés à la machine dont un double est déposé à nos archives - par moi-même - chez un libraire de la rue Poissonnière. La cache est dans l'escalier du sous-sol, sous une marche mobile. Je dis en principe codifié parce que le code ne nous est parvenu que fin septembre. Le courrier était donc tapé en clair jusque là.

Le courrier destiné aux réseaux comporte des instructions, des demandes de précisions sur renseignements antérieurs, des demandes de résultats sur opérations récentes de parachutages, de bombardements, des mouvements de troupe etc. En début de mois, il comprenait aussi la distribution des cartes d'alimentation et d'argent pour les clandestins comme *Cumulo* et moi, sans identité et sans ressources.

L'argent et les demandes de précisions venaient en général de Londres. Chaque jour je fixe à mon agent de liaison un rendez-vous entre neuf heures et dix heures dans des lieux différents pour recevoir le courrier et transmettre le mien. Consignes précises : « Tout courrier doit m'être remis sous enveloppe fermée. En cas d'absence à un rendez-vous report automatique au lendemain au même endroit, une heure plus tard. »

3.4 Zoé.

Pour faire notre travail *Priam* et moi avons besoin d'un local et d'une dactylo. Pendant le mois d'août nous sommes hébergés chez une famille boulevard Saint-Michel en face du jardin du Luxembourg. Nous n'avons pas de dactylo, aussi est-ce Madame Robert qui nous dépanne sous le pseudonyme de *Zoé*. Je lui porte régulièrement rue d'Aumale le courrier à taper et reprend celui qu'elle a tapé si *Cumulo* n'a pas eu le temps de faire l'intermédiaire.

3.5 Pégase.

C'est une entorse au système de cloisonnement des agents. Mais comment faire, nous nous connaissons depuis plusieurs années, nous n'allons pas compliquer nos contacts. Je passe d'ailleurs souvent la soirée rue d'Aumale. Jean et Suzanne viennent parfois partager notre dîner chez Fredy

C'est ainsi que Robert Crancée rencontre Jean Charbonneaux chez Fredy et le reconnaît comme un ancien du cours Frilley où nous avons tous les trois préparés H.E.C. en 1938. Jean prétend à Robert qu'il se trompe. Il est méfiant, et probablement vexé d'avoir été reconnu, il retarde sa décision de prendre Robert dans le réseau. Robert sait en effet que je suis dans la Résistance, que je suis en pleine clandestinité. Il voudrait bien lui aussi être engagé. Jean retarde donc sa décision, par contre il incorpore Fredy, pour quelques missions : description et photos de l'aérodrome d'Évreux, enquête à Toulouse avec *Dominique* sur l'organisation des filières de passage en Espagne. Fredy a pour pseudo *Pégase*.

Les documents provenant des réseaux sont régulièrement détruits dès que nous les avons exploités. Les ragots subjectifs, sans preuves précises, sur les sentiments pronazis de tel commerçant ou notabilité d'un patelin ne sont jamais retransmis.

3.6 L'abbé Villien.

Début septembre *Cumulo* nous annonce qu'il a trouvé le coin idéal pour abriter notre Centrale. C'est le domicile de l'abbé Villien, vicaire de la Trinité. L'appartement est situé au deuxième étage de l'immeuble situé à l'angle de la rue de la Trinité, derrière l'église, et de la rue Morlot. Il sert probablement de presbytère.

L'abbé Villien, prêtre fort sympathique d'une cinquantaine d'années, vit avec sa sœur de dix ans plus jeune. L'appartement est assez grand pour que nous ayons *Priam* et moi notre bureau. Nous nous y installons avec plaisir en toute sécurité.

Pour libérer Zoé nous faisons taper notre courrier depuis une semaine par une petite amie de *Raymond*, notre agent de liaison. Mais ça ne nous plaît pas, car *Raymond* était ainsi au courant des renseignements transmis en clair à Londres. Aussi est-ce avec soulagement que nous acceptons l'offre de Mademoiselle Villien de nous taper le courrier.

Cumulo vient souvent nous voir, nous sommes tout proche de son domicile. Le seul inconvénient, pour moi, de la Trinité, pour mes allées et venues avec le courrier, est de passer par le métro Trinité et surtout Saint-Lazare infesté d'Allemands de tous poils. Surtout les couloirs de Saint-Lazare, constamment surveillés par la police française (je suis réfractaire au S.T.O. et n'ai pas encore de faux papiers d'identité) et par la Gestapo. La gare Saint-Lazare, départ vers la Normandie, me fait frémir chaque fois que j'y passe les poches bourrées de documents.

Pour éviter ces couloirs je fais souvent de la marche à la surface, mais j'allonge mes parcours et le temps des déplacements. Je regrette de ne pas avoir gardé ma bicyclette. Quand je suis très pressé, je donne parfois rendez-vous à *Raymond* à proximité de la Trinité, mais en changeant d'endroit pour qu'il ne puisse pas situer notre lieu de travail. Sécurité qui devait se révéler efficace lors de mon arrestation, puisque la Centrale, l'abbé Villien et *Priam* ne seront jamais trouvés. De toute façon, les rendez-vous entre *Raymond* et moi ne pouvaient être que fixés à l'avance lors d'un rendez-vous précédent - comme j'ai de nombreux « contacts », à la demande de *Cumulo*, avec des personnes qu'il n'a pas le temps de rencontrer et que je me déplace beaucoup dans Paris, je fixe mes rendez-vous à *Raymond* en fonction de l'heure et du lieu où je vais me trouver.

3.7 Chartreux (docteur Vic-Dupont).

C'est un peu après notre installation chez l'Abbé Villien que *Cumulo* me présente au chef de Turma-Vengeance : *Chartreux*, 35 ans environ, visage net comme découpé au burin avec de longues fossettes verticales sur chaque joue, regard direct, voix grave et posée. Un homme franc, sympathique et froid tout à la fois. C'est l'image que j'ai retenue alors du Docteur Victor Dupont alias *Vic*, alias *Pèlerin*, alias *Chartreux*. Après la Libération il a accolé à son nom son premier pseudo *Vic* c'est maintenant le Docteur Vic-Dupont⁴.

Chartreux apprécie le sang froid dont j'ai fait preuve au cours des différentes missions que m'avait confiées *Cumulo* pendant que j'étais à H.E.C. Pour me marquer sa confiance, il m'annonce que j'aurai bientôt à organiser un groupe Corps Francs dans la région de Caen, pour être prêts à intervenir en cas de débarquement allié en Normandie. Cette nouvelle importante me réjouit et me flatte. *Cumulo* doit me donner les précisions ultérieurement.

3.8 Simone Vic-Dupont.

Je devais par la suite rencontrer la femme de *Chartreux*. Mais par un excès de scrupule j'ai raté le « contact » dans les circonstances suivantes. *Chartreux* est sur le point de partir pour Londres, sa femme doit me remettre un message pour *Cumulo*. Le rendez-vous est fixé à dix heures Jardin des Tuileries sur la terrasse à l'angle de la place de la Concorde et de la rue de Rivoli. Il y a un mot de passe pour se faire reconnaître - je l'ai oublié depuis - À l'endroit et à l'heure prévue j'ai croisé dix fois, comme un ballot, une jeune femme d'une trentaine d'années, déambulant comme moi sur la terrasse, sans oser l'aborder. Il n'y avait qu'elle, j'aurai donc pu, sans grand risque, l'aborder avec le mot de passe sans engager mon existence si ce n'était pas Mme *Chartreux*. J'étais intimidé, j'avais peur de faire une bétise. Voyant que je ne l'abordais pas elle s'est lassée et a disparu.

J'ai su après la guerre que c'était bien elle que j'avais laissé poireauter. Elle m'a demandé pourquoi je ne l'avais pas abordée avec le mot de passe, j'ai avoué excès de scrupule, de

⁴ Nommé professeur en 1968.

timidité. Ce sont les impondérables de ce métier particulier et d'occasion. On est tout à coup méfiant, sans motif réel, les deux protagonistes se tenant sur leur garde. À d'autres moments au contraire on agit par routine en confiance sans prendre aucune mesure de sécurité - à tort.

3.9 Départ de Vic.

Comme la plupart des résistants, j'étais un parfait amateur sans expérience de l'espionnage, sans avoir reçu la moindre formation, la moindre instruction. Agissant plutôt par instinct.

Cumulo s'est moqué de moi, quand je lui ai raconté ce rendez-vous manqué : « Ne t'en fais pas j'ai reçu le message par une autre voie. » *Chartreux* est parti pour la Bretagne d'où il doit s'embarquer pour Londres. Pour savoir, dans quelques jours, s'il est bien parvenu à Londres il faudra capter sur Radio-Londres le message d'arrivée : « Le chimpanzé embrasse le Bengali ».

3.10 Les demoiselles Weil.

J'ai fini par convaincre Fredy Boyer de la Girauday, dont je partage l'appartement, 72 avenue de Niel, de travailler pour la Résistance. Ses études de droit lui laissent du temps libre et lui donnent une couverture. *Cumulo* l'enrôle sous le pseudo *Pégase* et l'envoie pour une première mission inspecter les installations de l'aérodrome d'Évreux. Fredy ramène au bout de trois jours un rapport, un plan et des photos. Je sens qu'il n'est pas très emballé de faire de l'espionnage.

Pour une deuxième mission qu'il fait à Toulouse, il faut lui payer un wagon-lit ! En rentrant il est furieux parce qu'il a, dit-il, perdu son portefeuille dans le train. Son histoire ne me semble pas évidente, ni édifiante et j'ai des regrets de l'avoir mis dans le coup. J'aurais préféré que *Cumulo* engage Robert Crancée.

Conséquence de l'engagement de Fredy, je dois déménager. Nous ne pouvons pas rester tous les deux en activité à Turma en vivant sous le même toit. *Cumulo* m'indique l'adresse de deux vieilles filles, les demoiselles Weil, rue Anatole de la Forge. Elles ont une chambre pour m'héberger gratuitement. Elles m'attendent. J'y transporte deux valises de linge et de vêtements. Je suis à pied car la rue Anatole de la Forge n'est pas loin de l'avenue Niel. En route je rencontre Madame Clerf qui sort de chez une amie (c'est une charmante amie de mes parents, mais bavarde et curieuse), elle me demande aussitôt : « Mais où vas-tu ? » Pris de court je raconte que je porte des documents publicitaires – « Ah ! tu n'es plus chez Gnome et Rhône ? » De peur qu'elle ne vende la mèche à mon père, je me dépêche de répondre : « Si ! Si ! mais je fais en plus quelques tâches rémunérées ». Puis je file mon chemin. Le lendemain je remets aux demoiselles Weil des cartes d'alimentation et cinq kilos de sucre que m'a apporté *Raymond* place de l'Étoile. C'est en compensation de mon hébergement. « J'espère que je ne vous dérangerai pas trop. » Je leur raconte que je suis agent de publicité et que je circule beaucoup. Elles me remettent une clé de leur appartement pour que je sois comme chez moi. En les remerciant je les préviens que j'apporterai le reste de mes affaires dans quelques jours pour m'installer définitivement. Elles ne me reverront jamais, je serai arrêté avant de m'installer rue Anatole de la Forge.

3.11 Parizer Zeitung.

Pour préparer le débarquement et mon futur rôle d'organisation de Corps Francs à Caen, je cherche un moyen d'évaluer l'importance des troupes allemandes le long des côtes normandes. Les Allemands, en France, lisent le *Parizer Zeitung* édité à Paris et diffusé par les Messageries. Si je peux connaître le nombre de *Parizer Zeitung* distribués chaque jour dans la zone côtière normande, il suffira d'estimer le nombre d'Allemands lisant le même journal pour avoir approximativement l'effectif des troupes dans chaque secteur.

Par *Raymond*, coursier des Messageries, je suis présenté au responsable de la répartition des journaux par point de redistribution. Je ne sais pas s'il avale mon histoire d'étude statistique, en tout cas il est compréhensif et accepte de me fournir quotidiennement par l'intermédiaire de *Raymond* le double des fiches de distribution de *Parizer Zeitung* sur la Normandie et même la France.

Le lendemain de ma visite aux Messageries je commence à recevoir ce fichier. Je le recevrai régulièrement jusqu'à mon arrestation. Avec *Priam* nous dépouillons ces fiches et nous établissons un tableau complet des zones de distribution et du nombre quotidien du *Parizer Zeitung* dans chaque zone. J'achète plusieurs grandes cartes de France découpées par département et arrondissement. En coloriant en rouge plus ou moins intense en fonction du nombre de *Parizer Zeitung*, j'obtiens une carte visualisant parfaitement les zones de concentration de troupes.

Ce travail intéresse *Cumulo* qui me pousse à continuer jusqu'à ce que nous puissions avoir une idée du rapport : nombre de *Parizer Zeitung* / nombre d'Allemands. Un journal pour cinq hommes, pour six ou pour dix ? Nous ne savons pas encore où trouver la solution, mais nous espérons bien la trouver.

3.12 Visite de mes parents.

Le temps passe vite à courir dans Paris. Mon père m'écrit qu'il vient à Paris avec ma mère passer deux ou trois jours probablement pour voir ce que je deviens - ce que je fais. J'avais attendu dix jours, après mon arrivée à Paris, pris par mes occupations qui me prenaient pratiquement de huit heures du matin à huit heures du soir, et le temps de voir Norbert Noël pour qu'il m'apprenne son travail à Gnome et Rhône qui était sensé être le mien. J'avais attendu dix jours pour écrire à mes parents. Dans sa réponse mon père m'avait fait tout un cours de morale : « J'aurais dû le rassurer plus vite sur mon sort ! etc. »

À nouveau je me précipite chez Norbert Noël - il habite toujours Résidence Villiers - pour savoir l'évolution de son boulot. Je peux ainsi répondre éventuellement à mon père et décrire mon travail chez Gnome et Rhône.

Mes parents arrivent vers la fin du mois de septembre, je suis content de les retrouver et de dîner avec eux, plus copieusement qu'avec mes maigres ressources. Je ne me débrouille pas trop mal pour raconter « mon existence » chez Gnome et Rhône. Je repousse à nouveau l'appui que me propose mon père auprès de Monsieur Rameau, ce cousin administrateur de Gnome et Rhône. Le dimanche nous allons déjeuner aux environs de Paris chez un ami de mon père, Monsieur Mussat (Plâtrière Mussat). Jolie propriété. Il fait beau, nous déjeunons dans le jardin.

Ensuite, je m'assoupis sur une chaise longue, j'entends toutefois mon père dire à son ami : « Qu'est-ce qu'il doit mener comme vie de bâton de chaise pour être fatigué à ce point ! »

Cher papa, il persiste à penser que je ne suis resté à Paris que pour m'amuser. Il ne peut évidemment pas se douter que ma fatigue est plus noble : mes allées et venues incessantes dans Paris, un entraînement à ne faire qu'un repas, le soir, pour gagner du temps, faire des économies en prévision de périodes difficiles où il faudrait tenir le coup, le ventre creux, toute une journée. Je ne pensais évidemment pas à la vie de prison ou de camp de concentration, que j'ignorais, mais aux combats de libération que j'espérais proches.

En faisant mes adieux à mes parents, à la gare d'Austerlitz le jour de leur départ, j'ai eu un pincement de cœur. Maman me demande si je compte venir passer les fêtes de Noël à Bergerac. Je réponds que c'est fort improbable, que les événements peuvent évoluer très vite, en pensant à cette possibilité de déclenchement des combats de libération. Maman a les larmes aux yeux. Elle pressent certainement, avec son cœur de mère, que je lui cache quelque chose de grave. Je suis triste de ne rien pouvoir lui dire. Ça ne l'aurait pas rassurée, mais peut-être apporté une certaine satisfaction de savoir que son fils continue le combat. Elle est de

souche anglaise. Mais hélas mon père est pétainiste et je ne tiens pas à m'aventurer dans une discussion difficile. Je me tais le cœur serré. Je ne reverrai plus mon père - mort pendant ma déportation.

3.13 Trahison de Raymond.

Les événements se sont effectivement précipités. Pas dans le sens que j'espérais.

Depuis quelques jours - aux environs du 20 septembre - *Raymond* me remet le courrier sous enveloppes souvent ouvertes, malgré mes remontrances. Ses instructions sont de recevoir et de me remettre le courrier sous enveloppe fermée.

Inexpérience et faute de ma part, j'ometts de parler de ce détail à *Cumulo*. (En y réfléchissant par la suite, je me suis demandé si ce n'était pas un dernier sursaut de scrupule de *Raymond*, qui aurait cherché ainsi à attirer mon attention sur sa forfaiture - sans vouloir en parler, mais d'autres faits ou comportements ont éliminé cette généreuse idée).

Dans les journaux apparaissent des entrefilets sur des actions de répression menées par la Gestapo contre les bandes de terroristes à la solde de Moscou !

3.14 Raoul (Bernard Fallot).

Le 29 septembre *Raymond* m'apprend que le chef de notre Réseau « Arc en Ciel » est traqué par la Gestapo. C'est *Raoul* l'agent de liaison d'Arc en Ciel qui vient de le lui apprendre. *Raoul* souhaite me voir pour me mettre au courant et propose un contact le lendemain à dix heures à la sortie du métro place Clichy. Je verrai si je pense venir place Clichy et je recommande à *Raymond* de couper tout contact avec le réseau Arc en Ciel jusqu'à nouvel ordre.

J'en parle à *Cumulo*, que je vais voir chez lui chaque jour, car il est alité avec une forte fièvre depuis six jours. *Cumulo* me demande de voir *Raoul* pour avoir des détails et me recommande d'être prudent et de confirmer à *Raoul* et *Raymond* la nécessité de couper momentanément tout contact qui risquerait de faire remonter la Gestapo jusqu'à nous.

Le lendemain, vendredi 1^{er} octobre 1943, je rencontre *Raoul* à la sortie du métro, au centre de la place Clichy, *Raymond* est là pour me le présenter. *Raoul* me précise que deux agents d'Arc en Ciel ont été arrêtés, le chef du réseau est maintenant menacé. Je lui demande de supprimer tout contact avec *Raymond* inutile d'aggraver les risques.

Si *Raymond* m'a toujours semblé le vrai titi parisien, débrouillard et bon enfant, *Raoul*, lui, me donne l'impression du type sûr de lui, plutôt gouape, pas tellement sympathique. Pendant que j'écoute mon regard est attiré par un individu au regard sinistre et insistant qui semble nous observer, appuyé à quelques mètres de nous à la grille entourant la bouche du métro. Impression fugace, probablement due à ce que dit *Raoul*.

Avant de passer à la Centrale dépouiller le courrier, je vais rendre compte à *Cumulo* toujours alité. Il me rappelle que le lendemain samedi je dois rencontrer *Dominique* à quatorze heures à Saint-François-Xavier et que dimanche matin 3 octobre je dois rencontrer, toujours à sa place, à neuf heures devant la Coupole à Montparnasse l'agent de liaison de *Chartreux* et à onze heures devant le café Ruc place Saint-Lazare un certain Avenel, ancien boxeur, qui peut nous rendre des services. *Raymond* doit me présenter Avenel. Je verrai avec Avenel ce qu'il veut et ce qu'il peut faire pour nous. Ensuite je viendrai partager leur repas dominical et le mettre au courant de mes contacts. Programme complet et précis pour le week-end.

Le reste de la journée du vendredi et le samedi matin se passent à préparer le courrier pour Londres et pour les réseaux : nouvelles instructions venues de Londres, tickets d'alimentation et fonds pour les agents « clandestins » sans ressources. *Raymond* doit m'apporter ces tickets d'alimentation.

Le samedi après-midi, je lui ai donné rendez-vous à quinze heures à Saint-François-Xavier, sur le terre-plein à la sortie du métro, pour simplifier mon déplacement puisque je serai dans les parages après mon entrevue avec *Dominique*.

3.15 Dominique.

À quatorze heures le samedi 2 octobre, je rencontre *Dominique* à Saint-François-Xavier. Pas d'hésitation, *Cumulo* me l'a suffisamment bien décrite. C'est une jeune femme, petite, vive. Elle fait partie officiellement de L.V.F. (Légion des Volontaires Français, combattants avec les Allemands). Elle me donne des renseignements sur les effectifs, les mouvements, les intentions, les conversations entre dirigeants de la L.V.F. et autorités allemandes de tutelle. Nous bavardons pendant une heure en avançant vers les Invalides, puis avenue de Breteuil. Elle doit obtenir d'autres renseignements importants dimanche, je lui fixe donc rendez-vous le lundi 4 octobre à quatorze heures au même endroit. Et bêtement je note sur mon carnet DSFX14 à la page du lundi. Ce que je ne fais jamais.

3.16 Premier essai d'arrestation raté.

Je reviens avec du retard à Saint-François-Xavier. *Raymond* m'attend, assis sur un banc avec *Raoul*. Encore lui ! J'explose : « J'ai pourtant ordonné l'arrêt de tout contact ! »

Raoul explique :

- Vous nous avez vu arriver en voiture ?
- Non ! Vous êtes en voiture ?

Raoul paraît désappointé. Ils ne me semblent d'ailleurs pas dans leur assiette ni l'un, ni l'autre,

Raoul continue :

- J'avais demandé à *Raymond* de m'accompagner pour faire le guet pendant que je chercherai à joindre Arc en Ciel. Nous sommes tombés sur la Gestapo. Pour fuir plus vite nous avons volé leur voiture pendant qu'ils entraient dans l'immeuble où se trouvait Arc en Ciel.
- Quoi ! Non seulement vous maintenez le contact, formellement interdit mais en plus vous volez une voiture, une voiture de la Gestapo de surcroît ! Vous voulez donc l'amener à nous - c'est de la folie.
- Non ! Il faut plus d'une demi-heure pour donner l'alerte !

Furieux de l'inconscience de ces garçons, je prends le paquet de cartes d'alimentation que m'a apporté *Raymond* et je file. L'inconscient, c'est moi ! Je ne me suis pas rendu compte qu'ils sont venus à deux pour m'arrêter. En outre, je pense que *Raymond* a été entraîné par *Raoul* et pour lui éviter toute remontrance ou sanction je décide de ne pas parler de cette histoire de voiture volée.

3.17 Visite à Cumulo.

Je passe chez *Cumulo* avec le paquet remis par *Raymond*. Je le mets au courant de mon entrevue avec *Dominique*, de la nouvelle apparition de *Raoul* annonçant l'arrestation d'Arc en Ciel, mais en passant sous silence le « vol de voiture ».

En déballant le journal qui enveloppe les cartes d'alimentation, nous apercevons, encadré au crayon rouge, un entrefilet annonçant un gros coup de filet de la Gestapo. Cette coïncidence ne nous frappe pas ni *Cumulo* ni moi. *Raymond* a probablement lu le journal et encadré machinalement l'article qui peut concerner le réseau Arc en Ciel, ou un autre.

C'était peut être encore un essai de *Raymond* de nous alerter. Mais ce n'est pas possible puisque je ne devais pas partir libre de ce rendez-vous. Je le saurai plus tard.

Si j'avais été plus méfiant, j'aurais discuté avec *Cumulo* de toutes ces anomalies et pris plus de précautions. Mais quelles précautions ? Comment savoir où était la Gestapo ? sous quel

aspect ? Elle était partout et notre travail comportait ce risque de tomber à n'importe quel moment dans ses pattes, à plus forte raison quand ses pattes sont celles de nos propres hommes !

Nous lisons donc l'entrefilet sans nous émouvoir, en pensant que ce n'est pas encore pour nous. *Cumulo* a toujours un peu de fièvre, mais son angine s'esquive. Demain il se lève pour déjeuner avec moi mais compte sur moi pour assurer les liaisons à sa place. À demain donc pour le déjeuner.

3.18 André (Angly).

Je repasse à la Centrale rue de la Trinité pour terminer la répartition des cartes d'alimentation dans les enveloppes des réseaux. J'en oublie le rendez-vous que j'ai à nouveau avec *Raymond* à dix-huit heures dans le jardin des Tuileries pour rencontrer *André*.

André est le responsable de notre stock de vivres de longue conservation destiné aux familles des résistants de notre Mouvement. Il a une première fois éludé le problème de l'inspection de ce stock que je voulais faire. Je devais donc le revoir avec la liste de son stock et fixer une date pour la visite de ce stock⁵.

3.19 Ma dernière soirée de liberté.

Le courrier terminé, je rentre directement avenue Niel avec les enveloppes bourrées d'instruction, de fric et de cartes d'alimentation. Je pense les remettre le lendemain à *Raymond* lors de notre entrevue devant chez Ruc.

Je me dépêche de me changer et de grignoter un semblant de dîner. Je vais au théâtre avec Janine Latcha. Je ne sais plus quelle pièce on jouait. C'était probablement au théâtre Édouard VII car c'était à proximité du boulevard des Capucines.

À la sortie du théâtre, nous remarquons Janine et moi un individu à la mine sinistre qui nous fixe bizarrement. À tel point que Janine, prise de panique, s'en va à toutes jambes, trébuche et arrache ses bas. Le type ne nous a pas suivis, mais j'ai eu l'impression assez nette que c'était celui que j'avais aperçu la veille place Clichy. Janine se demande ce que pouvait bien nous vouloir ce type qui nous dévisageait de cette façon. Je ne lui donne pas d'explication, mais je suis troublé de cette coïncidence. Nous entrons dans le métro à Opéra. Janine prend ligne Mairie d'Issy pour retourner rue de Babylone à la pension La Pagode, et moi je retourne vers la place Péreire.

4 L'arrestation.

Ce dimanche 3 octobre 1943 j'ai une matinée chargée : à neuf heures rendez-vous avec l'agent de liaison de *Chartreux* à Montparnasse (il s'agit de Jean Garcelont), à onze heures avec *Raymond* et Avenel devant chez Ruc, gare Saint-Lazare. Entre les deux je tiens à aller à la messe, peut-être avenue Hoche, et à douze heures quinze *Cumulo* et Suzanne m'attendent à déjeuner rue d'Aumale.

Je me lève donc de bonne heure, après avoir dormi profondément et pratiquement oublié les coups de semonces de la veille. Il fait beau, mais frais encore ce matin, aussi j'enfile mon imperméable sur mon complet d'été. Dans les poches de l'imperméable je glisse les quatre enveloppes d'argent, de cartes d'alimentation et d'instructions destinées aux réseaux à remettre tout à l'heure à *Raymond*.

À huit heures trente je quitte l'appartement de Fredy. Ce veinard se prélassait au fond de son lit, je lui dis : « À ce soir ! »

⁵Je devais apprendre par la suite que *Raymond* et *André* m'attendaient impatiemment avec *Raoul* pour m'arrêter aux Tuileries. *André*, grand copain de *Raymond* était donc lui aussi membre de l'équipe de *Masuy*.

À neuf heures je suis au rendez-vous près de la gare Montparnasse, je rencontre l'agent de liaison de *Chartreux*. Garcelont n'a pas de nouvelles de Vic (*Chartreux*), il ne sait pas s'il a pu prendre le bateau pour l'Angleterre et n'a toujours pas entendu à la radio le message d'arrivée à Londres : « Le chimpanzé embrasse le Bengali ». Je le préviens des ennuis du côté d'Arc en Ciel et d'éviter les contacts avec *Raoul* son agent de liaison.

Un peu avant dix heures j'ai une messe avenue Hoche, j'y assiste avant de rejoindre Saint-Lazare par le métro. Je sors du métro côté rue de Rome et me rends directement chez Ruc en passant devant la pharmacie Bailly. Je suis à l'heure, il n'y a personne à la terrasse de Ruc. Au moment où je vais atteindre la terrasse après avoir traversé la rue du Rocher et la rue Laborde je vois *Raoul* - toujours là ! sortir de l'intérieur du café et venir rapidement vers moi. Il me rejoint au moment où je mets le pied sur le trottoir de la terrasse. Sans attendre l'engueulade qu'il sent venir, il me prétend, que connaissant ce rendez-vous avec mon agent de liaison, il a voulu lui apprendre que le chef du réseau Arc en Ciel a été effectivement arrêté la veille. C'est pourquoi il a pris l'initiative de venir. Je ne le remercie pas et je bougonne :

- Et alors vous l'avez vu *Raymond* ?

- Non ! Eh bien, vous pouvez disparaître je vous ai assez vu depuis trois jours !

À ce moment là par-dessus son épaule, je vois *Raymond* sortir également de l'intérieur du café et je dis : « Mais il est là *Raymond* ! »

La réaction de *Raoul* à ces mots, me frappe de stupeur :

- Ne bouge pas ou je te tire dans les couilles !

Une fraction de seconde je me demande ce qui lui prend, mon regard revient vers lui, il est planté devant moi la main droite dans la poche de son imperméable, je lui dis : « Ça ne va pas ? ». Il ajoute, complétant sa phrase : « Tu es refait - Gestapo ! » Je sens en même temps la présence de deux individus qui m'encadrent dans mon dos. Derrière *Raymond* je vois sortir du café une personne en civil, puis une seconde armée d'un revolver et enfin un officier allemand. Ma stupeur s'évanouit. Je réalise brutalement la situation. Je suis bel et bien pris au piège.

Revolver dans les reins, on me pousse vers la rue de la Pépinière et on me fait monter dans une traction avant, à l'arrière avec l'homme aperçu tout à l'heure derrière *Raymond*. Je devine que c'est Avenel. À côté de nous monte un de ceux qui me poussait revolver au poing. Au volant monte l'homme râblé qui était sorti du café revolver à la main, et l'officier allemand monte à côté de lui.

Raymond et *Raoul* montent dans une deuxième traction garée devant la première avec le deuxième homme qui se tenait dans mon dos tout à l'heure. Les voitures démarrent rapidement vers la place Saint-Augustin (il n'y avait pas de sens interdit à l'époque).

Puisque les présentations n'ont pas été faites par *Raymond* je demande tout bas à mon voisin de gauche s'il est bien Avenel. Il me répond oui d'un signe de tête. Puis je songe que j'ai dans la poche de mon imperméable les instructions et l'argent des réseaux. Je dois m'en débarrasser. Comment ? En essayant de les glisser derrière moi entre le siège et le bas du dossier. Ce n'est pas facile nous sommes très serrés à trois. Je me rends compte alors que c'est inutile. Les documents seront retrouvés dans la voiture. De toute façon la Gestapo n'a pas besoin d'eux pour me confondre puisqu'il y a *Raoul* et *Raymond*, mon agent de liaison, pour cela.

D'un seul coup je suis déprimé. Je suis fait comme un rat. Comment ai-je pu me laisser berner par *Raymond* ? Que va-t-il se passer maintenant ? Je n'aurai pas à attendre longtemps pour le savoir.

5 101 avenue Henri-Martin - 3 et 4 octobre 1943.

5.1 101 avenue Henri-Martin - chez Masuy.

Je m'aperçois que nous sommes déjà avenue Henri-Martin ou du moins dans la partie rebaptisée Chiappe, nous allons vers le bois. À la gare de la Muette, la voiture s'arrête au début de l'avenue. Derrière nous celle de *Raoul*. On nous fait descendre et on nous emmène Avenel et moi de l'autre côté de l'avenue vers l'immeuble qui fait l'angle de l'avenue Henri-Martin et du boulevard Émile-Augier (plus exactement boulevard Jules-Sandeau). *Masuy* ouvre la grille du 101, nous traversons le jardinet et entrons dans un vaste bureau garni de bibliothèques. Nous sommes dans le repère de *Masuy*, le petit homme râblé qui avait pris le volant de la traction avant.

Masuy, je l'ai appris par la suite, est belge. Ancien rexiste, homme de confiance de Léon Degrelle, il s'est jeté dans les bras de l'envahisseur. Il travaille maintenant pour la Gestapo, par conviction et en profite pour faire un magnifique et juteux marché noir. Autour de lui gravite toute une bande de jeunes voyous belges et français, comme *Raoul* alléchés par l'argent facile. Il paye bien ses hommes de main qui peuvent mener grande vie avec armes, voitures, fric et *Ausweis*.

Masuy se présente pompeusement comme capitaine de contre-espionnage allemand et nous fait asseoir, Avenel et moi, dans de confortables fauteuils de cuir devant son bureau ministre. Pour nous mettre tout de suite dans l'ambiance ... et dans la bonne humeur, il nous balance un aller et retour de la main droite à travers la figure, en même temps qu'il nous affirme autant qu'il nous questionne : « Vous allez parler ».

Avenel qui n'a absolument rien à leur apprendre sur nos réseaux puisque c'est son premier contact pour y entrer dit :

- Oui !
- Tu es boxeur ? lui demande *Masuy* avec une certaine prudence.
- Oui ! répond Avenel, qui fait effectivement de la boxe en amateur.
- Bon, vide tes poches !

Avenel se lève, vide ses poches et pendant que *Raoul* ramasse le contenu des poches d'Avenel, *Masuy* vient vers moi :

- Et toi tu vas parler ?
- Non ! Deuxième aller et retour de sa main droite dans ma figure.
- Lève-toi ! Vide tes poches !

Dieu qu'elles sont pleines : les quatre enveloppes grand format contenant les instructions et l'argent près de trente mille francs de l'époque - une petite montre gousset en argent, souvenir d'une grand-tante avec une médaille de Saint-Christophe, mon portefeuille avec des photos, mes papiers d'identité, mon agenda où est noté le rendez-vous de lundi et surtout mon carnet d'adresses d'amis et parents parmi lesquelles figure celle de Jean Charbonneaux, notée bien avant que je n'entre à Turma.

5.2 L'interrogatoire musclé.

Masuy dépose le tout sur son bureau et revient vers moi :

- Tu vas parler ?
- Non !

Je reçois son poing dans la figure.

- Déshabille-toi !

Je m'exécute lentement en examinant la pièce. Il y a trois portes : une porte-fenêtre sur le jardinet bordant l'avenue, par où nous sommes entrés, une petite porte sur un deuxième bureau, la troisième porte vitrée à double battants donne sur un hall où débouche un escalier.

En plus de la porte-fenêtre, deux fenêtres éclairent cette grande pièce. Derrière le bureau de *Masuy* tout le pan de mur est garni d'une grande bibliothèque. La porte-fenêtre est gardée, revolver au poing par un des sbires qui m'a encadré chez Ruc. Avenel est derrière moi entrain de décliner son identité à *Raoul*. Je suis maintenant en caleçon. *Masuy* s'entête : « Tu vas parler ? »

Moi aussi je m'entête : « Non ! »

Apparemment ça ne lui plaît pas. Il devient furieux et me tombe dessus à bras raccourcis - coups de poing dans la figure, coups de tranche de la main. Il est nettement plus petit que moi et, maintenant que je suis debout, mon mètre quatre-vingt-cinq l'empêche d'atteindre efficacement mon visage ; aussi *Raoul* vient à la rescousse pendant que *Masuy* tape plutôt au foie et à l'estomac.

Tout à coup je m'écroule. *Masuy* essaye de me faire relever en tapant à coup de pied dans mes côtes. Je ne réagis pas. *Raoul* me tire par les cheveux pendant que *Masuy* tape dans la figure avec la chaussure, puis du tranchant de la main :

- Tu vas parler ?
- Non !

Nouvelles volées. Ils sentent que la séance va durer et s'arrêtent un moment pour expédier Avenel dans le hall par la porte vitrée.

Masuy revient :

- Tu vas parler ?
- Non !

Je sens la rage monter chez *Masuy* et *Raoul*. Les coups pleuvent durement, à la tête, dans les côtes, au ventre. Mais je sens aussi la rage monter en moi. J'en ai assez d'encaisser sans réagir et brusquement je saisis *Masuy* à bras le corps et le secoue furieusement pendant que *Raoul* s'acharne pour me faire lâcher prise. Mes yeux injectés de sang aperçoivent tout à coup le revolver du sbire de la porte-fenêtre braqué vers nous. Je lâche *Masuy* qui me rentre dedans à toute volée en hurlant :

- Tu vas parler ?
- Non !

La partie de plaisir recommence. Combien de temps ? Je ne m'en rends pas compte. J'ai la tête dure, mais elle commence à bourdonner. Je m'écroule à nouveau. Je sens *Raoul* me tirer les cheveux et profiter de ma position basse pour me frapper à la tête à coup de pied pour me faire apprécier la dureté du cuir de ses chaussures. *Masuy* en fait autant de son côté. Ainsi aidé je me redresse.

- Tu vas parler ? (ce qu'il est entêté).
- Non !

Les coups repartent de plus belle. Je saigne abondamment par le nez, la bouche et l'oreille gauche. Je suis complètement étourdi, je ne peux plus respirer, difficilement bouger.

- Tu vas parler ?

Je mets les pouces :

- Oui !
- Comment joins-tu ton chef *Cumulo* ?
- Il me téléphone !

C'est à peine si je peux ouvrir la bouche.

Masuy est soudain plein d'égards pour ma pauvre carcasse. Avec *Raoul* ils m'emmènent en me soutenant jusqu'à la salle de bain.

En passant dans le hall, j'aperçois vaguement plusieurs personnes dans une pièce à ma gauche. Ils me regardent passer.

Dans la salle de bain, la baignoire remplie d'eau est prête à m'accueillir. Ce n'est pas vers elle, mais vers le lavabo qu'on me dirige. Je me nettoie comme je peux et je suis ramené au

bureau où je me rhabille péniblement. Mon caleçon est taché de sang, mes côtes me font horriblement mal à chaque mouvement du bras et à chaque inspiration. J'ai la mâchoire démantibulée. Je peux à peine ouvrir la bouche pour avaler le verre de cognac que me tend *Masuy* pour me remonter tout en me disant : « Ça aurait été dommage de casser une si belle gueule ! » Je le regarde d'un air mauvais, il n'insiste pas et m'emmène dans la pièce où j'avais vaguement aperçu du monde, en allant à la salle de bain.

5.3 La salle à manger.

C'est une vaste salle à manger éclairée par une grande baie donnant sur le boulevard Jules-Sandeau. Comme nous sommes au rez-de-chaussée, la fenêtre ouverte est obstruée par un grillage à mi-hauteur. Je ne peux m'empêcher de penser qu'en face c'est le boulevard Émile-Augier et que tout près au 48, loge ma tante Henriette Sirot.

Au mur un grand portrait d'Hitler. Le repas est servi sur une grande table autour de laquelle je trouve six « convives » : Avenel, *Castor*, *Lux*, deux radios et une fille du réseau Arc en Ciel.

Je prends une place libre au milieu de mes camarades d'infortune à côté de *Castor*. C'est appétissant : jambon chaud sauce madère, épinards avec croûtons de pâte feuilletée. Hélas, je ne peux ouvrir la bouche, je n'arrive pas à mâcher tellement la mâchoire fait mal. Je ne parviens à déglutir que quelques bouchées d'épinards.

Masuy plastronne en tournant autour de la table : « Vous voyez comme vous êtes bien soignés ! J'ai fait venir votre déjeuner de chez Marius et Jeannette ! » (je ne connais pas Marius et Jeannette, mais j'ai su par la suite que c'était un excellent restaurant proche de la Chambre des Députés). Puis s'approchant de *Castor*, mon voisin, il dit pour me narguer : « En voilà un au moins qui est intelligent ! Il n'a pas fait de difficulté pour m'expliquer ce qu'il faisait ».

Inquiet, je regarde *Castor* qui ne bronche pas. Le cognac commençant à monter à la tête, je murmure : « Qu'est-ce que je dois avoir comme tête à claques ! » Je ne sais pas ce que répond *Masuy*, mais il est content de lui et s'en va déjeuner, nous laissant sous la garde d'un homme armé d'une mitraillette.

Intrigué par les paroles de *Masuy*, je demande tout bas à *Castor* :

- Qu'est-ce que tu lui as dit ?
- Oh, ne t'inquiète pas ! comme il m'a arrêté avec tout un petit matériel de faux cachets, je lui ai raconté que je faisais des fausses pièces d'identité et lui ai complaisamment expliqué comment je m'y prenais pour faire les faux cachets.

Cela n'a donc rien à voir avec sa véritable activité.

Le repas terminé Avenel vient vers moi et constate : « Qu'est-ce qu'ils t'ont sonné ! Ils t'ont tabassé pendant une demi-heure. » Je ne m'étais pas rendu compte de la durée de ce passage à tabac, mais j'en ressens durement les effets.

Tout mon corps est douloureux, ma tête pleine d'élancements lancinants. Le verre de cognac sur mon estomac pratiquement à jeun me donne une sensation bizarre de chaleur et d'engourdissement. Je ne me sens vraiment pas bien.

5.4 Reprise de l'interrogatoire.

Il est près de trois heures de l'après-midi. *Masuy* me fait revenir dans son bureau pour recommencer mon interrogatoire en présence de *Raoul* et de *Raymond*.

D'emblée il me met au courant de ce qu'il sait déjà par eux de la structure du réseau. Il me montre un organigramme et me demande si c'est bien ainsi.

- Probablement ! Vous en savez plus que moi !
- Tu n'as pas honte de travailler pour des communistes.
- Je ne travaille pas pour les communistes mais pour le général de Gaulle !
- C'est pareil. Tout va chez les communistes.

Les questions se succèdent, sur les réseaux, sur mon rôle. Elles me semblent anodines, mais je me méfie, je profite de mes souffrances pour prendre le temps de me tirer les cheveux, de me masser le visage, de prendre ainsi le temps de réfléchir à ce qu'a pu déjà leur dire *Raymond*, mon agent de liaison. À chaque réponse, *Masuy* s'adresse du regard à *Raymond* qui opine de la tête. Je vois bien leur manège.

Tout en luttant contre l'engourdissement de mon cerveau, tout en cherchant à peser mes réponses, dans la mesure des moyens qui me restent, pour ne pas dévoiler des détails catastrophiques, je pense surtout qu'ils ont épluché mes papiers et notamment mon calepin Hermès avec carnet d'adresses. Je tremble à l'idée qu'ils aient pu découvrir le nom et l'adresse de Jean Charbonneaux. Apparemment ils ne connaissent Jean que sous son pseudonyme de *Cumulo* et ne peuvent pas faire le rapprochement.

Par contre *Masuy* a découvert dans mon portefeuille, écrit par moi sur papier à en tête 72 avenue de Niel que m'avait donné Fredy, une histoire de carabins avec les noms de la mythologie grecque : Je Melpomène au Jardin des Hespérides... J'en Tircis, c'est Baucis...etc., etc. Toute une page croustillante. Comme nous utilisons souvent à Turma ces noms de la mythologie pour attribuer les pseudos (*Castor*, *Mercur*e, *Priam*, *Pégase*...). *Masuy* en a conclu dans sa petite tête de gestapiste que cette lettre est un code ou un message chiffré. Qu'est-ce que je déguste !! Coups, étranglements... Je finis par le persuader qu'il ne s'agit que d'une histoire de carabins sans relation avec mon activité.

Tout heureux d'avoir pu le convaincre, je tombe aussitôt dans le piège de la question qui vient, anodine :

- Mais alors c'est ton adresse sur l'entête du papier ?
- Oui ! Dis-je sans réfléchir.

Masuy brandit une des clés qu'il a trouvées dans ma poche :

- C'est la clé de ton appartement ?
- Oui.
- Et celle-là ?

Cette seconde clé est celle de l'appartement des demoiselles Weil, où je devais m'installer rue Anatole de la Forge.

- C'est celle de la maison de mes parents !
- Où habitent-ils ?
- À Bergerac.

Je pense qu'ils n'auront pas le temps d'aller vérifier. J'ajoute à tout hasard que mon père est pétainiste et ignore mon activité. J'espère qu'ainsi ils n'iront pas ennuyer ma famille. De toute façon, ma famille ne l'intéresse pas. Ce qui intéresse *Masuy* c'est l'organisation de mon activité. Ce que je fais du courrier reçu, où est ma Centrale... etc. Je n'ai pas du tout l'intention de leur donner la Centrale avec l'abbé Villien et *Priam* et encore moins leur donner mon chef et ami *Cumulo* alité depuis huit jours et que je suppose sans contact extérieur sauf par mon intermédiaire. Il faut jouer serré malgré mon état traumatique.

Puisqu'ils ont maintenant mon adresse et qu'ils iront fouiller dans l'appartement, ils ne trouveront rien puisqu'il n'y a rien de compromettant. Il faut que je préserve Fredy en espérant qu'il saura se débrouiller s'il est là au moment de leur visite.

Je raconte donc que l'appartement sert de Centrale. J'y dépouille le courrier que me remet *Raymond*, je donne à *Raymond* ce qui doit partir à Londres ou dans les réseaux et je détruis sur place tout ce qui n'est pas transmis. Rien ne traîne en principe.

- Tu es seul dans cet appartement ?

Il faut maintenant que je parle de Fredy Boyer de la Girauday. Malgré ses deux missions sous le pseudo de *Pégase* il est inconnu de *Raymond* donc de *Masuy*.

- Non ! Y demeure également l'ami qui m'héberge, Monsieur Boyer de la Girauday. Il fait des études de droit international. Il ignore mon activité car dans

la journée il est à ses cours et lorsqu'il rentre le soir, rien ne traîne qui puisse lui laisser supposer mon travail réel. Il pense que je travaille pour une société de publicité. De toute façon il ne s'intéresse qu'à ses études.

Au fond de moi-même j'espère qu'ils rencontreront Fredy, sans pouvoir l'inquiéter. Fredy saura ainsi que je suis arrêté.

- Qui frappe ton courrier ? Les renseignements que tu reçois sont presque toujours manuscrits, ceux que tu envoies à Londres sont classés et tapés à la machine.

(tiens, tiens ! ça fait donc un moment que *Raymond* vend la mèche). Évidemment je ne pensais plus à ce détail. En outre pendant un certain temps, c'est la petite amie de *Raymond* qui a tapé le courrier, maintenant que la Centrale est chez l'abbé Villien, c'est sa sœur, Mademoiselle Villien qui fait la dactylo. *Masuy* est donc bien au courant de notre « circuit » du courrier. Je sais que *Raymond* connaît le nom de *Zoé* notre première dactylo mais ne la connaît heureusement pas puisque c'est moi qui servais d'agent de liaison, quand ce n'était pas *Cumulo* lui-même, puisque *Zoé* est sa belle-mère, Madame Robert, chez qui il loge. À cette époque de *Zoé*, je donnais souvent rendez-vous à *Raymond* pour le courrier au Jardin du Luxembourg ou au Jardin de l'Observatoire parce que c'était proche de la Centrale de l'époque. Rapidement je décide de broder autour de *Zoé*.

- Je porte le courrier à taper à *Zoé*. Elle me donne le courrier tapé.
- Où ?
- C'est variable.
- Le prochain rendez-vous ?
- Lundi onze heures Jardin de l'Observatoire.

Masuy note et continue.

- Ton numéro de téléphone.
- Je n'en ai pas !

Masuy me saute à la gorge, m'étrangle et hurle :

- Comment tu n'as pas de téléphone ? Tu nous as dit ce matin que *Cumulo* te téléphonait pour vos rendez-vous.

Évidemment j'avais aussi oublié cet affreux détail. Il faut que je m'en sorte par la franchise.

- Je vous ai dit ça ce matin pour que vous arrêtiez le jeu de massacre !

Effectivement *Masuy*, éberlué par cet aveu, lâche mon cou.

- Alors comment *Cumulo* te rencontre-t-il ?

Nous entrons dans le vif du sujet. Je souffre physiquement, moralement, intellectuellement. Il faut pourtant que je tienne. Il faut sauver *Cumulo* de l'arrestation. Il faut que je tienne le plus longtemps possible pour que *Cumulo* ait le temps de se rendre compte de mon arrestation ce qui sera peut-être vite fait puisque je ne suis pas venu déjeuner chez lui ce midi, comme convenu et que Fredy pourra peut-être l'alerter dès lundi et pour qu'ensuite il ait le temps de prendre ses dispositions pour disparaître momentanément, par prudence.

Instinctivement je me tire les cheveux, je me masse le visage pour me donner le temps de réfléchir, de penser aux recoupements avec les réponses précédentes et les questions qui peuvent venir.

Ma mimique de désespoir et de lassitude est parfaitement naturelle pour couvrir le délai de réponse :

- Par rendez-vous fixé à l'avance par lui-même ou par *Raymond*.
- Quel est le prochain rendez-vous ?

Je vais donner un rendez-vous bidon, comme celui de *Zoé*, mais suffisamment éloigné pour reculer au maximum le moment où *Masuy* s'apercevra que je l'emmène en bateau. Combien de temps pourrais-je alors tenir sous la torture ?

- Mercredi dix heures à la sortie du métro Havre-Caumartin. Rendez-vous de rappel jeudi onze heures au même endroit.

Il y a plusieurs sorties à Havre-Caumartin, ce qui permettra d'expliquer le rendez-vous raté. J'ai quatre jours de répit devant moi. *Masuy* note et me questionne à nouveau :

- Comment l'as-tu connu ?
- Au cours d'une surprise partie (je n'ai pas hésité longtemps).
- Quand ?

Je joue ma mimique, je cherche.

- Je ne sais plus ! En avril ou mai.
- Chez qui ?
- Je n'en sais rien ! on a tellement de surprises parties ! Un ami vous emmène chez un autre ami, on ne connaît pas les gens chez qui on va, on ne fait pas spécialement attention à l'adresse...

L'histoire prend mal, très mal même, *Masuy* s'énerve. Je m'entête dans mon histoire de surprises parties. Finalement *Raoul* intervient :

- Tu vas passer à la baignoire !

Il s'en va dans la salle de bain, prépare le bain. J'en ai des sueurs froides. Je revois la baignoire profonde aperçue tout à l'heure. Que vont-ils donc m'y faire ?

Je m'accroche désespérément à mes explications vaseuses.

- Quel est le nom de *Cumulo* ?
- Je n'en sais rien. Nous ne nous sommes jamais présentés. Vous savez ce que c'est... (il n'en savait certainement rien, mais il fallait que j'essaie) dans une surprise partie on danse, de temps en temps on fait une pause pour se rafraîchir en bavardant avec l'un ou l'autre de tout et de rien, sans se connaître.

C'est ainsi que la conversation a dû filer une fois sur la poursuite de la guerre. Un de ces interlocuteurs a voulu me revoir et m'a fixé rendez-vous à la terrasse d'un café des Champs-Élysées.

Raoul était revenu pendant mes explications, qui ne lui plaisaient pas du tout.

- Allez, à la baignoire - ça te fera parler !

Il me saisit sèchement par le bras. À ce moment là *Masuy* regarde sa montre et dit à *Raoul* : « Bon sang, il est déjà quatre heures ! » Et il fiche le camp avec *Raoul* et *Raymond*, me laissant entre les mains d'un quatrième comparse sorti du petit bureau contigu. Il est plus âgé, nettement moins énervé et chargé seulement d'enregistrer mes déclarations.

Ouf ! quel pot ! Je ne sais pas quelle arrestation urgente les a fait partir, mais je sens avec soulagement la « baignoire » s'éloigner. Je reprends calmement mon histoire de surprises parties de A jusqu'à Z. Pendant que ce quatrième gestapiste écoute et prend des notes (un Belge d'après son léger accent).

5.5 Alerte.

Une alerte hurle, c'est le branle-bas de combat dans la maison. Je vois bientôt apparaître à la porte le garde-chiourme à la mitraillette. Il m'emène dans le couloir, au-delà de la salle de bain et m'enferme dans une pièce sombre, à peine éclairée par un globe au plafond. Au milieu de la pièce un mur de cartons empilés les uns sur les autres obstrue la fenêtre qui doit donner sur la cour. Près de la porte un lit de camp et une chaise.

La tension nerveuse de l'interrogatoire tombe brusquement. Je suis envahi de lassitude et de fièvre. Je m'étends sur le lit de camp épuisé, grelottant. Je me sens perdu. Cet écran de cartons m'intrigue, je le crois rempli de verre dépoli. Il m'intrigue, me menace. Je pars en plein cirage, je divague halluciné par ce mur rempli d'espions.

J'entends vaguement la porte qui se referme. Je ne l'ai pas entendu s'ouvrir. Quelqu'un s'assoit à côté de moi. Je le regarde les yeux exorbités sans le reconnaître. C'est Avenel qu'on a envoyé pour veiller sur moi. Je le prends pour un des espions sorti des boîtes en carton et je

sombre dans le plus affreux des cauchemars tout en pensant malgré tout : « Il ne faut pas que je parle, ils ont mis un espion à côté de moi et il y en a encore derrière les boîtes. »

Je ne sais pas combien a duré cette alerte - longtemps car il fait nuit noire dans la rue quand on me ramène dans la salle à manger. C'est Avenel qui me réveille en me secouant le bras.

- L'alerte est finie, il faut sortir d'ici.

J'ouvre péniblement les yeux, la porte est ouverte. Je reconnais Avenel à côté de moi :

- C'est toi qui étais à côté de moi ?
- Oui.
- Ah ! est-ce que j'ai parlé ?
- Oh oui, ! Qu'est-ce que tu as eu comme cauchemars, tu as souvent parlé tout haut, des phrases inintelligibles car tu n'arrivais pas à ouvrir la bouche.
- Il n'y avait personne derrière les boîtes en carton ? (ah ! cette obsession).
- Non !

C'est donc un peu rassuré et reposé que je me retrouve avec les autres à la salle à manger.

Nous ne revoyons pas *Masuy*, *Raoul* et *Raymond* de la soirée. Un repas nous est servi. Je n'y touche pratiquement pas toujours gêné pour ouvrir la bouche et mâcher. Très vite nous sommes enfermés dans la pièce donnant sur la rue, en face de celle aux cartons. Comme la salle à manger, elle donne sur le boulevard Jules Sandeau, les volets sont fermés, les fenêtres grillagées. Des paquets de chandails, dans un coin de la pièce, montent jusqu'au plafond (une partie du marché noir de *Masuy*, comme le contenu des cartons de l'autre pièce).

On s'installe à même le plancher. Je suis à côté de *Lux*. Avant de m'endormir je lui confie tout bas mes inquiétudes : « J'ai peur de faiblir sous la torture dans quatre ou cinq jours et de donner le nom de mon ami. » Il essaie de me rassurer. Épuisé je m'endors - sans cauchemar - Brave *Lux* je ne le reverrai jamais après la guerre. Il était juif - résistant de surcroît. Les nazis l'ont exterminé en camp de concentration.

5.6 Avenue Niel.

Le lendemain matin, lundi 4 octobre 1943, le lever me semble tardif. Il est pratiquement dix heures quand *Masuy* me fait venir dans son bureau où il me rend ma montre en argent.

- Pendant que nous allons visiter ton appartement, tu vas nous confirmer par écrit tes déclarations. Un peu avant onze heures nous viendrons te chercher pour aller à ton rendez-vous avec *Zoé*.

Chic je vais aller en balade. Mais comment expliquer l'absence de *Zoé* (puisque le rendez-vous est bidon) ? Je verrai bien sur place.

- À quatorze heures, tu as rendez-vous à Saint-François-Xavier avec *Dominique*, c'est bien lui ?

Je ne m'attendais plus à cette tuile. J'ai en effet inscrit sur mon calepin DSFX14 sur la page lundi 4 octobre, pour me souvenir de ce rendez-vous impromptu. Ce que je ne faisais pratiquement jamais. Ce n'était pas difficile à interpréter pour *Raymond* qui savait que nous avions un agent *Dominique* et que nous nous étions rencontrés samedi à Saint-François-Xavier et que je devais revoir ce lundi.

Dominique c'est heureusement un prénom aussi bien masculin que féminin. Si *Masuy* connaît le pseudo, il ne connaît pas le sexe de cet agent puisqu'il m'en parle au masculin. Je pourrai donc parvenir à faire signe à la vraie *Dominique* pendant que mes suiveurs s'attacheront à surveiller l'approche d'un homme. Je pourrai aussi les emmener à l'intérieur de l'Église plutôt qu'à la sortie du métro. Je verrai sur place. Je ne vois donc pas le moyen d'éluder cette question affirmation. Je réponds : « Oui ! ».

Masuy m'emmène dans le petit bureau contigu au sien, m'installe à une table devant du papier et un crayon. Il me laisse seul, mais la porte est ouverte sur une autre pièce où j'ai aperçu le gestapiste belge d'hier après-midi. Devant mes feuilles de papier, je n'arrive pas à me décider

à me concentrer. Faut-il laisser les feuilles blanches ? Dans ce cas je risque inutilement la baignoire. Si j'écris, je dois me souvenir de ce que j'ai dit hier et de ce que connaît déjà *Masuy* par *Raymond*.

J'essaie à nouveau de me concentrer, mais je pense à leur descente chez Fredy. Vont-ils le trouver à l'appartement ? Il me semble déjà tard. Vont-ils le laisser tranquille dans ce cas ? Va-t-il comprendre que je n'ai rien dit le concernant et plutôt cherché à le mettre hors circuit ? Je pense surtout au rendez-vous de cet après-midi. Comment faire comprendre de loin à *Dominique* que je suis grillé, surveillé ? Je me fais du souci. Je me souviens que j'ai eu plusieurs rendez-vous avec *Raymond* ces derniers jours, avant ceux avec la présence visible de *Raoul*, où j'avais l'impression d'être seul avec lui., soit assis sur un banc, soit sur un trottoir désert. Il aurait pu me prévenir s'il avait voulu le faire. Il n'en a rien fait. Il faudra que je lui pose la question. C'est un beau salaud.

Enfin je commence à écrire comment j'ai connu *Cumulo* dans une surprise partie, comment il m'a engagé à travailler avec lui, comment je recevais et renvoyais le courrier par l'intermédiaire de *Raymond*. Je suis au bout de la deuxième feuille quand *Masuy* rentre, tout excité suivi de *Raoul* et *Raymond*. *Masuy* se précipite sur moi et m'étrangle avec le col de ma chemise en hurlant :

- Salaud, tu ne nous l'avais pas dit ! tandis que *Raoul* brandit un bout de papier carré.

Étranglé, j'essaie de questionner :

- Qu'est ce que c'est ?

De mémoire je n'avais aucun document de cette taille chez moi. Un message de Fredy dans le cas où je rentrerai pendant son absence ? Un message de *Cumulo* ? Ce n'était pas possible, puisqu'il était au fond de son lit samedi encore et que nous n'avions pas le téléphone. (Après la guerre j'ai supposé que c'était la photo de Jean Charbonneaux qui était dans mon album et que je n'ai pas retrouvée).

Pour toute réponse *Raoul* hurle :

- Tu vas passer à la baignoire !

C'est une idée fixe cette baignoire. Je suis pourtant propre. Mais *Masuy*, après avoir à nouveau regardé sa montre, intervient :

- Il est l'heure du rendez-vous de *Zoé*, en route !

Je suis embarqué dans la traction de *Raoul* (au cuir rouge) avec *Raymond* et le Belge comme garde du corps. Nous nous dirigeons vers le Jardin de l'Observatoire. Je ne suis pas inquiet, c'est même l'occasion d'une balade, mais ce billet brandi par *Raoul* tout à l'heure me tracasse. Leur mutisme et leur excitation à propos de leur visite domiciliaire m'inquiètent. Je n'ose pas interroger *Raymond*, assis devant moi à côté de *Raoul*.

5.7 Jardin de l'Observatoire.

Nous sommes vite arrivés. *Raoul* range sa voiture avenue de l'Observatoire le long du square. Nous descendons. Je pense que *Raoul* ne prend pas beaucoup de précautions pour cacher mon arrivée dans un tel équipage. Si *Zoé* avait été réellement là, à proximité, elle n'aurait pas manqué de comprendre la situation et de déguerpir.

Nous entrons dans le square, vide, *Raoul* s'assoit sur un banc, *Raymond* et le Belge sur un autre de l'autre côté de l'allée centrale quelques mètres plus loin. Je commence à arpenter l'allée centrale sous leurs yeux. Je me doute que *Raoul* et le Belge sont armés. *Raymond* je n'en suis pas sûr et tout en marchant dans ce jardin bien entretenu, sous un soleil éclatant, je pense que j'aurai dû inventer ce rendez-vous près d'une bouche de métro dans un endroit très fréquenté. J'aurais eu le temps de foncer avant qu'ils ne puissent dégainer et tirer. Ici je suis une cible trop facile, je ne peux pas courir bien loin. Tout en pensant à la liberté si proche et si problématique, je déambule dans le square, sans pouvoir m'éloigner du regard et de la

surveillance de mes acolytes. Je fais semblant de m'impatienter : « Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle n'est jamais en retard ! »

Instinctivement je sors ma montre de ma poche - la montre que m'a rendue *Masuy* tout à l'heure, petite montre gousset au bout d'une chaîne.

- Mais il est plus de midi et demi ! C'est nous qui sommes en retard. Zoé est certainement venue et repartie.

Raoul et *Raymond* regardent leur montre : « Non il est onze heures et demie ». Ce matin c'était le changement d'heure, nous sommes revenus à l'heure d'hiver. J'avais complètement oublié ce détail. Il va me permettre d'expliquer ce soi disant rendez-vous raté, sans attirer leur méfiance.

Tout en discutant avec *Raymond*, en retournant à la voiture, je lui demande à brûle-pourpoint :

- Pourquoi ne m'as-tu jamais prévenu que tu étais arrêté, lorsque nous étions seuls à nos rendez-vous ?
- Je ne pouvais pas, *Raoul* était toujours à proximité et tu vois, ajoute-t-il en allant soulever la veste de *Raoul*, il a ça à portée de la main » et il me montre le revolver. J'étais bien naïf de croire encore que *Raymond* travaillait pour la Gestapo sous la menace !

Le déjeuner m'attendait 101 avenue Henri-Martin, où je retrouve mes compagnons d'infortune. Mais le vrai rendez-vous de cet après-midi avec *Dominique* me tracasse et m'enlève tout appétit. Mes camarades pensent que ma mâchoire endommagée m'empêche de manger. C'est vrai aussi, car elle est fort douloureuse.

5.8 Capture et assassinat de *Cumulo*.

L'heure tourne et mon angoisse augmente au fur et à mesure que l'on approche de quatorze heures. J'ai remis ma montre à l'heure d'hiver et je la regarde sans arrêt, fébrilement. *Masuy*, *Raoul* et *Raymond* sont partis déjeuner de leur côté. Ils ne sont toujours pas revenus. Je commence à respirer en voyant quatorze heures approcher, j'ai réussi à expliquer à *Lux* les raisons de mon angoisse.

Quatorze heures, quatorze heures quinze, *Masuy* n'est toujours pas revenu. Cette fois le rendez-vous avec *Dominique* sera raté par leur faute. Ils n'ont pas pu y aller sans moi, aucun d'eux ne connaît *Dominique*.

Quinze heures, je suis complètement rassuré, *Dominique* est sauvée. Nous sommes regroupés dans la salle à manger sous la garde du type à la mitraillette. La fenêtre sur le boulevard Jules-Sandeau est grande ouverte, protégée par son grillage qui monte à mi-hauteur. Aurait-on le temps de maîtriser l'homme à la mitraillette, sans alerter les hommes qui gravitent dans les autres pièces et d'escalader le grillage pour filer dans la rue ? Je songe qu'à quelques dizaines de mètres de là sur le boulevard Émile-Augier de l'autre côté du chemin de fer de petite ceinture, habite tante Henriette Sirot. Je pourrai y trouver un refuge momentané et prévenir *Cumulo* !

Mais dans ce cas là, penser n'est-il pas hésiter ?

Un remue-ménage dans le hall d'entrée interrompt ma rêverie. *Masuy* entre comme une bombe, pâle, très excité : « Votre chef, on l'a eu ! il est là dans la voiture. Il est mort ! Il me faut deux d'entre vous pour le sortir de la voiture. »

La phrase a claqué. Elle me prend de plein fouet. Un court instant j'ai un doute de la véracité de cette proclamation de victoire - victoire pour lui, catastrophe pour moi ! *Cumulo* n'avait en principe plus de contact à l'extérieur depuis plusieurs jours. Mais *Masuy* décrit les circonstances de l'arrestation de *Cumulo*. J'écoute, effondré, terrassé, recroquevillé sur le canapé où j'étais entrain de rêver quelques instants auparavant sur le moyen de fuir et de prévenir *Cumulo* de la forfaiture de *Raoul* et *Raymond*.

- Nous l'avons trouvé près du Trocadéro. *Raymond* l'a reconnu et nous l'avons empoigné. Il s'est débattu, s'est dégagé des deux bras et s'est enfui. *Raoul* s'est lancé à sa poursuite en tirant, mais son revolver s'est enrayé. Il a dû revenir vers moi, qui courait moins vite, pour prendre mon revolver. *Cumulo* pendant ce temps s'est engouffré dans un immeuble et a grimpé les escaliers. En haut il n'a trouvé d'autre issue qu'une fenêtre donnant sur la gouttière et les toits. *Raoul* l'a rattrapé au moment où il enjambait la fenêtre et l'a saisi par le pied. *Cumulo* a réussi à se dégager en laissant sa chaussure dans les mains de *Raoul*. Au moment où il allait s'échapper par le toit *Raoul* lui a tiré une balle dans la tête. *Cumulo* a basculé dans le vide et s'est écrasé six étages plus bas dans la cour de l'immeuble (4 rue Francisque Sarcey, 16^{ème}). Quand nous sommes allés ramasser le corps de votre chef, la police française alertée par le concierge a voulu s'interposer, je lui ai demandé de s'occuper de ses affaires. C'est un chef courageux que vous avez là, il est mort en héros !

Est-ce que *Masuy* veut nous donner une leçon de morale à nous qui nous sommes laissés surprendre sans réagir ? Je n'ai que faire d'une telle suffisance, je suis prostré. Comment ont-ils pu trouver *Cumulo* près du Trocadéro ? Est-ce le papier que *Raoul* brandissait quand ils sont revenus de la visite à mon domicile. Ce n'est pas possible puisque *Cumulo* pouvait me joindre à la Centrale. Alors le hasard ou un rendez-vous avec *Raymond* que j'ignorais ?

Pendant que je retourne toutes ces hypothèses, deux camarades, Avenel et *Castor* probablement, sont allés retirer le corps de *Cumulo* de la voiture de *Masuy*. Ils le déposent dans une pièce à côté de la salle à manger. Je n'ai pas le courage d'aller voir ce qui reste de mon ami. Par Henri Avenel j'apprends que ce n'est pas beau à voir, le corps est complètement désarticulé par la chute, la tête fracassée par la balle qui est entrée par la nuque pour ressortir par un œil. J'ai envie de vomir. *Masuy* est heureux. Il n'a plus besoin de nous et nous expédie rue des Saussaies, au siège de la Gestapo, sans oublier de garder de nous une photo souvenir en nous faisant défiler dans la salle à manger sous le portrait d'Hitler.

Pendant que nous défilons entre Hitler et *Masuy*, un nouveau comparse de la bande de *Masuy* s'introduit dans la pièce en escaladant le grillage de la fenêtre. Il vient de descendre d'un superbe cabriolet Delage jaune paille. *Masuy* continue de jubiler et nous déclare que nous sommes des imbéciles. Ses adjoints sont plus malins que nous. En travaillant pour lui, ils peuvent mener une belle vie. Belle voiture, restaurant, argent, rien ne leur manque. Les arrestations vont leur rapporter gros, car lui *Masuy* paie bien ! Quelle nausée ! !

La cérémonie de la photographie en compagnie d'Adolf est terminée. Nous partons, répartis en plusieurs voitures. *Masuy* ouvrant le cortège avec l'officier allemand que je n'avais pas revu depuis la veille chez Ruc.

5.9 Rue des Saussaies.

Rue des Saussaies, il doit être seize heures trente. Nous sommes parqués debout dans une pièce à la fenêtre grillagée. Un jeune soldat allemand garde la porte, ouverte, mitrailleuse en mains.

Nous attendons quoi ? Nous n'en savons rien.

Ma tension nerveuse de ces dernières heures passées chez *Masuy* tombe d'un seul coup. Dans cette pièce sombre, éclairée seulement par le soleil couchant qui inonde le couloir derrière l'Allemand, je songe à Jean Charbonneaux, à sa femme Suzanne et à ses deux garçons. Mes larmes coulent abondantes. Je n'arrive pas à réprimer un sanglot qui attire le regard de l'Allemand. En allemand il me dit quelque chose que je ne comprends évidemment pas. Sa voix est compatissante.

« Qu'est-ce qu'il veut ? » *Lux* me traduit : « Il te dit de ne pas pleurer comme ça, les Allemands ne sont pas des méchants, tu ne seras pas forcément fusillé ! »

Le pauvre type croit donc que je pleure de frousse. Sans me contrôler je riposte : « Dis à ce pauvre con que je ne pleure pas sur mon sort, mais la mort de mon chef qui était aussi un ami et qu'un salaud a donné ». *Lux* dit quelque chose en allemand, j'espère que ce n'est pas la traduction intégrale et l'Allemand me laisse à mon chagrin.

Combien de temps restons-nous là ? Je n'en sais rien. Nous a-t-on fait défiler dans un bureau pour interrogatoire d'identité ? Je n'en sais plus rien ! Je ne me souviens que de notre départ de la rue des Saussaies en panier à salade.

6 Fresnes : 4 octobre 1943 - 21 mars 1944.

6.1 La Santé – Fresnes.

La nuit est tombée. Je suis enfermé dans une cellule étroite du panier à salade, avec Avenel. C'est avec lui que j'ai été arrêté, c'est avec lui que je pars pour la prison. Toutes les autres cellules du camion sont remplies par les autres camarades.

Nous sommes dans le noir le plus complet. Henri essaie de me réconforter. Peu à peu je me détends en lui racontant d'une voix basse comment j'espérais tenir la Gestapo le plus longtemps possible hors de la piste de *Cumulo* pour qu'il ait le temps de disparaître.

Le camion s'arrête au bout d'un quart d'heure environ. Nous supposons que nous sommes à la Santé. À travers la tôle, nous entendons les conciliabules en allemand entre le conducteur et le portier. Le camion se remet en marche, mais c'est en marche arrière...suivi d'un nouveau départ en avant. Nous roulons longtemps.

6.1.1 Fresnes, 3^e division, 2^e étage.

Quand nous sortons enfin de notre panier à salade, nous apprenons que nous sommes à la prison de Fresnes. Nous passons par une salle où nous déclignons notre identité et remettons les objets en notre possession : c'est-à-dire rien puisque nous avons été dépouillés par *Masuy*. Je remets quand même la montre gousset que *Masuy* m'a rendue. Il est vingt heures.

Par de longs couloirs souterrains munis de nombreuses grilles nous arrivons dans le troisième bâtiment. Nous sommes alignés devant la porte des gardiens, Allemands en uniforme, chaussons aux pieds. On nous emmène un par un dans nos cellules du troisième étage - seul. J'ai le temps d'apercevoir un lit de fer replié contre le mur. La lumière s'éteint. Dans le noir je m'étends tout habillé sur la paille pour passer ma première nuit en prison. Les épreuves de ces deux jours m'ont épuisé. Je m'endors profondément après m'être enroulé dans la couverture.

Je suis brutalement réveillé par une lumière fulgurante accompagnée d'un vacarme mitigé de ferraille et de hurlements gutturaux. En sursaut je me dresse sur ma paille, cherchant à réaliser où je suis et ce qui se passe.

La lumière vient seulement de l'ampoule au plafond. La porte de la cellule s'ouvre et l'auteur des hurlements bondit dans la cellule, accentuant ses hurlements de gestes que je comprends plus facilement. Aussi je me lève. Le prisonnier qui se trouve dans le couloir près du chariot portant un énorme bidon de jus et des boules de pain, me précise dans ma langue maternelle que je dois être levé et habillé lorsque le café et le pain sont distribués. Que le bidon destiné à recevoir le jus, la soupe, *et cætera*, est sur l'étagère devant mon lit. Je prends le bidon, reçois mon jus et ma ration de pain pour la journée.

Je commence à apprendre le mode de vie de Fresnes. Le gardien referme la porte et éteint la lumière. Un jour pâle pénètre par la fenêtre. Le jour se lève seulement, il doit être six heures trente. Je dois m'habituer à être matinal si je désire avoir ma ration de pain et de jus.

Il ne fait pas assez clair pour inspecter la cellule, mais j'aperçois une tablette remontée contre le mur opposé au lit. Je l'abaisse, y dépose pain et jus, prends le tabouret et je m'assieds pour mon petit déjeuner. Comment couper le pain ? Je me relève, cherche à tâtons et trouve sur

l'étagère un quart d'aluminium, une cuillère et une fourchette. Pas de couteau, évidemment ! En prenant la cuillère, je sens que le manche a été aplati et comme aiguisé sur une tranche, le bout du manche également. Voici donc une cuillère à triple usage : cuillère, couteau, tourne vis. Je peux m'en servir comme d'un mauvais couteau pour découper le pain.

Ma mâchoire me fait horriblement mal dès que je veux mâcher le pain. Je le fais tremper dans le jus et absorbe à la cuillère une soupe de pain au café.

6.1.2 La cellule 162.

Mon petit déjeuner terminé, il fait plus clair. Je passe l'inspection de ma cellule. Un parallélépipède rectangle de cinq pas sur trois. Approximativement trois mètres cinquante sur deux mètres et trois mètres de haut.

La porte, épaisse, comporte à hauteur de ma poitrine un guichet s'ouvrant de l'extérieur, terminé dans la cellule par une tablette en demi-lune. C'est par ce guichet que je recevrais normalement mon ravitaillement. Au-dessus du guichet, à hauteur d'œil d'un homme moyen, un judas. Il permet aux gardiens d'inspecter en catimini ce qui se passe dans la cellule. Le judas est muni d'un obturateur mobile de l'extérieur. Il empêche au détenu de voir ce qui se passe à l'extérieur - sauf si le gardien oublie de baisser l'obturateur.

En face de la porte la fenêtre à un mètre cinquante du sol. Fenêtre à la française à double battants munie de petits carreaux en verre pointes diamant qui empêchent de voir à l'extérieur. Pas d'espagnolette, mais un trou au fond duquel j'aperçois un carré qui commande la tringle de fermeture et d'ouverture de la fenêtre. Il faut une clé carrée pour ouvrir cette fenêtre. Au-dessus de la fenêtre, un vasistas, c'est la seule aération possible. Derrière la fenêtre se profile l'ombre, déformée par le verre diamant, des barreaux d'une grille.

À gauche, en entrant dans la cellule, dans le coin une cuvette, genre wc. Au-dessus d'elle une arrivée d'eau par un tuyau recourbé. Au mur au-dessus du tuyau, un bouton poussoir qui commande l'arrivée d'eau. Au sol un broc, une cuvette émaillée, une balayette. Quelques carrés de papier journal en guise de papier cul.

Le long du mur, sur la gauche, la tablette de bois d'environ soixante centimètres par quarante centimètres scellée dans le mur. Pivotante ce qui permet de la relever contre le mur. Un tabouret en bois.

À droite de la porte en entrant, à hauteur de la tête, une étagère à deux niveaux pour le rangement de la vaisselle, du ravitaillement et du linge pour ceux qui en ont.

Au-dessus de l'étagère, juste sous le plafond, une ouverture rectangulaire de vingt centimètres sur dix centimètres environ. C'est la bouche de chauffage à air chaud. Avec mon mètre quatre-vingt-cinq, monté sur le tabouret posé sur le lit dans un équilibre instable, je peux l'atteindre et me rendre compte de son usage.

Le lit en fer, un peu juste pour ma taille, est fixé le long du mur de droite, face à la tablette. Comme elle, il peut se rabattre le long du mur avec sa paillasse ce qui libère pratiquement toute la largeur et la surface de la cellule.

Le sol est un plancher lustré, comme s'il était ciré.

6.1.3 Déroulement d'une journée type.

Mon inspection est terminée. Je lave ma vaisselle au-dessus de la cuvette des wc, la range sur l'étagère, relève la tablette, remonte le lit après avoir plié le drap rugueux et la couverture de coton. Je me passe de l'eau sur la figure et j'attends que ça sèche. Il faudra que je réclame du savon et une serviette.

Tout est encore silencieux. Il n'est certainement pas encore huit heures. Pour m'occuper j'essaie de faire un peu de culture physique. Hélas ! mes côtes me font trop mal. Efforts et mouvements respiratoires sont trop douloureux. Je n'insiste pas et commence à tourner en rond, ou plutôt en rectangle arrondi autour de ma cellule. En six mois j'en ferai des kilomètres

de cette façon, en revivant et parfois en remodelant toutes les périodes de mes vingt-trois ans d'existence qui me reviennent à l'esprit.

Ce premier jour, tout en marchant, je pense à mes parents. Sauront-ils bientôt que je suis arrêté par les Allemands, que j'appartiens à un réseau de résistance depuis deux ans bientôt ? En principe Fredy, qui n'a apparemment pas été inquiété par la Gestapo, se rendra rapidement compte de ma disparition, donc de mon arrestation et devrait prévenir mes parents. Ils pourront me faire parvenir du linge, des objets de toilette, des provisions.

Je pense à leur réaction. Je suppose que mon père - admirateur de Pétain, son ancien chef à Verdun, - sera catastrophé que j'ai pu, selon lui, faire une telle bêtise. Ma mère, par contre, sera certainement bouleversée par les conséquences possibles, mais sans critiquer, bien au contraire, l'activité qui a provoqué mon arrestation.

De toute façon, la nouvelle leur causera un choc pénible.

J'apprendrai à la fin de guerre que Fredy n'a jamais prévenu mes parents de mon activité dans la Résistance, ni de mon arrestation par la Gestapo. Quand il a compris que j'étais arrêté, il a fait croire à mes parents que j'étais parti pour l'Angleterre. Pendant ce temps-là, il me recherchait dans les différentes prisons de Paris et des environs et dans les services de renseignements de la Croix-Rouge, sans succès, car il me recherchait sous le faux nom que j'avais décidé de prendre dès que j'aurai des faux papiers : Paul Magnier. J'étais en effet recherché par la Police Française comme réfractaire au S.T.O. Mais ces faux papiers, je ne les avais pas encore et c'est sous ma véritable identité que j'avais été arrêté.

Ce n'est qu'au bout de deux mois de vaine attente au fond de ma cellule, sans pouvoir écrire puisque j'étais au secret le plus total que j'ai réussi à faire passer un message, dans les circonstances que je raconterai plus loin. Ce message est bien parvenu et en janvier 1944, j'ai reçu mon premier colis.

La première journée, comme les suivantes, s'écoule ainsi : marche presque continue autour de la cellule - je suis bon marcheur - entrecoupée par quelques arrêts, par la soupe de midi avec viande que j'écrase comme je peux à cause de ma mâchoire douloureuse et par la soupe du soir servie vers seize heures.

6.1.4 Le contrôle à travers le judas.

À espaces réguliers, les gardiens viennent contrôler à travers le judas ce qui se passe dans chaque cellule.

Au cours de la journée, on entend leur approche. Leurs chaussures à clous résonnent sur la courserie...Quelques pas, arrêt au judas d'une cellule, quelques pas...arrêt à la cellule suivante.

On arrive très vite à déceler l'approche. Même le cliquetis très léger de l'ouverture puis de la fermeture de l'obturateur du judas s'entend parfaitement, avec un peu d'habitude et d'attention dans le calme de la cellule. Dans la solitude on devient très vite sensible à la vie extérieure par les différentes nuances de ses bruits.

Pendant le régime de nuit, c'est-à-dire après seize heures, l'approche du garde chiourme est plus difficile à déceler car il se promène en chaussons.

Est-ce pour son confort ? pour respecter le sommeil des détenus ? ou pour mieux surprendre les activités suspectes ?

Peut-être pour la première raison ? très certainement pour la troisième.

En effet à partir de seize heures, après la soupe du soir, l'activité à l'intérieur de la prison baisse de rythme, les effectifs de gardiens et les mouvements sont réduits aux rondes de nuit. Par contre c'est à ce moment là que se développe l'activité des détenus, aux fenêtres des cellules.

6.1.5 Les messages - la fenêtre.

Les messages fusent de toutes parts, d'une fenêtre à l'autre, d'un bâtiment à l'autre à partir de seize heures. Des messages brefs pour ne pas être repérés. Parfois des commentaires plus longs sur les événements militaires. Je suppose que dans ce cas il y a plusieurs détenus dans la même cellule et que l'un d'eux fait le guet, l'oreille contre la porte pour déceler l'arrivée silencieuse du gardien.

- Paulo à Petit-Louis. Je passe en jugement demain.
- Jean est-il encore là ? de la part de Joseph.
- Tiens bon Paulo ! (c'est la réponse de Petit-Louis, je suppose)
- Ici Pierrot, je serai exécuté demain - Vive la France !

La voix est très jeune, le garçon a du cran.

Les messages s'entrecroisent. Des nouvelles militaires éclatent...parfois fantaisistes, tellement elles sont optimistes.

Je suis émerveillé de sortir de la solitude. Je voudrais bien participer à ce concert, dire bonsoir aux camarades, dans le cas où l'un d'eux serait du même côté du bâtiment que moi. J'escalade le tabouret placé contre la fenêtre. En me dressant au maximum sur la pointe des pieds, je me rapproche du bas du vasistas pour crier : « Ici *Mercur* ! Bonsoir à *Castor*, *Lux* et *Henri* ! ».

J'ai l'impression que ma voix a surtout résonné dans la cellule et que c'est plutôt à l'intérieur de la prison que l'on m'a entendu. Je descends rapidement du tabouret, l'éloigne de la fenêtre et m'assois sur le lit guettant à la fois la réponse à mon message et l'arrivée éventuelle du gardien.

Rien ! ni réponse, ni gardien !

Je retourne à la fenêtre, derrière laquelle brille le soleil couchant d'octobre. Tout en écoutant les messages mon regard se fixe sur le carré de la crémone au fond de son logement. Si je peux tourner ce carré j'ouvrirai la fenêtre. Avec les doigts...rien à faire !

Je pense alors à la cuillère au manche taillé en tournevis. Elle entre dans le logement, et en tournant j'arrive à faire tourner le carré. La fenêtre s'ouvre.

Le soleil, l'air, les messages m'inondent d'un seul coup. Quelle joie d'avoir un air de liberté qui entre dans la cellule ! Je respire lentement profondément, pas à pleins poumons à cause de mes côtes mais avec plaisir.

Quelle joie de voir à l'extérieur ! Je me penche vers les barreaux. Dans le bâtiment d'en face, probablement le Bâtiment 2, quelques fenêtres sont ouvertes, détenus appuyés contre les barreaux. Ils prennent l'air en grillant une cigarette. Au loin sur la droite, bien au-delà de la prison j'aperçois les frondaisons encore bien vertes. Plus près, juste au-delà du mur d'enceinte, des pavillons. Probablement les logements des gardiens.

Je reste bien un quart d'heure à profiter ainsi du soleil couchant, de l'air tiède, d'une belle soirée d'automne, des échanges de nouvelles et des messages. J'ai renouvelé le mien, sans succès.

Mais je me méfie du gardien qui risque d'arriver dans mon dos sans que je l'entende. Je songe à refermer la fenêtre. Il ne faut pas abuser de ce bon moment pour pouvoir le renouveler de temps à autre. J'envoie à nouveau le bonsoir de *Mercur* et commence à refermer la fenêtre. Mon regard est alors attiré par un bout de tissu blanc, comme un ruban qui semble coincé en haut et en bas d'un des petits carreaux de la fenêtre. Je regarde à l'intérieur...le tissu dépasse légèrement en haut et en bas du carreau. Instinctivement je tire le ruban, le carreau tombe, je le rattrape au vol. Je viens de découvrir une nouvelle astuce des détenus précédents, pour voir l'extérieur, entendre et parler sans ouvrir la fenêtre. Le carreau a été soigneusement démastiqué. Le bout de ruban permet à la fois de le coincer et de le retirer. À travers le verre diamant il est invisible. Je remets le tout, referme la fenêtre enchanté de toutes ces découvertes.

Je vais ensuite ranger ma cuillère. Il était temps ! Pendant que je suis à l'étagère pour remettre en place la cuillère, j'entends le léger frottement du judas qui s'ouvre. Sans regarder vers la porte, comme si je n'avais rien entendu, je vais m'asseoir sur le lit. Rassuré sur ma conduite tout à fait normale, le *chleuh* continue sa ronde car j'entends le léger frottement de la fermeture du judas puis le glissement des chaussons qui s'éloignent. C'est un traîne-savates. Si j'avais été plus attentif tout à l'heure j'aurais pu l'entendre arriver. Mais il est difficile d'être à la fois à la fenêtre, d'écouter les messages et en même temps guetter le frottement des chaussons. Il faudra faire très attention à l'avenir, d'autant plus que certains gardiens ne font aucun bruit. Je m'en suis rendu compte plusieurs fois par la suite. Dans le silence de la nuit, éveillé et guettant les indices de vie dans la prison, pour deviner l'heure, il m'est arrivé plusieurs fois d'être surpris par le frottement de l'obturateur du judas accompagné par l'éclair de l'ampoule allumée par le gardien arrivé absolument sans bruit.

C'est encore un petit supplice auquel il faut s'habituer. L'ampoule qui s'allume dans la nuit pour permettre au gardien de voir ce qui se passe dans la cellule. Le meilleur remède est d'avoir le sommeil profond.

6.1.6 Le plancher.

De temps en temps au cours de la semaine un sous-officier passe le matin dans les cellules pour faire une inspection sur la propreté des lieux, la propreté des détenus, l'état du matériel, pour voir si on cache un livre ou un couteau dans la pailleasse.

La première fois que j'ai sa visite, il me lance *Sauber machen* en me montrant le plancher. Je ne comprends pas. Il s'en aperçoit et saisit la balayette. Avec le manche il fait mine de frotter le plancher. Je m'exécute et me rends compte que le frottement du manche en bois lustre le parquet. *Achso !* fait le sous-officier satisfait en me montrant tout le plancher d'un geste circulaire. J'ai ainsi un exercice physique tout trouvé. Et à recommencer deux fois par semaine.

6.1.7 Les punaises.

La propreté apparente c'est bien mais celle du corps et de la literie me préoccupent plus. J'ai eu le morceau de savon et la serviette que j'avais réclamés pour me débarbouiller. Mais mon linge se réduit à la chemise et au caleçon plein de sang que je porte jour et nuit depuis mon arrestation. Leur tissu n'est plus de première fraîcheur, déjà bien cuit par les multiples lavages d'autrefois en blanchisserie. Caleçon et chemise sont très vite en lambeaux et d'une propreté fort douteuse. Je réclame donc du linge de la prison et j'obtiens une chemise sans col et un caleçon long en toile épaisse et rugueuse, mais solide.

En outre chaque nuit j'éprouve des démangeaisons dans le dos ou sur le ventre. Je me lève le matin avec des cloques qui me font penser à des piqûres d'insectes. Je me souviens de mon séjour à la caserne d'Agen pendant la débâcle. Nous couchions sur la paille et chaque nuit j'avais des démangeaisons très irritantes. J'avais été voir le toubib à l'infirmerie de la caserne, il avait diagnostiqué un urticaire et m'avait donné un médicament à prendre régulièrement - sans résultat. Pendant deux mois j'avais traîné ces démangeaisons nocturnes de casernes en chantiers de jeunesse, jusqu'au jour où me rhabillant après une baignade dans un étang, près de Bourg Lastic, je découvre sur ma chemise un énorme pou, bien noir. Puis tout le long des coutures de la chemise et du pantalon, un grouillement de petits poux blancs. Quelle horreur ! Après avoir fait bouillir linge et vêtement, j'avais été définitivement débarrassé de mes démangeaisons nocturnes. Quel con ce médecin !

Aussi chaque matin, dans ma cellule, j'inspecte soigneusement les coutures de ma chemise, du caleçon du pantalon. Rien ! La nuit je n'ai pas de lumière au moment des démangeaisons. Je ne peux donc rien faire d'autre que de me gratter.

Or ce matin, par chance, m'étant recouché après le jus, il n'y avait pas de contrôle, en principe avant huit heures, je sens une démangeaison dans mon dos. Il commençait à faire clair. Je me

retire rapidement hors du drap, utilisé comme un sac de couchage. Et j'y trouve une bestiole plate et roussâtre que j'écrase aussitôt entre les ongles de mes deux pouces. La carapace est relativement dure, une forte odeur me monte au nez. C'est une punaise. Je prends près de la cuvette des wc un bout de papier journal et j'y mets soigneusement la punaise et dépose le tout sur la tablette du guichet. Continuant mes recherches sur la paillasse je ramène ainsi trois autres punaises.

Quand le sous-officier passe faire son inspection je lui montre, sans rien dire, le produit de ma chasse et ensuite la paillasse avec un geste de coup de balai. Il a fort bien compris car on m'apporte une nouvelle paillasse dans l'après-midi.

6.2 La moustache.

J'ai du savon, une serviette pour me laver, du linge propre et solide, une paillasse sans punaises, mais je n'ai pas de rasoir. Ma barbe et ma moustache ont fortement poussé. Le sous-officier ne peut pas manquer de le remarquer. Un matin il me montre le menton en disant *Rasieren*. J'ai tout de suite compris. Je lui fais comprendre que je n'ai pas de rasoir. Il s'en va. Quelques instants plus tard il ouvre à nouveau la porte et me remet un rasoir mécanique, deux lames bien usagées et un morceau de glace de miroir. Pas de blaireau, pas de savon à barbe. J'utilise au mieux le savon de Marseille et mes doigts pour faire un peu de mousse et péniblement j'arrive peu à peu à arracher, plus qu'à couper, les poils de ma barbe. Mon menton est un peu plus net, mais en feu. Aussi devant la difficulté, je décide de ne pas toucher à la moustache.

Quand le sous-officier vient reprendre le rasoir les lames et la glace il voit ma moustache et baragouine quelque chose dans sa langue maternelle. Je devine qu'il n'apprécie pas ma moustache. Elle n'est pourtant pas mal du tout, me vieillit un peu et me donne un air anglo-saxon.

Avec force gestes, je lui fais comprendre l'impossibilité de raser la moustache avec les lames usées et sans ciseaux au préalable. Comme il n'a pas l'intention de m'apporter ciseaux et lames neuves, je garde ma moustache.

Par la suite quand le coiffeur vient me couper les cheveux en brosse très courte, il rase de près le menton et respecte la moustache. Elle se développe donc tranquillement au point de plonger dans ma soupe que je bois à même la gamelle. En suçant la moustache avec la langue, j'ai l'impression de profiter d'une deuxième soupe !

Peu à peu les gardiens me prennent pour un aviateur anglais. Je ne les en dissuade pas.

6.3 Le prêtre : l'abbé Stock.

Les jours s'écoulent ainsi monotones, meublés par la marche incessante autour de la cellule, en rêvant, par l'ouverture de la fenêtre l'après-midi pour profiter du soleil de temps en temps et de l'air extérieur ; par l'écoute des nouvelles le soir, en retirant le carreau descellé.

Pour compter les jours, je me suis fait un calendrier mural en incisant le plâtre avec la partie tranchante du manche de la cuillère.

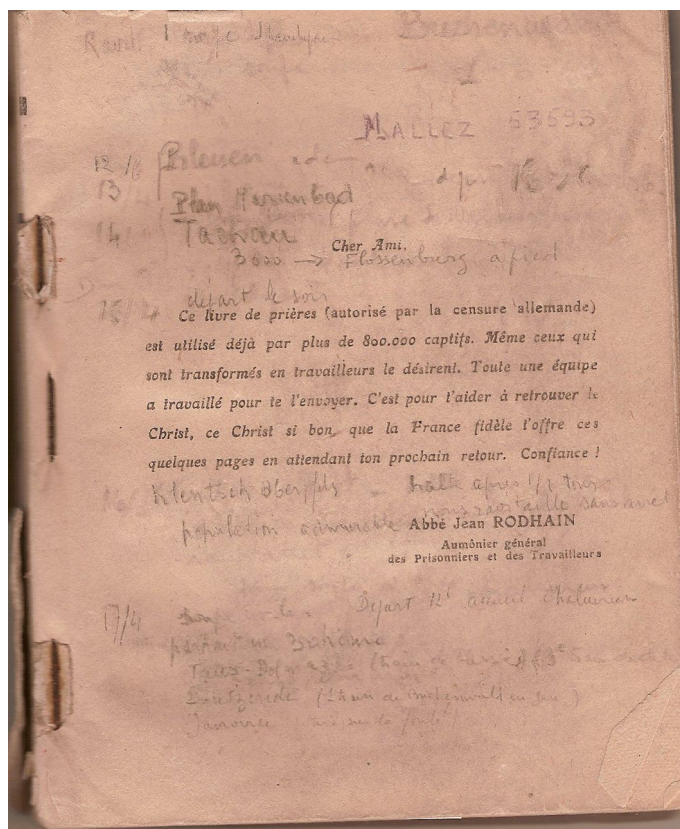
Un jour le sous-officier me demande si je veux voir le prêtre. Il y a donc un prêtre ! Quelle bonne idée ! J'accepte.

Dans l'après-midi, la porte s'ouvre pour laisser entrer un pasteur en complet gris, croix sur le revers de la veste. C'est un prêtre catholique allemand : l'Abbé Stock. Il parle bien le français. Nous bavardons.

Je suis heureux. Voilà plus de quinze jours que je n'ai pas eu de véritable conversation.

Je lui demande s'il a des nouvelles de mes camarades. Je nomme Avenel, *Lux* et *Castor* que je ne connais alors que sous son pseudonyme. L'abbé ne répond pas. J'insiste en ajoutant que je serai heureux de savoir s'ils sont toujours là. Sans succès. J'ajoute encore que s'il les voit il leur dise bonjour de la part de *Mercure*. Pour toute réponse il me demande si je veux me

confesser et communier. J'acquiesce. Après m'avoir donné la communion, il me remet un petit livre de messe édité par l'abbé Rodhain pour les prisonniers⁶. J'aurai ainsi de la lecture car il y a en plus de la messe et des prières, des évangiles très résumés. Comme je lui fais part de ma joie d'avoir enfin de la lecture, il m'apprend que je peux demander des livres.



Missel remis par l'abbé Stock.

L'abbé Stock reviendra me voir trois fois pendant mon séjour au deuxième étage. Pour me prouver sa sollicitude, il me remet à sa troisième visite une paire de chaussettes de la part d'Avenel. Avenel est donc là ! et le prêtre lui a transmis mon bonjour.

Quand je serai descendu, non pas aux enfers mais presque, dans une cellule du rez-de-chaussée, je ne reverrai jamais plus le prêtre malgré mes demandes réitérées. Fini le petit quart d'heure de conversation, la sensation reconfortante de ne pas être tout seul.

6.4 Les livres.

Je n'aurai plus non plus la possibilité d'obtenir des livres. Ce sera le black out complet, le secret le plus absolu, jusqu'à ce que je trouve le moyen de « bavarder » avec mon voisin.

Sur les indications de l'abbé Stock, j'ai demandé et obtenu deux livres rapidement lus et échangés la semaine suivante contre deux autres. Au deuxième échange, j'ai pris la précaution d'en demander deux gros, plus long à lire. L'un d'eux m'apportera bientôt une impression de confort et de réconfort car je réussis à l'emporter dans ma nouvelle cellule. Son titre : *Les explorations polaires*.

⁶ Ce missel m'a suivi tout au long de mon périple ultérieur. J'ai réussi à le passer à Auschwitz, à Buchenwald et à le ramener. Il est dans le dossier des souvenirs avec ma montre, le couteau de Buchenwald et le porte billets.

6.5 **La descente au purgatoire.**

Un soir de fin novembre, alors que je viens d'écouter les messages extérieurs en retirant le carreau démontable, j'entends soudain le bruit de la clé dans la serrure de la porte. J'ai tout juste le temps de remettre le carreau et de me retourner pour faire face à un gardien vociférant, en allemand bien sûr. Il s'approche dangereusement de moi en gesticulant. Il est menaçant, tellement menaçant que je saisis le tabouret pour le mettre devant moi comme un bouclier, tout en faisant un pas en avant. En même temps je hurle autant que lui en lui demandant ce qui lui prend de m'agresser ainsi. Il ne me comprend évidemment pas, mais ma taille et ma réaction le font battre en retraite. Toute la nuit il se venge en allumant sans arrêt la lumière pour me surveiller.

Le lendemain c'est un sous-officier de grade plus élevé que l'habituel sous-officier qui vient inspecter la cellule. Il parle français. Il me reproche d'avoir envoyé des messages par la fenêtre et d'avoir menacé le gardien. Je réponds que je ne peux pas ouvrir la fenêtre pour envoyer des messages, que je n'ai rien compris à ce que voulait le gardien qui était tellement menaçant que j'ai soulevé le tabouret pour me protéger.

Il vérifie la fenêtre. Elle est bien fermée, elle ne s'ouvre pas. Mais il aperçoit le bout de tissu qui retient le carreau mobile, tire dessus et fait tomber le carreau qui se casse.

C'est l'explosion de fureur :

- Comment avez-vous descellé le carreau ? Où sont vos outils ?
- Je n'en ai pas, c'était comme ça à mon arrivée, je ne savais même pas qu'on pouvait tirer le carreau !

Il ne me croit pas et fouille partout, jusque dans la paillasse. Inutilement !

- Vous irez au cachot !

Sur-le-champ je suis emmené avec mes affaires, c'est-à-dire savon, serviette et livres.

Je n'en mène pas large. Je descends l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée et j'attends devant la porte du bureau des gardiens. Les palabres durent un moment, puis un gardien m'emmène dans une cellule au rez-de-chaussée, du même côté que mon ancienne cellule du deuxième. J'y suis enfermé sans ménagement.

6.6 **La cellule 53.**

Il fait sombre. Devant la fenêtre on devine un mur à travers les carreaux à pointes diamant. Je me rendrai compte plus tard que c'est le mur de clôture des enclos de promenade, à deux mètres du bâtiment. Les murs de la cellule sont humides et ruissellent. Dans le bas de ces murs autour du plancher, une rigole en ciment collecte l'eau de ruissellement. Au-dessus de la fenêtre un vasistas qui s'ouvre et se ferme comme celui du troisième étage.

Ce n'est donc pas le cachot. Il n'y a probablement plus de place au cachot - ou pas de cachot. C'est tout de même sinistre comparé à ma cellule du deuxième étage, ensoleillée l'après-midi et sèche.

Je laisse s'écouler un peu de temps, range « mes affaires », inspecte le matériel : pas de cuillère tranchante comme celle du deuxième. Elle n'entre pas dans la crémone de la fenêtre, qu'il est impossible d'ouvrir. Le vasistas s'ouvre bien. Je monte rapidement sur le tabouret, sans pouvoir atteindre de la tête le bas du vasistas. En me dressant au maximum sur la pointe des pieds, j'aperçois le haut du mur deviné tout à l'heure à deux mètres de là. J'aurai du mal ce soir à crier mon message ! Est-ce le tabouret qui est plus petit ? ou la fenêtre qui est plus haute ? Il est possible que ce soit la fenêtre car le plafond me semble aussi plus haut. Je continue mon inspection. Je mets le tabouret sur le lit et grimpe sur le tout pour atteindre avec difficulté la bouche de chaleur...pas d'air chaud !

C'est dans cette cellule humide et froide que je passerai les mois de décembre 1943, janvier, février et mars 1944.

Contre la mauvaise fortune, je trouverai de nouvelles ressources pour combler la solitude froide et pesante.

Le soir venu, j'essaie de crier mon message : « *Mercury* est toujours là, maintenant au rez-de-chaussée ». Sur la pointe des pieds, une main contre le mur pour retenir mon équilibre, l'autre en porte-voix pour diriger le son vers le vasistas, j'entends surtout résonner ma voix dans la cellule et contre le mur en face de la fenêtre. Inutile d'insister, je vais me faire repérer tout de suite, sans aucun intérêt, j'abandonne, et j'écoute seulement les messages des autres.

6.6.1 Comment chauffer le drap.

Lorsque je me couche, je suis transi, je n'arrive pas à me réchauffer et je mets longtemps à m'endormir. Par la suite je trouve la parade : me réchauffer avant d'entrer dans le drap. Je prépare d'abord le lit. Drap replié en sac de couchage, couverture pliée en deux pour doubler l'épaisseur, ma veste sur les pieds, l'imperméable par-dessus le tout pour bien border l'ensemble.

Juste avant de me glisser dans le drap, j'effectue un sauttillement effréné qui accélère la circulation du sang. Dès que je suis essoufflé je quitte rapidement chaussures et pantalon et je m'enfile dans le sac improvisé avec une sensation de chaleur qui me permet de m'endormir rapidement

C'est simple et efficace !

6.6.2 Les passe-temps : lecture des évangiles et des explorations polaires – « bavardages » à travers le mur.

La lecture devient un grand passe-temps, dans la journée. Chaque jour à huit heures, je lis la messe en tournant dans la cellule. Le dimanche je lis une deuxième messe vers dix heures. C'est ma grand messe. J'essaie de la lire en une heure avec un ou deux évangiles pour occuper le temps.

Bien entendu ces notions de temps sont tout à fait subjectives, je n'ai pas de montre (elle m'a été reprise à l'entrée de la prison).

J'ai retrouvé au mur un calendrier commencé par mes prédécesseurs. Je peux donc continuer à repérer les dates et les jours. Pour l'heure et la notion de temps, c'est l'instinct qui domine avec quelques repères extérieurs : la clarté du jour, les cloches, très légères, d'une chapelle ou d'un couvent tout proche vers cinq heures trente ou six heures du matin et vers dix-sept heures le soir, la distribution du jus à six heures du matin, de la soupe à midi et à seize heures. Au début je marchais pratiquement toute la journée dans ma cellule. Peu à peu le manque de nourriture m'a creusé les joues et le ventre, a diminué ma résistance à l'effort. Je ne marche plus que pour me réchauffer. Pour lire les évangiles et *Les explorations polaires*, je m'assois sur le lit. Comme mon léger costume d'été ne me protège plus, je m'emmitoufle dans mon imperméable et la couverture.

Je médite les évangiles très synthétisés du missel de Rodhain. J'en retire souvent une impression de contradiction d'un évangile à l'autre. Je voudrais bien en discuter avec l'abbé Stock. Je le réclame régulièrement au sous-officier qui me répond *Ja ! Ja !* mais le prêtre ne vient plus.

Ma seconde source de réconfort c'est la lecture passionnante des aventures de ces explorateurs polaires. Amundsen et les autres. Leur solitude de plus de six mois dans les glaces du Pôle Nord avec peu de nourriture, leur moyen d'avoir « chaud » par -20° dans leur igloo me donnent l'impression de vivre dans un palace, bien à l'abri des intempéries, avec une soupe qui m'arrive chaque jour à heures fixes.

Ils luttent pour survivre, je lutte pour surmonter le cafard.

6.6.3 Comment bavarder à travers un mur épais – Sifflet.

Ma troisième ressource pour surmonter l'ennui c'est le mur. Le mur qui parle à la nuit tombée. Elle tombe de plus en plus tôt en décembre et bientôt juste après la soupe du soir à seize heures. Je suis donc couché tôt. Dans le calme de la nuit j'entends des coups tapés régulièrement dans le mur contre lequel je suis couché. Je réponds par des coups tapés avec index recourbé. Il faut vraiment avoir l'oreille contre le mur pour bien entendre.

Les coups sont réguliers avec de temps à autre un temps mort. Je compte chaque série...

A. B. C. D....T A. B. C. D....O A. B. C. D....N : Ton

A. B. C. D....V A. B. C.O A. B. C.I A. B. C....S A. B. C....I A. B. C. D....N : Voisin

A. B. C....S A. B. C....I A. B. C....F A. B. C....E A. B. C....L A. B. C....E A. B. C....T : Sifflet

Je suppose que j'ai dû manquer le début : « je suis... ».

Mon voisin ne connaît pas le morse, heureusement car je l'ignore également. Et de la même façon, je lui réponds.

A. 13 coups pour M, 15 coups pour O, 9 coups pour : Moi

etc. ... : Mallez

Jusqu'à son départ fin janvier 1944, nous faisons ainsi de longues conversations nocturnes. De temps en temps on loupe un mot, il faut recommencer. Il faut aussi surveiller l'approche du gardien de nuit, en chaussons, arrêter à temps « notre conversation » et recommencer après son passage. Je pense d'ailleurs que le bruit de notre conversation ne s'entend qu'à proximité du mur où le doigt tape. Le seul risque, pris par la conversation, est d'être surpris par le flash de l'ampoule, le doigt tapant le mur, sans avoir entendu l'ouverture du clapet du judas.

J'apprends ainsi que mon voisin Sifflet est de Provins, qu'il reçoit régulièrement de copieux colis. Sa femme vend du beurre sur le marché de Paris, deux fois par semaine. Il correspond avec elle par des messages cachés dans le double fond des boîtes de conserve. Il écrit aussi dans les plis du linge sale. Comme il peut renvoyer dans la valise qui a apporté son colis les boîtes vides du colis précédent et le linge sale, la correspondance se fait régulièrement entre sa femme et lui. En principe tous les quinze jours. C'est efficace.

Je lui raconte que je suis arrêté depuis deux mois, que mes parents ignorent ce que je suis devenu. Je n'ai aucune nouvelle, aucun colis depuis mon arrestation.

Il m'annonce que de temps à autre on va à la douche ou à la promenade et qu'il essaiera de me faire passer à cette occasion un crayon et du papier, je lui remettrai ensuite le message à envoyer.

6.6.4 Mon premier message à mes parents - douche – promenade.

C'est ainsi qu'un jour de fin novembre 1943, en début d'après-midi, j'entends les portes des cellules s'ouvrir une à une par groupe de six. Arrêt ... des ordres ... du mouvement.

Au bout d'un bon moment, nouvelle série de portes qu'on ouvre...des portes qu'on referme. Le bruit se rapproche, la porte de ma cellule s'ouvre et un gardien me dit en français : « Déshabiller ! Douche ! Vite ! » Il laisse la porte ouverte, va ouvrir la porte de Sifflet, puis la suivante.

Rapidement je me déshabille et sort en caleçon, le caleçon en grosse toile de la prison, avec ma serviette et mon morceau de savon. Je vois trois hommes nus au milieu du hall, près d'un gardien. Je me dirige vers eux. Sifflet me rejoint... Je le vois pour la première fois. Il me dit rapidement : « Je te donnerai le crayon en entrant dans la douche ». Je me retourne pour lui faire signe merci et je découvre ainsi mon voisin. Il est drapé de sa couverture. Il a une quarantaine d'années, plus petit que moi, l'œil vif, la tête sympathique. Je n'ai pas le temps d'entamer une conversation car les ordres tombent : *Sauber Machen ! Schnell !*

Ceux qui sortent de la douche pour regagner leur cellule nous ont fait la place. Nous nous dépêchons de prendre chacun un compartiment de douche. Au moment d'entrer Sifflet me

glisse un bout de crayon dans les doigts. Il ne faut surtout pas que je le laisse filer pendant que je me savonne. je le mets donc en bouche. Que c'est bon cette douche tiède ! Mais on n'a pas le temps de s'y prélasser. Il faut faire la place aux suivants. Vite ! Vite ! Je regagne ma cellule suivi par Sifflet. Le gardien qui vient de refermer la porte de mon autre voisin, attend devant ma porte qu'il a déjà commencé à refermer. J'ai le temps d'apercevoir une pancarte rose accrochée au milieu de ma porte au-dessus du judas, et de lire *Vorsicht !* suivi d'autres mots incompréhensibles pour moi. Je crois bien que *Vorsicht* veut dire : Attention ! Attention à quoi ?

Sur le guichet un énorme morceau de gâteau a été déposé. Je le prends en jetant un regard étonné vers le gardien, qui me répond *Kamerad* en me montrant : Sifflet.

Fort aimable ce gardien ! Sifflet doit de temps à autre lui faire quelques gâteries. C'est gentil d'avoir pensé à mon appétit insatisfait.

La porte s'est refermée. Tout en me faisant sécher je dévore et déguste à la fois cette magnifique portion de gâteau, genre cake fait au beurre. J'hésite un moment à en garder pour le lendemain, mais ventre affamé n'a pas d'oreille. Je dévore tout.

Propre, rhabillé, repu, content je tape rapidement au mur pour Sifflet.

A.B. C ... M. A. B....E. ... R. ... C. ... I

: Merci !

Je suis maintenant armé d'un bout de crayon, mais je n'ai pas le papier pour écrire. Les morceaux de journaux qui servent de papier cul n'ont pas d'espaces blancs suffisants pour écrire.

Le soir venu, je reprends la conversation murale avec Sifflet. Nous égrenons les lettres, les mots :

- Je me suis régalé avec ton gâteau, ta femme est une excellente pâtissière ! Je n'ai pas de papier pour écrire.
- Je t'en donnerai à la promenade. Il y en aura une bientôt.
- Que veut dire la pancarte rose accrochée à ma porte !
- Attention ! cet homme est dangereux !

Je vois que je suis bien noté.

Cette courte conversation a bien duré deux heures. Je m'endors relativement heureux car je suis sorti de la solitude pendant un bref mais savoureux instant cet après-midi.

6.6.5 La promenade.

Quelques jours plus tard, en début d'après-midi, la porte de la cellule s'ouvre. Le gardien me dit laconiquement : *Bromenat* ! J'avais bien entendu le remue-ménage des portes qui s'ouvrent et je m'étais demandé si c'était à nouveau la douche.

La promenade ! c'est une nouveauté pour moi. J'avance dans le hall de la prison rejoindre les détenus déjà sortis de leur cellule, sous la garde de deux ou trois chleuh. Derrière moi arrive Sifflet. Il me murmure : « J'ai le papier ! je te le passerai pendant la promenade. »

En file indienne nous gagnons une porte qui donne sur la cour entre la troisième et la deuxième division, c'est-à-dire du côté de ma cellule. Je découvre ce mur deviné à travers mes carreaux à pointes diamant. Le mur haut de quatre mètres environ, court tout le long du bâtiment, laissant un passage large de deux à trois mètres. Régulièrement espacées tous les trois ou quatre mètres, des ouvertures, fermées par une grille, donnent accès à un enclos fermé en partie de murs, en partie de grilles. Les gardiens font la ronde le long du passage pendant que nous faisons la nôtre, chacun à l'intérieur de son enclos. Les gardes ne peuvent voir les détenus qu'en passant devant la porte grille.

Sautillant et trottant pour me réchauffer, et peut-être parce ce qu'on nous l'a ordonné, chaque fois que je passe devant la portion de grille qui sépare les enclos, je vois dans l'enclos voisin. Dans l'un c'est le voisin de cellule que je ne connaissais pas qui trotte comme moi. Quand je passe de l'autre côté de mon enclos je vois Sifflet. Je ralentis, il me fait signe de passer en même temps que lui devant la grille et me montre le papier qu'il a en main, pour moi.

Comme il a de l'avance sur moi dans sa ronde, j'accélère mon trot. Sifflet repasse un peu devant moi devant la grille et dépose le papier au bas de la grille. Je le ramasse deux secondes après. C'est un papier très fin, genre papier à cigarettes. Quelques morceaux qui me permettront d'écrire mes messages. Messages que je ne pourrai remettre à Sifflet qu'à l'occasion d'autres promenades, car au passage de la douche le papier risque d'être bien malmené et de devenir illisible. C'est du moins ce que je pense.

À partir du tour suivant notre trot est bien réglé et nous passons en même temps devant la grille. À chaque passage Sifflet complète ses informations : « Tu écris le message... que tu veux faire passer... avec l'adresse du destinataire... le tout sur un seul morceau de papier... et tu me le remets à la prochaine promenade... ou à la douche. »

À l'un des passages, il me donne un morceau de pain. Il connaît ma fringale et mon manque de colis.

Le temps a passé très vite. Nous rentrons dans nos cellules. Ce moment de plein air me paraît court. Ce sera d'ailleurs la première et dernière fois qu'il me sera proposé de faire la promenade. Est-ce à cause de l'hiver ? d'une modification du règlement ? ou de mon cas particulier ? Je ne l'ai jamais su.

En me ramenant à ma cellule le gardien allemand, certainement intrigué par mon allure britannique : trench-coat, cheveux blonds courts, moustache roussâtre abondante et longue que je cherche à retrousser, me demande à son tour si je suis aviateur anglais. Je ne veux pas le décevoir. Je fais signe oui ! de la tête. Qui sait ! c'est peut-être un avantage d'être considéré par son gardien comme un valeureux aviateur anglais plutôt qu'un vulgaire terroriste français.

6.6.6 Mon premier message.

La semaine suivante, en allant à la douche, je remets à Sifflet le message laconique soigneusement écrit sur le petit morceau de pelure. Je l'adresse aux Crancée, pensant qu'il parviendra plus vite à Paris qu'à Bergerac. J'annonce que l'ami de Fredy est à Fresnes, qu'il a faim et froid.

Effectivement le petit bout de papier logé dans le double fond d'une boîte de conserve de Sifflet parviendra quelques jours plus tard à Madame Sifflet lorsqu'elle reprend, remplie de linge sale et de récipients « vides », la valise qu'elle a apportée à son mari, bourrée de vivres et de linge propre. Valise que lui ramène le gardien qui assiste au déballage et au remballage, tout en fouillant soigneusement... pas assez toutefois puisqu'il ne pense pas à ouvrir les boîtes de conserve.

Par le mur j'apprends que mon message est bien parti. Nous sommes vers le milieu du mois de décembre.

Vers le 15 janvier, Sifflet ayant reçu un nouveau colis, m'annonce que sa femme a bien reçu le message et l'a transmis aux Crancée. Elle a rencontré mon père début janvier. Je suis doublement heureux : mes parents savent ce que je suis devenu et j'aurai enfin de quoi manger.

6.7 « Escapade » rue des Saussaies.

L'histoire de mon premier message m'a fait sauter un mois. Quelques jours après que Sifflet m'ait annoncé le départ de mon message, c'est-à-dire quelques jours avant Noël, le sous-officier de service ouvre la porte de la cellule en me disant : « *Rasieren !* Interrogatoire ! » et laisse entrer le coiffeur. Celui-ci me coupe les cheveux toujours en brosse, me rase de près tout en respectant ma superbe moustache.

Je me demande ce que va être cet interrogatoire. J'attends tout le reste de la matinée. Ce n'est qu'après la soupe que la porte s'ouvre à nouveau. Je retrouve dans le hall tous mes camarades d'infortune de l'avenue Henri-Martin : Avenel, *Castor*, *Lux* et en plus notre chef *Vic* et son agent de liaison « Garcelont ». Je suis tout saisi de les revoir. Mais les effusions et les conversations sont strictement interdites, sur l'ordre de nos gardiens. C'est donc en silence

que nous partons à travers les couloirs souterrains jusqu'à la cour d'entrée où nous embarquons dans un car sous la garde de plusieurs soldats allemands casqués et armés de mitraillettes. Deux au fond du car, deux à l'avant près du chauffeur.

Aussitôt sorti de la prison le car est transformé en véritable volière. Heureux de nous retrouver, même dans de telles circonstances, nous allons de l'un à l'autre en échangeant les informations. *Vic* m'apprend qu'il s'est fait arrêter avec « Garcelont » à son retour de Bretagne. Son bateau n'a jamais pu partir pour l'Angleterre. *Masuy* lui ayant appris d'emblée la mort de *Cumulo*, avec photo à l'appui, il en a profité pour se décharger sur *Cumulo* de toute la responsabilité du Réseau.

Tous mes camarades sont logés à trois ou quatre par cellule au troisième et au quatrième étage de la troisième division. Je suis le seul au secret, solitaire dans ma cellule du rez-de-chaussée. Si mon sort fait l'objet de leur sollicitude et de leur compassion, ma moustache, au contraire, attire leurs compliments.

Comme quelques uns me proposent de faire prévenir mes parents de mon arrestation, je les mets au courant du message que j'ai pu faire passer par l'intermédiaire de mon voisin de cellule. Sans mettre en doute la probité de Sifflet, ils me mettent en garde contre les propositions de transmission de renseignements ou de messages par des voisins de cellule. Il y a souvent des « moutons » installés dans les cellules pour extirper des renseignements précieux pour la Gestapo.

Animés par nos conciliabules, nous arrivons rue des Saussaies, au siège de la Gestapo, sans avoir fait la moindre attention au trajet, ni avoir eu le temps de songer aux moyens de fausser compagnie à nos gardiens et à leurs mitraillettes. D'ailleurs en arrivant, nous nous apercevons que nous étions suivis par une traction de la Gestapo qui entre avec nous rue des Saussaies.

Nous sommes parqués dans une pièce moins sombre que celle où nous étions passés deux mois et demi plutôt. Pendant l'attente, nous arrivons à apprendre que nous n'avons été convoqués que pour un interrogatoire d'identité. La Gestapo veut compléter son fichier avec notre binette et son matricule. Après avoir décliné son identité, celle de ses parents, il faut s'asseoir sur un siège haut perché pivotant un quart de tour à droite, un quart de tour à gauche, manœuvré par un levier, un numéro de matricule composé sur une plaquette tenue à hauteur de la poitrine... pour la photo d'identité des bandits de grand chemin que nous sommes. J'aurai bien aimé avoir cette photo de terroriste moustachu pour l'envoyer à mes parents, mais la Gestapo ne me l'a jamais remise.

Le car nous ramène à Fresnes en fin d'après-midi. C'est à la fois avec une certaine tristesse mais heureux de cette escapade que je retrouve ma cellule humide et ma solitude.

6.8 Noël 1943.

Noël approche. J'ai appris par mes amis qu'une messe de minuit est prévue pour les détenus qui le désirent. Je demande donc au gardien de m'inscrire pour cette messe et de m'envoyer le prêtre. Je renouvelle ma demande quelques jours plus tard. Sans succès. Le gardien répond toujours : *Ja ! Ja !* Mais Noël s'est passé sans que je voie le prêtre, sans que j'assiste à cette messe. Je guette longuement les bruits dans le hall de la troisième division, pendant la nuit du 24 au 25 décembre, sans deviner quoi que ce soit, je suis bel et bien relégué au secret complet. Toutefois pour compenser ma solitude, un sous-officier après avoir inspecté et constaté le dénuement de ma planche d'étagère en provisions, m'a déposé un colis Quaker qui me permet de passer la semaine de Noël au Nouvel An avec quelques friandises parcimonieusement réparties sur les huit jours. Dans ce colis, il y a notamment une farine brunâtre et sucrée que je délaye avec un peu d'eau dans mon quart pour faire une pâtée, pas très appétissante mais très nutritive. Après avoir absorbé mon quart de pâtée, petite cuillerée par petite cuillerée, pour faire durer le plaisir, je sens mon corps se réchauffer. Aussi dès le deuxième jour, je prends l'habitude de préparer et de consommer ma pâtée juste avant de me coucher. Je me couche

ainsi envahi par une douce chaleur, sans avoir besoin de faire mes sautilllements habituels pour réchauffer mes pieds.

6.9 Mon premier colis familial.

Les jours coulent à nouveau monotones, déprimants dans cette cellule glaciale et humide. Jusqu'au jour où Sifflet m'apprend, par notre conversation murale, que sa femme a rencontré mon père. J'attends alors avec impatience mon premier colis, en réfléchissant au moyen de remettre un message à mes parents à cette occasion. D'après ce que m'a expliqué Sifflet les colis sont amenés dans une valise qui est déballée et contrôlée dans la cellule et dans laquelle on peut remettre en retour linge sale et récipients vides.

Je n'ai pas de récipients vides à rendre puisque je n'ai pas encore reçu de colis. Par contre j'ai gardé la chemise et le caleçon que je portais quatre mois plus tôt lors de mon arrestation. Ils sont bien sales, bien effilochés. Le caleçon est en outre couvert de taches du sang qui a ruisselé de ma bouche et de mon nez lors du passage à tabac chez *Masuy*. Peu d'intérêt de renvoyer ces oripeaux, mais c'est pourtant le seul support possible de message. C'est risqué. Aussi je me contente d'écrire, avec le bout de crayon encre que m'avait passé Sifflet, à l'intérieur du caleçon près de la ceinture : « Merci, je vais bien, je vous embrasse. » C'est anodin. Ce sont quand même des nouvelles directes... Si ma mère pense à regarder attentivement ces loques crasseuses en se disant que je n'avais aucune raison de les renvoyer...à moins qu'il n'y ait une raison cachée...et si Madame Sifflet a pensé à expliquer à mon père ces moyens de communications entre son mari et elle.

Le 21 janvier 1944 la porte s'ouvre, apparaît le sous-officier de service. Avant qu'il n'ait le temps d'ouvrir la bouche pour annoncer : « Colis ! », je vois, je reconnais avec émotion ma petite valise jaune, cadeau de première communion de mon parrain, oncle Alfred.

Quelle joie ! cette valise était à Bergerac. Ce sont donc mes parents qui me l'ont amenée. Je déballe fiévreusement son contenu : un cake de belle taille, peut-être fait par Madame Crancée, une livre de beurre, provenant de Madame Sifflet je suppose, des rillettes, deux plaques de chocolat, du sucre en morceaux...et très vite mon déballage est terminé. Ma valise de premier communiant est bien petite !

L'Allemand a ouvert le cake pour s'assurer qu'il n'y a pas de corps étranger à l'intérieur. Dans la valise vide je place mes débris de caleçon et de chemise. L'Allemand n'y jette qu'un coup d'œil dégoutté et repart avec ma valise et mon message.

Je range soigneusement mon trésor sur l'étagère. Il ne tient pas beaucoup de place ! Ma joie tombe un peu et je me dis que mes parents auraient pu prendre une valise plus grande. Ils auraient ainsi pu mettre plus de ravitaillement et un peu de linge. Ce sera peut-être pour la prochaine fois.

En regardant l'étagère, l'eau me monte à la bouche, mon estomac s'agite... Je résiste à la tentation de me précipiter sur ces provisions... N'est-il pas plus sage d'en répartir la consommation jusqu'au prochain colis ? Oui, mais quand viendra-t-il ?

Par le mur j'appelle Sifflet. Il me fait savoir qu'il est à l'écoute.

Il a entendu qu'on ouvrait ma cellule - Pourquoi ?

Je lui annonce que j'ai enfin reçu mon premier colis familial...qu'il n'est pas très gros, mais que je suis content.

- Quand aurai-je le suivant ?
- Dans quinze jours.
- Merci.

Me voilà rassuré. Notre conversation a duré une heure. Si nous avions su le morse, elle aurait été plus rapide. Je me décide à fêter sans plus tarder cette première livraison en me jetant sur le cake.

Une première tranche... oh que c'est bon !

Une deuxième...encore meilleur !

Je mange lentement pour déguster.

Une troisième tranche...puis la cadence s'accélère, une quatrième, une cinquième... du chocolat, du sucre...

Repu, je me sens bien...mais j'ai mangé la moitié du cake, une demi-plaque de chocolat et pris la moitié du sucre.

6.10 Les démarches de mon père - la nullité des avocats et de la Croix rouge.

Une douce chaleur m'envahit et je me couche ravi de ce premier contact presque direct avec ma famille.

En avalant ainsi en quelques minutes une grande partie de mon colis, je n'ai pas pensé un instant à toutes les démarches qu'avait pu faire mon père, à tous les tracas que j'avais pu lui causer. Je ne les ai appris que bien plus tard, en rentrant de déportation.

Pour lui la Résistance n'existait pas. Il ignorait en tout cas le rôle que nous pouvions avoir mes camarades et moi. Il était donc persuadé que des démarches auprès de divers services allemands, par relations « collabos » interposées, feraient de l'effet auprès des autorités allemandes pour me sortir de prison.

Sur les conseils de l'un d'eux, il a même pris un avocat pour le moins malhonnête, qui lui a pris immédiatement une provision de deux mille francs⁷...pour l'emmener en bateau. Il a évidemment refusé de lui restituer cette provision un peu plus tard lorsque mon père la lui a réclamée après avoir appris directement ma déportation... alors que l'avocat n'avait jamais fait la moindre démarche.

Démarches toutes aussi inutiles auprès de la Croix-Rouge pétainisante.

Soucis d'assurer par plusieurs sources un ravitaillement hors tickets pour faire les colis.

Pauvre Papa. Il s'est donné beaucoup de mal et de soucis...pour rien puisqu'il n'y avait rien à faire, hormis le ravitaillement, qu'à espérer que la guerre finisse le plus vite possible...par la victoire des alliés !

En mangeant le reste du colis, en quelques jours, j'espère l'arrivée du deuxième dans les quinze jours.

6.11 Carême - Les effets de la solitude.

Il est arrivé exactement un mois après le premier, le 21 février, dans une valise un peu plus grande achetée pour cela. Une valise de guerre en carton mâché.

Il arrive en plein carême...or le carême, je le fais...aussi bête que cela puisse paraître.

Je pense que la solitude, la vie prolongée en cellule, isolé des contingences extérieures, amènent peu à peu à réfléchir sur le sens de la vie.

Au début, c'est la tristesse d'avoir perdu la liberté, c'est la revue des bons moments passés, puis le regret des erreurs et des fautes commises, le désir de faire mieux, d'avoir une vie plus simple à l'avenir.

Une cloche entendue à six heures du matin, évoque de façon nostalgique les gens qui vont à la messe de bonne heure, pour prier. La lecture des Évangiles, dans le livre de messe des prisonniers, fait réfléchir à leur véritable sens, à rechercher pourquoi il y a apparente contradiction entre certains d'entre eux.

Les sentiments deviennent peu à peu altruistes, plus religieux, on se dit qu'il doit être bon d'aller à la messe tous les matins à six heures, à l'appel de cette cloche qui tinte dans le lointain. J'en rêve avec béatitude !

⁷ Équivalent de 20 000 francs en 1990.

Pendant le carême, je ressens la nécessité de faire un effort particulier de pénitence, un effort de volonté pour respecter le carême.

Pendant la vie végétative en cellule, ça ne doit pas être surhumain ! C'est aussi l'occasion de s'entraîner à vivre avec peu de nourriture. Quand je pense aux conditions bien plus pénibles supportées par ces explorateurs polaires - dont j'ai toujours le livre - mon carême me semble confortable.

Bref, depuis le début du carême, je suis arrivé à garder une demi-boule de pain d'avance. Avec l'arrivée du deuxième colis, je gagne encore une demi-boule de pain, en grignotant les provisions les plus périssables. Chaque jour, je contemple mon étagère avec la satisfaction puérile d'avoir pratiquement jeûné.

Cet effort de pénitence est un beau jour généreusement doublé par le sous-officier de service. Il entre dans la cellule, regarde l'étagère bien garnie et fait demi-tour en déclarant : « Vous avez assez de provisions ! » Il passait dans les cellules pour distribuer aux plus déshérités des colis de la Croix-Rouge et des pommes de terre cuites en robe des champs ! Réaction logique de sa part. Je n'avais pas été déçu puisque j'avais mes provisions et une boule de pain. J'ai continué mon carême.

Cette élévation de l'esprit et des actes est certainement facilitée et provoquée par la vie de reclus. Je l'ai constaté chez la plupart des autres détenus restés au secret plusieurs mois.

Le contraste sera vite terrifiant avec le comportement des hommes en camp de concentration : c'est la jungle, le régime de vie animale, la lutte pour survivre - sans loi, ni morale - au détriment de son voisin. Quand il y a solidarité, elle est dirigée, elle est limitée à un clan.

6.12 L'Autrichien.

Sifflet était parti pour l'Allemagne depuis la fin du mois de janvier. L'autre cellule était vide depuis Noël. Plus de voisins. Plus de conversations. Pénitence supplémentaire.

Au début du mois de mars, j'entends un remue-ménage dans la cellule vide depuis Noël. Quelques minutes après que la porte de cette cellule ait été refermée, j'entends un cliquetis sur la tuyauterie qui passe à travers le mur au-dessus des wc du côté de la cellule où il y a eu le remue-ménage. En m'approchant, j'entends une voix assourdie qui semble provenir de l'arrivée d'eau. Je m'approche complètement de la cuvette dans l'angle des deux murs et je m'aperçois que le bouton poussoir commandant l'arrivée d'eau peut se dévisser. Je le dévisse et dégage l'orifice entre le tuyau et le mur. C'est la voix de mon nouveau voisin que j'entends par cet orifice, assez distinctement. Il parle correctement français avec un fort accent allemand. Il se présente : Autrichien, arrêté pour une question de papier d'identité. Il doit attendre deux à trois jours pour passer en jugement et sera certainement libéré aussitôt après. Il me demande pourquoi j'ai été arrêté.

Je pense tout de suite au « mouton » car son histoire m'étonne un peu. Je lui précise que j'ai été arrêté sur dénonciation de mon agent de liaison. Ce n'est pas compromettant puisque la Gestapo connaît parfaitement mon activité passée.

- Tu es passé en jugement ?
- Non, j'attends toujours et je ne sais pas ce que l'on peut faire de moi.
- Si tu as un message à faire passer à l'extérieur, je peux le faire en allant au jugement, ou dès ma libération.
- Je te remercie, je vais y réfléchir.

Cette entrée en matière bien rapide, bien directe, m'inquiète. Ce voisin me tracasse. Si c'est vraiment un Autrichien destiné à être libéré, pourquoi ne pas profiter de l'occasion. Mais si c'est un mouchard - et la rapidité avec laquelle il a trouvé le moyen de prendre contact par ce tuyau me laisse dubitatif - si c'est un mouchard qui cherche à avoir un contact, une filière pour remonter dans mon Réseau de Résistance ?

Dans ce cas que pourrait-il chercher ? Il y a cinq mois que j'ai été arrêté. Depuis le Réseau a été décapité. *Cumulo* assassiné. *Vic* arrêté. Nous étions nombreux pour notre balade rue des Saussaies, il y a un mois. Il y a donc peu de chance que la Gestapo recherche encore par ce biais à remonter à l'intérieur du réseau Turma-Vengeance.

Par prudence je ne ferai pas un message à un membre du Réseau. J'aurai pourtant aimé prévenir Fredy ou Suzanne Charbonneaux de se méfier de *Raoul* et *Raymond*, nos deux pseudo agents de liaison. Ce serait leur faire courir trop de risques puisque la Gestapo les a ignorés. Si l'Autrichien insiste je lui ferai transmettre un message familial.

Il me rappelle deux jours plus tard pour m'annoncer qu'il passe en jugement dans l'après-midi. Il peut se charger d'un message qu'il enverra par lettre. Je lui raconte alors que mes parents sont sans nouvelle de moi. Comme ils n'habitent pas Paris, j'aimerai qu'il donne de mes nouvelles à Monsieur Crancée un de leurs amis.

« Tu lui écris que Pierre, l'ami de Fredy, est toujours à Fresnes au secret et qu'il a toujours faim et froid ». Je lui donne son adresse 134 avenue Malakoff.

Le soir il me rappelle. Il a été jugé et sera libéré le lendemain.

- Tu as envoyé mon message ?
- Non mais quand je serai libéré, je peux aller voir qui tu veux.
- C'est une bonne idée ! Va voir l'ami de mes parents, Monsieur Crancée, et tu lui raconteras ce que je t'ai dit, comment je vis ici.

Le lendemain effectivement l'Autrichien part. Mais il n'a jamais été voir Monsieur Crancée, pas plus qu'il ne lui a écrit. Était-ce un fumiste ? A-t-il dû déguerpir de Paris ? ou bien mon message était-il sans intérêt pour la Gestapo ? Je pencherai volontiers pour ce dernier cas.

6.13 Le jugement sans procès.

Une semaine plus tard, on vient me chercher dans ma cellule pour m'amener au deuxième étage dans une cellule où est installé, derrière la table, un civil allemand parlant correctement le français. Interrogatoire d'identité, lecture des forfaits dont je suis accusé.

- Espionnage pour le compte des judéo-communistes.
- Non ! pour le général de Gaulle.
- C'est pareil.
- Ah ! Et que fait-on de moi maintenant ?
- Vous irez travailler en Allemagne.

Je suis ramené dans ma cellule. Je suis presque heureux de cette nouvelle. Je vais enfin sortir de cette sinistre cellule. Aller travailler en Allemagne ! Je pense évidemment aux S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). C'est vivre à l'air libre, avoir une activité, être nourri, avoir des camarades !

Pauvre imbécile ! qui ignore l'existence des camps de concentration. Bref je m'endors content de mon sort et de cette perspective d'aventures nouvelles.

7 Compiègne (Royal-lieu), 21 mars 1944 - 27 avril 1944.

7.1 Le départ de Fresnes.

Le 21 mars approche. Je vais avoir mon troisième colis, si la périodicité mensuelle est respectée - alors que Sifflet avait ses colis tous les quinze jours - Pourvu qu'il soit gros - ce sera mon anniversaire, vingt-quatre ans - pourvu qu'il y ait un chandail et du linge si je pars bientôt en Allemagne !

Le 20 mars, au milieu de l'après-midi, branle-bas de combat dans le hall. On me fait sortir de ma cellule avec mes affaires : un imperméable, deux demi-boules de pain, un peu de beurre rance, des rillettes, et du sucre...mes économies de carême. Je suis emmené sans explication dans un autre hall où je retrouve d'autres détenus.

- Déshabillez-vous ! Ne gardez que le linge de corps !

Je m'exécute, mais je garde mon imperméable, dans les poches duquel j'ai glissé mon bout de crayon, mes notes (détails sur les responsables de nos arrestations, mes réflexions de lecture, et sur la solitude) et bien sûr mes quelques provisions et mon livre de messe des prisonniers. Nos vêtements partent dans une étuve. Une demi-heure plus tard, ils reviennent tout fumant et encore humides.

- Rhabillez-vous !

Nous profitons du bain de vapeur qui sort de nos vêtements. Je suppose que par cette méthode nos vêtements désinfectés nous désinfectent à leur tour. Puis nous sommes enfermés dix par dix dans de grandes cellules pour la nuit.

Les conversations vont bon train. Nous échangeons nos impressions sur la vie en cellule. Tous nous avons été arrêtés pour un motif de résistance. Ceux qui, comme moi, sont restés au secret confessent que leur vie de reclus a approfondi leurs réflexions. Tous ont été heureux des visites du prêtre tout au long de leur séjour, même ceux qui n'ont jamais cru en Dieu. Ils s'étonnent que la visite du prêtre leur ait été refusée depuis quatre mois.

Puis nous nous posons la question : Pourquoi nous a-t-on sorti de nos cellules ? L'un de nous affirme que c'est pour préparer notre départ pour l'Allemagne.

Le lendemain 21 mars vers neuf heures nous sommes embarqués en camion dans la cour de Fresnes. Auparavant nous passons tous par le bureau où nos objets personnels ont été déposés à notre arrivée. Je récupère le seul objet déposé : la montre gousset en argent que *Masuy* m'avait rendue. Je me souviens soudain que nous sommes le 21 mars et qu'en principe j'aurai dû recevoir aujourd'hui mon troisième colis. Peut-être verrai-je la personne qui me l'apporte ? (J'ai appris par la suite que Simone et Robert Crancée étaient venus ce même jour avec une bonne valise de ravitaillement. Robert était resté en dehors de la prison par plus de sécurité. Simone était entrée seule avec sa grosse valise pour s'entendre dire : « Mallez parti ! »).

Dans la cour de Fresnes plusieurs camions nous attendent, gardés par des soldats allemands casqués et armés de mitraillettes. Nous montons dans les camions. Quand le chargement est terminé les camions quittent la prison. Nous roulons approximativement pendant une demi-heure et nous avons la surprise d'être débarqués à la gare du Nord, côté bagages.

En descendant de mon camion sous la garde des soldats allemands mitraillettes au côté, je vois passer à quatre mètres de moi Jean Moreau, cousin d'un camarade d'enfance et d'H.E.C., Roger Stievenard. Nous nous regardons. Il doit me reconnaître malgré ma longue moustache et mes cheveux en brosse, mais nous devons l'un et l'autre continuer notre chemin sans pouvoir nous parler.

Un peu plus loin, en passant devant les grilles de l'enclos à bagages, j'hésite à sortir de ma poche l'enveloppe que j'ai préparée au nom de Monsieur Crancée. Elle contient toutes les notes que j'ai pu écrire en cellule, avec le crayon et le papier de Sifflet, racontant les circonstances de mon arrestation, le nom des traîtres et les dégâts causés à notre Réseau. Il n'y a pas de timbre sur l'enveloppe mais je pense que si un employé de la SNCF me voit la lancer et la ramasse il la postera avec un timbre. Je ne vois pas d'employés et les Allemands nous pressent. L'enceinte à bagages est passée. Il est trop tard. J'ai trop hésité.

Sur le quai les Allemands nous remettent à des soldats italiens qui nous font monter dans deux wagons de voyageurs qui nous ont été réservés au milieu d'un train de voyageurs en partance pour Compiègne.

7.2 Compiègne.

Nous nous installons confortablement dans les compartiments. La surveillance italienne est plus décontractée. Nous pouvons papoter à notre aise. Mon voisin a fait de l'allemand et du russe, pendant le trajet il m'apprend quelques mots et des chiffres dans ces deux langues. Le temps passe vite.

Arrivés à Compiègne en début d'après-midi du 21 mars 1944, les Italiens nous font traverser à pied la ville de Compiègne pour nous amener au camp de Royal-Lieu. Dans une des rues que nous empruntons ma vue est soudain attirée par une boîte aux lettres. Je pense à mon enveloppe et plonge la main dans la poche de mon imperméable. Un coup d'œil rapide derrière moi m'apprend que le soldat italien le plus proche derrière moi est à quatre mètres. Si nous passons assez près de la boîte, fixée au mur d'une maison, j'aurai la possibilité de glisser rapidement l'enveloppe dans cette boîte. Hélas ! nous ne rasons pas les murs, mon geste sera remarqué. Je m'abstiens, le cœur gros. Une deuxième occasion manquée.

Nous arrivons à Royal-Lieu et y apprenons que ces anciennes casernes sont maintenant un camp de transit avant le départ pour l'Allemagne. On nous emmène tout au fond du camp dans un enclos comportant un grand baraquement où nous sommes tous parqués. Nous y passons la nuit, couchés à même le sol, avec un peu de paille pour matelas.

Les conversations vont bon train. Projets d'évasion en creusant un tunnel jusqu'à la clôture toute proche. Ça laisse rêveur et surtout sceptique ! « Attention ne garder aucun papier compromettant, demain on sera fouillé ! » Là je prends peur. L'enveloppe que je n'ai pas pu « poster » risque de m'apporter des désagréments. Je la supprime en jetant les petits morceaux dans la tinette.

Le lendemain, sans avoir été fouillés, nous sommes répartis dans les blocs de casernement qui comprennent chacun plusieurs chambrées garnies de châlits à deux niveaux. Au milieu de la chambrée un poêle à bois. Un couloir dessert les chambrées et au bout de ce couloir une salle avec trois ou quatre tinettes pour les besoins nocturnes. Dans la journée, il y a une série de latrines le long de la clôture, sous les miradors, qui peuvent accueillir nos besoins. La nuit il vaut mieux ne pas s'y risquer car les occupants des miradors sont friands des cartons qu'ils peuvent faire à votre détriment.

Je m'installe avec Michel Foulon que j'ai connu à H.E.C. et qui fait partie de Turma-Vengeance comme moi. Il a été arrêté en février 1944 et partage ses provisions avec Georges Mrazovitch, originaire de Yougoslavie, également membre de Turma-Vengeance. Je sympathise avec mon voisin de châlit Édouard Levillain, un breton d'une trentaine d'années, un peu sec d'allure, mais entre nous se lie une profonde amitié fraternelle.

Nous passons ainsi un mois d'attente en essayant de nous occuper. Édouard et moi qui n'avons aucune provision nous profitons de celles de Michel et Georges, généreusement partagées.

Le comte de Vogüé et Paul Chandon, qui partagent notre « hôtel » nous font un jour une conférence sur le champagne et sur la fabrication du bouchon de champagne.

Le 4 avril 1944 quelqu'un nous demande si nous voulons faire parvenir un message à nos familles. Je saute sur l'occasion. On me remet une petite bande de papier pelure sur laquelle j'écris le plus petit possible mon message aux Crancée qui transmettront aux parents. Je réclame vivres et vêtements à me remettre à Royal-Lieu. En principe on pourrait recevoir un colis tous les quinze jours.

Le message est bien parvenu car le 13 avril je reçois un colis de vivres. J'ai appris par la suite que ce colis avait été déposé par les Crancée rentrant de Valenciennes à Paris et qu'un deuxième colis plus important qu'ils ont voulu déposer en retournant à Valenciennes trois jours plus tard, avait été refusé.

Je peux à nouveau envoyer un message de la même manière. Je remercie du colis, donne de mes nouvelles et annonce la possibilité d'un départ pour l'Allemagne le 24 avril.

Ce 24 avril, mon frère, Philippe, s'est présenté à Compiègne avec un colis de vêtements et de vivres. L'Allemand responsable de l'accueil a gardé le sac à dos avec le linge et les chaussures. Mais rien ne m'a été remis. Le tout sera renvoyé à mon frère un peu plus tard.

8 Le convoi des tatoués, 27 avril 1944 - 30 avril 1944.

8.1 Le convoi des déportés tatoués du 27 avril 1944.

Le 25 avril, nous sommes appelés au milieu du camp. On nous annonce notre départ pour l'Allemagne. Nous pensons naïvement que c'est pour un camp de travail, car personne ne connaît réellement les conditions spéciales réservées aux détenus politiques résistants. Nous sommes presque satisfaits à l'idée de partir pour une activité quelconque, comme les travailleurs libres du S.T.O. Nous rassemblons nos affaires pour aller nous installer dans une autre partie du camp, réservée aux départs.

Nous restons groupés, Michel Foulon, Georges Mrazovitch, *Doudou* (Édouard Levillain) et moi. Le lendemain, au cours d'une morne journée d'attente, on nous remet une boule de pain entière et un gros morceau de saucisson synthétique. Le départ aura lieu demain matin.

Le 27 avril vers six heures du matin, nous sommes rangés en file par cinq, comptés : mille sept cents détenus. Quand le compte est juste les chleuhs nous font sortir du camp en colonne, gardés par deux rangs de S.S. qui nous emmènent à la gare de Compiègne par les rues de la ville, en sens inverse de notre arrivée un mois plus tôt.

Il est tôt. Les riverains doivent être habitués à ces cortèges. Pas de spectateurs. Nous entrons dans la gare vers les quais de la gare de marchandise. Un long train de wagons nous attend.

8.2 Huit chevaux ou quarante hommes ou cent détenus.

Première déception : Ce ne sont pas des wagons voyageurs, mais de vulgaires wagons de marchandises ou de bétail - quarante hommes ou huit chevaux - habitués aux transports de troupes.

Nous avançons le long du quai et remarquons que ces wagons vides n'ont pas de paille pour s'y étendre et que les ouvertures d'aération sont fermées par des planches clouées et du fil de fer barbelé : *deuxième déception*.

Les premiers arrivent au wagon de tête. On les compte. Ils entrent. Ils me semblent qu'ils sont nombreux à entrer dans le même wagon. Quand arrive notre tour, nous avons réussi à rester ensemble Michel, Georges, Doudou et moi. Nous nous apercevons alors que c'est à cent que nous devons grimper dans le wagon. Dès que le compte y est la porte est fermée et verrouillée. Nous sommes serrés comme des sardines : *troisième déception*.

Elle devient bientôt de l'inquiétude quand nous commençons à étouffer. Le soleil de fin avril qui s'est levé depuis longtemps chauffe les wagons toujours immobiles dans la gare. Ceux qui sont près de l'ouverture obstruée ont un peu d'air, le long des portes aussi. Mais les autres, rien !

L'après-midi est largement entamé quand le train se met en branle apportant un peu d'air. Nous nous organisons pour supporter le séjour dans cette atmosphère confinée. À tour de rôle cinq d'entre nous iront passer une heure près de l'ouverture obstruée où l'air arrive à pénétrer légèrement par les interstices des planches. On y voit également le paysage défiler et surtout les gares, qui nous renseignent sur notre itinéraire.

Pour passer la nuit nous établirons un roulement. Une partie des hommes accroupis emboîtés les uns dans les autres pour se reposer. Les autres seront debout près des ouvertures.

Ça ne se passe pas sans grogne ni tricherie. Il y a toujours des râleurs, des tricheurs. Certains ont profité de l'attente en gare de Compiègne pour manger une grosse partie de leurs provisions, les idiots ! Ils commencent à avoir soif. D'autres pensent tout haut à des possibilités d'évasion en découpant la paroi du wagon au-dessus des boggies. Ce sont aussitôt des cris de fureur de ceux qui craignent les représailles.

Au milieu de la nuit, le train a atteint la gare de triage de Lumes au-delà de Charleville-Mézières. Il y stationne longuement. Au petit matin nous entendons un certain remue-ménage des Allemands et de leurs chiens. Ils aboient autant les uns que les autres. On entend les

portes des wagons s'ouvrir puis se refermer au bout de quelque temps, après des appels gutturaux.

Les bruits se rapprochent. Soudain bruit du cadenas qu'on ouvre et notre porte aussitôt après. Les ordres tombent, brutaux avec des coups de trique. Nous comprenons vite qu'il faut se tasser tous sur une moitié du wagon. Quand l'autre moitié est vide un S.S. monte le gourdin à la main, inspecte les parois puis fait passer un à un les hommes, en s'aidant du gourdin, dans la partie vide. Il compte *ein - zwei - drei - vier - fünf*. Quand il arrive à cent nous sommes tous tassés dans cette autre moitié du wagon. Le compte y est, personne n'est parti. Il inspecte les parois de la partie vide et descend. La porte est à nouveau refermée, cadenassée.

Nous venons de comprendre qu'à cent nous sommes finalement très à l'aise dans ce wagon où nous pensions manquer de place !

Nous apprendrons plus tard que s'il avait manqué un ou deux hommes partis dans la nature en cours de route après avoir réussi à découper un panneau, la fureur des S.S. n'aurait pas eu de bornes. Après les coups de gourdin tous les hommes restant devaient se mettre à poil et passer dans le wagon suivant, à deux cents moins les évadés. À cent quatre-vingt-dix-neuf ou cent quatre-vingt-dix-huit dans un même wagon il ne devait pas y avoir place pour les courants d'air, ce qui devait aider les hommes nus à ne pas avoir froid pour le reste du voyage !

Quand l'inspection du train est terminée le convoi se remet en marche. Nous sommes maintenant en zone allemande (annexée), les évasions sont plus délicates.

Elles ne sont de toute façon pas faciles. Il faut un bon couteau scie pour découper un espace suffisant pour se faufiler hors du wagon, si possible vers les tampons. Choisir l'instant et l'endroit pour se jeter sur le talus de la voie sans se tuer et sans être vu des gardes S.S. nombreux dans les wagons voyageurs de tête et de queue et souvent dans les guérites de certains wagons.

Dans la journée du 28 avril nous passons à Koblenz. Les heures paraissent longues, la soif nous tenaille et peu à peu nous abrutit. On ne pense plus à toucher aux provisions. Les boules de pain restantes servent de coussins pour s'asseoir un peu mieux. Certains ont commencé à se déshabiller pour avoir moins chaud, leurs vêtements servent également de coussins.

Une deuxième nuit passe péniblement pendant que le train poursuit sa lente progression au cœur de l'Allemagne. Les conversations se sont taries. Chacun cherchant à économiser sa salive et à prendre un peu d'air de temps à autre à la lucarne obstruée.

Dans la matinée du troisième jour, le train s'arrête à Apolda. Longue attente. Soudain nous entendons les portes des wagons s'ouvrir, des hurlements gutturaux où dominent les *Schnell Mensch* ! Un remue-ménage qui dure cinq à six minutes avant que les portes soient refermées. Les interstices de la lucarne obstruée ne nous laissent pas un grand champ de vision. Nous voyons seulement que nous sommes le long d'un quai de la gare d'Apolda. Est-ce là notre terminus ?

Notre porte s'ouvre enfin et l'ordre de descendre, sans nos affaires nous est donné... toujours de façon aussi inamicale ! Tant bien que mal nous sautons sur le quai malgré nos membres ankylosés. Nous voyons alors les camarades du wagon précédent qui remontent dans leur wagon. Ils viennent d'un robinet d'eau où nous sommes amenés à notre tour. Fort gracieusement *Schnell ! Los ! Mensch* ! on nous fait boire un quart de flotte. Quel délice ! Quel réconfort ! Cette promenade et cette eau sont un régal. Ça ne dure pas longtemps, nous sommes vite recadenassés dans notre wagon - qui a heureusement été rafraîchi, lui aussi, par sa porte grande ouverte.

Du coup nous sommes redevenus plus bavards. Nous échangeons nos impressions. Où nous sommes-nous ? Où est Apolda ? après Weimar ! On avait parlé d'un camp de travail à proximité de Weimar. On ne nous y amène pas ! Où va-t-on alors ? Évidemment il n'y a pas de réponse, puisque nous ne connaissons pas l'univers concentrationnaire nazi. Déjà trois jours dans ce wagon c'est long.

8.3 La folie.

Brusquement le train repart. Nous passons à Halle et la nuit tombe. Notre troisième nuit dans ce wagon prison. Le bol d'air et le bol d'eau sont loin. Nous étouffons de plus en plus et nous sombrons tous plus ou moins dans la folie. Certains délirent complètement. Je me suis affalé le long de la porte opposée à celle par laquelle nous sommes entrés. Un filet d'air pénètre le long de la paroi, il me permet de ne pas sombrer complètement dans la folie. Je ne ressens plus rien. J'ai pourtant vaguement l'impression, par moments, qu'un animal monstrueux me piétine, cherche à m'étouffer puis m'arrose. Mais je suis si bien, près de ce filet d'air que mon subconscient me dicte de ne pas bouger, de ne pas lutter contre ce monstre. J'ai fini par m'endormir bercé par le roulement et apaisé par le filet d'air suintant entre la porte et le plancher.

J'émerge soudain de mon sommeil, dérangé par une forte odeur d'urine. Le jour s'est levé et je m'aperçois avec horreur que je me suis affalé au pied de la tinette, placée dans le wagon pour recueillir les besoins urgents de ses pensionnaires. Elle n'a pas beaucoup servi pendant tout le voyage, mais je suppose que le quart de flotte d'Apolda a dû faire fonctionner quelques vessies pendant la nuit et qu'à tâtons, leurs propriétaires sont venus les vider aussi bien dans la tinette que sur moi, après m'avoir allègrement piétiné.

Plutôt écœuré par cette constatation, je me redresse et me dirige avec précaution, à travers les corps avachis, vers la lucarne pour y respirer un air plus sain et voir défiler le paysage à travers la petite fente des planches.

Nous sommes le dimanche 30 avril 1944, quatrième jour de wagon. Le paysage est plat, avec quelques arbres, genre bouleaux. Quand nous passons à proximité d'un village on peut parfois entendre une cloche appelant les fidèles à la messe. Impression de calme, de vie paisible ! Et nous ? Que sommes-nous dans ce wagon ? Des êtres affalés, au bord de la démence. Michel Foulon que veille Georges Mrazovitch, n'est pas bien du tout. Il délire. Édouard tient le coup et je me dis que le petit filet d'air qui m'a abreuvé toute la nuit a été un bienfait, même si j'ai servi d'urinoir à quelques uns !

9 Auschwitz - Birkenau II, 30 avril 1944 - 12 mai 1944.

9.1 Auschwitz - Birkenau II - 30 avril 1944.

Dans la matinée nous passons à Breslau. Nous allons donc vers la Pologne. En fin d'après-midi le train s'arrête. Très vite, des vociférations, des aboiements de chiens et de chleuhs nous annoncent quelque chose de nouveau. Nous sommes peut-être enfin arrivés. Peu d'entre nous ont réagi à ce remue-ménage, épuisés par la soif, la chaleur, la démence. Pourtant des coups de feu ont claqué.

Tout à coup notre porte s'ouvre et vlan ! un coup de gourdin tombe sur celui qui est devant la porte, en même temps que les hurlements : *Schnell ! Raus Mensch ! Alles Weg !* Derrière le S.S. au gourdin un officier S.S. revolver au poing guette celui qui ne voudra pas descendre ou ne pourra pas descendre pour lui administrer son extrême onction S.S. Plus loin les chiens furieux tenus en laisse. Toute cette mise en scène nous fait brutalement comprendre que nous n'arrivons pas pour une partie de plaisir. On s'en serait douté avec les conditions de notre voyage.

Nous descendons comme nous pouvons en essayant d'esquiver les coups de gourdin. Nous aidons Michel à descendre. Au bout du quai nous apercevons la tour portail de ce que nous apprendrons bien vite être la porte du camp d'extermination d'Auschwitz. Sur le quai les mille sept cents hommes du convoi commencent à se rassembler. Plus exactement mille sept cents moins les quarante-cinq qui restent dans les wagons morts de soif ou de folie, abattus par les S.S. Mille six cent soixante-cinq hommes en définitive.

Encadrés par les S.S. et les chiens, on nous fait dévaler au pas de course en rang par cinq, bras dessus, bras dessous pour nous soutenir, le long des clôtures électrifiées des différents camps successifs : Auschwitz, Birkenau I, Birkenau II. Nous entrons dans le camp Birkenau II.

En cours de route un jeune S.S. voyant au poignet d'un détenu une montre qui l'intéresse fait signe à son propriétaire de la lui remettre. En vain. Heureusement il n'insiste pas.

À l'entrée de Birkenau Zwei une mare d'eau croupissante, verdâtre. Un détenu polonais en « pyjama » rayé bleu clair et gris clair nous tend un gobelet rempli de cette eau et nous la propose par geste, pour étancher notre soif moyennant remise d'une montre, d'une bague chevalière, d'une alliance. Beau geste de solidarité compatissante dans le style de vie concentrationnaire que nous apprendrons vite à connaître... et à pratiquer pour vivre !

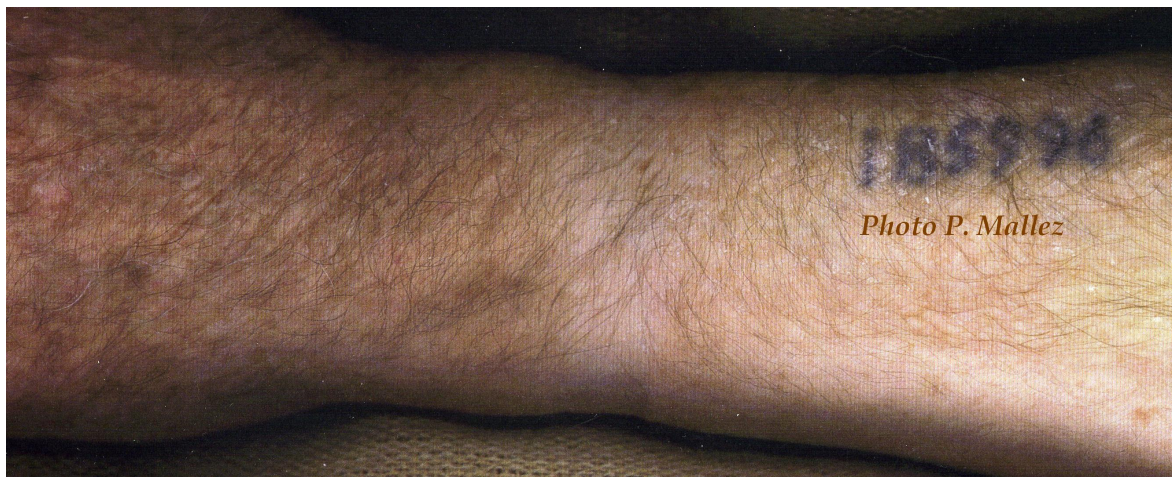
Tout en descendant au pas de course j'ai pu « apprécier » le paysage sinistre de marécages vers lesquels nous allions, qui s'étendaient au-delà des camps successivement construits ou en cours de construction comme Birkenau III dans une partie pas encore complètement asséchée. Le soir descend sur ce paysage lugubre. Dans le camp où nous sommes entrés, des quantités de baraquements. On nous amène plusieurs marmites de soupe épaisse à base de graines indéfinissables. Une gamelle par marmite et une cuillère de bois. Nous défilons un par un devant la marmite, engloutissons ce que nous pouvons et passons l'écuelle au suivant. C'est sinistre, dégueulasse, mais ça fait du bien.

Nous sommes ensuite parqués dans un vaste bâtiment dont le sol est en terre battue, assez irrégulier, avec quelques endroits humides. Nous nous y couchons à même le sol. C'est le confort après trois nuits accroupis dans nos wagons à bestiaux ! !

9.2 Le tatouage 184936 à 186591.

Le lendemain matin on nous fait sortir du bâtiment où une série de tables sont rapidement installées à proximité de l'entrée. À l'appel de son nom, en principe d'après une liste alphabétique venue de Compiègne, chacun passe devant une table où sévit un détenu polonais armé d'une espèce de poinçon qu'il trempe régulièrement dans un récipient d'encre. Le détenu décline son nom et son prénom en allongeant le bras gauche vers la table et reçoit en échange une série de piqûres sur son avant bras : son matricule tatoué. Ce matricule tatoué sur la peau empêche le détenu de se soustraire à l'avenir inéluctable de ce camp d'extermination : la chambre à gaz puis le four crématoire... à moins de mourir d'épuisement avant l'heure de la chambre à gaz. Cela nous ne le savons pas encore, nous serons vite renseignés par la suite.

Pour celui qui me précède, le tatoueur se trompe de numéro s'en aperçoit et rature rageusement son travail. Il tatoue un deuxième numéro à côté du premier raturé. Quand j'avance mon bras après avoir décliné mon nom et prénom je regarde ce jeune polonais exécuter avec adresse son travail de tatouage, en espérant qu'il ne va pas se tromper. c'est rapide, bien fait : une série de petits points rapidement poinçonnés dans la peau - ça ne pique pas trop - mon numéro est impeccable : 185996, je peux même le lire à l'envers 966581.



Je retrouve Édouard Levillain tatoué un peu avant moi 185946 et Michel Foulon 185565 et nous attendons Georges Mrazovitch 186116. Michel Foulon n'a pas encore complètement récupéré ses esprits, après le choc du voyage. Nous ne pouvons pas le laisser seul trop longtemps.

Je ferai plus tard (à Buchenwald) la connaissance de neuf autres « tatoués » de mon mouvement de résistance :

Michel Bommelaer.....	185107
Jacques Bonnel de Mézières	185114
Achille Crosnier	185362
Daniel Domange.....	185460
Michel Foulon	185565
Pierre Frilet	185584
Jean Garcelont.....	185613
François Jacquemin	185765
(Pierre Mallez.....	185996)
Georges Mrazovitch	186116

(j'apprendrais par la suite que nous étions 65 tatoués de Turma-Vengeance)

La cérémonie de tatouage terminée, nous pouvons faire quelques pas dans l'enceinte réduite où nous sommes parqués.

9.3 Déshabillage et rasage intégral - douche - la tenue de clochard.

Après une deuxième nuit sur le sol humide de notre baraquement, nous sommes amenés dans un grand bâtiment vitré au bout duquel une longue table et des détenus polonais nous attendent. Nous devons vider nos poches sur cette table, donner notre nom et notre matricule. Les objets sortis de nos poches sont mis dans une enveloppe solide à notre nom. Je n'ai qu'une petite montre en argent, souvenir d'une grand-tante, je la porte au bout d'une chaîne avec une médaille de Saint-Christophe, patron des voyageurs ! Je la remets⁸ au Polonais installé devant moi de l'autre côté du comptoir.

⁸ Cette montre que *Masuy* m'avait rendue avenue Henri-Martin, que j'avais à nouveau récupérée au départ de Fresnes pour Compiègne, m'a été restituée vers la fin de 1945 dans un hôtel particulier de l'avenue Bugeaud aujourd'hui démoli (face à l'ancienne Fondation Thiers, devenue hôtel Parc-Saint-James) où étaient centralisés les objets récupérés dans les camps de concentration et appartenant aux Français. Mon enveloppe d'Auschwitz m'avait suivi à Buchenwald et de là ramenée à Paris !! Je la garde dans une pochette de souvenirs de Buchenwald.



Montre et médaille, retrouvées après guerre.

Je garde mes lunettes dans leur étui et le livre de messe de l'abbé Rodhain que j'avais à Fresnes (il ne m'a jamais quitté et j'ai pu le passer à travers toutes les douches successives de « transport »).

Aussitôt après nous sommes invités à remettre tous nos vêtements au service d'étuvage situé dans un long couloir que nous devons suivre à poil pour accéder à une nouvelle cérémonie : le rasage complet des pieds à la tête. Et ensuite la douche.

Évidemment les Polonais qui ramassent nos vêtements pour les enfourner dans les étuves nous préviennent fort aimablement que ce n'est pas à la salle de douche que nous allons entrer mais à la chambre à gaz. Michel Foulon, non encore remis de la folie consécutive au voyage, ne veut plus avancer. Il ne veut pas passer à la chambre à gaz. Il ne veut pas mourir. Si bien qu'avec Édouard Levillain et Georges Mrazovitch nous passons toute la journée à poil dans ce couloir, heureusement pas trop loin des étuves pour ne pas être frigorifiés, en assistant de loin à la séance de rasage de tous nos camarades.

C'est ainsi qu'Édouard s'aperçoit que les Polonais chargés du rasage « visitent » tous les orifices : bouche, trou du cul, pour voir si on n'y avait pas camouflé une bague en or ou même un diamant en chevalière. Tout bénéfique pour eux ! Comme il a gardé son alliance au doigt sans que le Polonais du comptoir ne s'en aperçoive et qu'il désire la garder, il me demande si je peux la lui passer dans mon étui à lunettes... Pas de problème... J'enveloppe l'alliance dans le morceau de peau destiné à nettoyer les verres, enfonce le tout au fond de l'étui et remets les lunettes dans l'étui.

Vers dix heures du soir, alors que nous étions nus depuis neuf heures du matin, tous les détenus sont passés à la douche. Il faut bien que nous allions nous aussi entre les mains des Polonais chargés de nous raser. Tondeuse pour le crâne et la moustache ... ma belle et longue moustache qui me donnait un aspect très british ! puis rasoir qui arrache les poils plus qu'il ne les coupe pour finir la moustache, les dessous de bras et le bas du ventre. Examen de la bouche, du trou du cul et nous sommes tous les quatre bons pour la douche. Mon étui à lunettes et mon livre de messe n'ont pas le moins du monde attiré l'attention des Polonais.

Nous entrons dans une vaste salle de douche où il n'y a plus que nous quatre. C'est vraiment une douche plus ou moins froide qui nous attend. J'arrive à mettre lunettes et livre de côté pour ne pas les mouiller et les reprendre en sortant du côté opposé à celui de notre entrée. Nous sommes dans un hangar mal éclairé. Deux Polonais nous remettent à chacun une

liquette, un pantalon dont les côtés des jambes ont été découpés pour y coudre ensuite un carré de tissu rayé, même chose pour la veste découpée dans le dos (la doublure de la veste a été complètement arrachée, probablement par les utilisateurs précédents pour faire des mouchoirs, morceau après morceau), une paire de sabots et comme couvre-chef une espèce de béret en tissu rayé bleu pâle et gris clair : la *Mütze*.

Nous nous habillons rapidement, tout mouillés, pour ne pas avoir froid plus longtemps. Quand je vois Édouard Levillain dans son accoutrement j'éclate de rire :

- Tu as vraiment l'air d'un clochard !
- Tu t'es regardé ! me rétorque-t-il.

Nos rires nous font du bien... Détente et décompression nerveuse après toute une journée d'attente malgré nous avec Michel Foulon, et d'appréhension cachée. Je rends à Édouard son alliance et nous regagnons dans le noir notre bâtiment au sol humide pour y passer notre troisième nuit... déjà bien écourtée car il ne devait pas être loin de minuit. Évidemment toutes les places à peu près sèches sont prises. Il nous reste à nous pelotonner à une place humide.

Le lendemain, après appel et comptage, nous sommes emmenés dans un camp de quarantaine et répartis dans plusieurs blocks entièrement fermés, éclairés par une verrière au centre du toit. Des cages superposées sur deux niveaux sur tout le pourtour, une porte au fond donnant sur un enclos fermé par des barbelés. La porte d'entrée est encadrée par la loge du *Block Altester* d'un côté et du *Stubendienst* de l'autre. Avec Michel, Georges et Édouard nous nous installons au niveau supérieur d'une des cages, à même le plancher plus dur que la terre mais plus sec que notre dernière couchette ! Nous passons ainsi plusieurs jours, ne sortant dans l'enclos que pour l'appel et le comptage avec le cérémonial, vite appris : *Mützen ab ! Mützen auf !* pour saluer le S.S. pendant le comptage en enlevant notre béret puis en le remettant.

De jeunes femmes tchèques juives nous apportent le bidon de soupe une fois par jour. C'est ainsi que l'une d'elle parlant bien le français parce qu'elle avait été étudiante à Grenoble, nous apprend le mécanisme de l'extermination continue à Auschwitz.

9.4 L'organisation de la solution finale.

À son arrivée, avec ses parents et grands-parents, les S.S. avaient fait un tri. D'un côté les vieillards, les enfants et les personnes incapables de travailler. De l'autre ceux apparemment plus solides. Le premier groupe avait été dirigé vers les chambres à gaz - on ne les avait plus revus. Le deuxième groupe avait été emmené vers les blocks et mis au travail dans les marais ou à d'autres travaux pénibles. C'est ainsi qu'elle avait perdu ses grands-parents et son jeune frère. En général on tenait quatre à cinq mois au travail avant d'être épuisé et de passer à son tour à la chambre à gaz. Elle était là depuis deux mois et avait réussi à être affectée à ce travail moins pénible de la cuisine.

9.5 L'alliance d'Édouard.

Bien que soumis à un repos forcé, la soupe quotidienne et son morceau de pain nous laissent sur notre faim. Aussi Édouard envisage d'échanger son alliance en or contre une boule de pain. Je me fâche en lui disant : « Je n'ai pas risqué ma peau en passant ton alliance, à laquelle tu avais l'air de tenir tant, pour que tu la donnes maintenant... même pour une boule de pain ! » Édouard convaincu par ma mauvaise humeur, se passe de pain et conserve son alliance. (Il l'a même conservée en arrivant à Buchenwald - par le même procédé - il est revenu à la libération avec son alliance et l'a donnée par la suite à sa fille Dominique).

9.6 Les latrines et toilettes de Birkenau II.

Régulièrement nous sommes emmenés dans un immense hall pour faire nos besoins et notre toilette. Au centre une longue cuvette en béton séparée en son milieu par un rondin à cinquante centimètres au-dessus, servant d'appui pour le dos des détenus accroupis pour leurs

besoins. Sur le pourtour des cuves avec robinets d'eau froide pour les ablutions. Pas de serviettes, pas de papier. Seul le vent pour se sécher et ses propres vêtements. Je crois me souvenir qu'hommes et femmes partageaient le même bâtiment de toilette.

10 Buchenwald, 14 mai 1944 - 8 avril 1945.

10.1 12 mai 1944- départ pour Buchenwald.

Le 12 mai, un vendredi, les S.S. nous rassemblent en dehors des blocks et nous emmènent, sans explication vers les bâtiments des chambres à gaz et des crématoires. Le temps est couvert et triste, comme nos pensées. Est-ce la dernière étape de notre calvaire ? Arrivés au pied des premiers bâtiments - chambres à gaz et crématoire surmonté d'une immense cheminée - (il y avait deux bâtiments identiques l'un après l'autre) au lieu de tourner à droite vers les chambres à gaz, les S.S. nous font tourner à gauche vers un train qui nous attend sur le quai - ouf !

Sur le quai, on nous distribue une demi-boule de pain bien noir et un bâton de margarine synthétique, et nous montons à tour de rôle dans les wagons - toujours les mêmes quarante hommes - huit chevaux aux fenêtres barricadées. Mais au lieu de monter à cent par wagon, nous ne sommes que cinquante et la porte reste ouverte. Un chleuh armé monte dans chaque wagon pour nous garder. C'est du luxe !!

Et nous partons...pour où ? pourquoi ? mystère ! Nous voyons défiler la campagne verdoyante en ce milieu de mai et avons l'impression d'être à demi-libres. Le chleuh ne s'intéresse pas à nous, assis à la porte ouverte les pieds ballants au-dehors il regarde lui aussi défiler la campagne... C'est mieux que d'être au front. Le soir venu nos gardiens sont retirés des wagons et les portes sont fermées pour la nuit. C'est ainsi que le 14 mai, au matin nous débarquons à Buchenwald, c'est un dimanche ensoleillé et calme.

10.2 Le paradis.

Des commandements gutturaux soulignés de *Schnell ! Raus !* nous rappellent que nous ne sommes pas libres. Nous descendons des wagons rapidement. Nous sommes alignés sur le quai d'une gare...sans gare longé à gauche de bâtiments d'usine, à droite d'un bois. Nous partons en rang par cinq. Au bout du quai un carrefour avec un poteau indicateur très expressif en céramique de couleur indiquant la route en face des quais : trois S.S. casqués pour aller vers les casernes S.S. ; pour la route à droite un prêtre, un juif au nez crochu et un terroriste pour indiquer la route du camp.

Nous prenons évidemment à droite. Il fait doux, le soleil brille, nous passons devant des bâtiments en bois avec balustrades, très coquets, balcons fleuris, parterres de fleurs au milieu d'une pelouse bien tondue. Je ne peux m'empêcher de dire à Édouard Levillain : « C'est le paradis ! »

Nous arrivons devant un porche fermé par une grille, surmonté d'une tour. Sur la grille une devise en fer forgé : *JEDEM DAS SEINE*. Nous n'entrons pas, mais tournons à droite pour contourner l'entrée principale du camp et parvenir à l'entrée proche des installations de l'*Effekten Kammer* ! En chemin nous passons devant une cage où un ours superbe nous regarde passer. A-t-il une signification ? est-ce une allusion aux Russes ?

Arrivés à l'intérieur du bâtiment de l'*Effekten Kammer*, le rituel concentrationnaire recommence. Déshabillage, nous évitons le rasage déjà fait, désinfection au grésil, douche, habillage. Tenue de clochard peut-être plus luxueuse qu'à Auschwitz, car nous avons un manteau, mais avec les mêmes découpes dans le tissu et un énorme KLB peint dans le dos de la veste. Ceci pour éviter de se croire habillé en civil normal pouvant disparaître dans la nature. La tenue rayée bleu clair et gris clair est réservée aux « transports » (départs en commandos extérieurs au camp). L'inévitable *Mütze*, une paire de sabots et grand luxe...une

paire de chiffons en guise de chaussettes... les « chaussettes russes ». On emballe son pied dans un chiffon avant de l'enfermer dans le sabot.

10.2.1 Arbeitsstatistik.

Dès que nous sommes habillés nous passons devant un aréopage de détenus, luxueusement habillés, à qui nous devons décliner nom, prénom, âge, profession, cause de l'arrestation, opinion politique, profession des parents, religion, etc., etc. J'apprendrai par la suite que c'est le travail de recensement de l'*Arbeitsstatistik* bureau chargé par les S.S. de faire le tri des détenus qui seront désignés pour les « transports » (envoi en commandos extérieurs : mine de sel, construction d'usine souterraine etc., signifiant la mort en trois mois) ou pour les usines du camp, ou encore pour les bonnes planques. On nous remet un numéro encré sur un rectangle en tissu et un triangle rouge avec F dedans, le tout à coudre soi-même comme on pourra sur le côté gauche de la veste et du manteau. Le triangle rouge signifie détenu politique, « F » = Français. Il y a aussi les triangles verts pour les droits communs en général allemands et ayant souvent les postes de *Kapo*, les triangles noirs pour les saboteurs allemands, les triangles mauves pour les objecteurs de conscience et les triangles roses pour les pédés. Mon nouveau matricule est le 53593.



Ensuite nous traversons le camp. Alignement de petites baraques peintes en vert, un seul rez-de-chaussée avec beaucoup de fenêtres. Baraques étagées dans la pente descendante vers le Nord. Vers le bas du camp une série de grands blocks en béton. Le camp est étagé sur une colline boisée... ancienne forêt de hêtres d'où le nom de Buchenwald... il y a maintenant beaucoup de pins et de sapins. Nous descendons vers le Nord en admirant le paysage verdoyant, au loin, et rentrons dans une deuxième enceinte avec des baraques en bois plus hautes, sans fenêtre. Aération et éclairage par une verrière au sommet du toit.

10.2.2 La quarantaine.

Nous sommes en quarantaine au petit camp. Avec Levillain nous entrons au block 57 où nous choisissons une place. Même système de « lits » à étage qu'à Auschwitz, mais avec un petit couloir d'accès entre deux séries de châlits, et une pailleasse en fibre sur le plancher du lit. Une pailleasse de quatre-vingts centimètres de large environ pour deux personnes. Pour dormir on s'installe tête-bêche.

La vie concentrationnaire commence au petit camp.

10.2.3 Le troc.

Au lever à cinq heures, toilette dans un bâtiment étroit et vitré où s'effectuent surtout tous les trocs possibles. C'est ainsi qu'un jour j'y échange une ration de pain contre un couteau, qui ne coupe pas beaucoup mais qui a l'avantage de se replier de façon astucieuse pour être mis dans

la poche sans danger et sans prendre de place. Fabrication artisanale du camp en fonte d'aluminium probablement. Il ne coupe pas fort mais ne rouille pas. Je l'ai ramené.



photo P. Mallez

Couteau pliable, fabriqué à Buchenwald.

Une autre fois, j'échange deux cigarettes obtenues je ne sais comment contre un « portefeuille » en carton assez astucieux avec fines lanières en croisillon. On peut y faire tenir des petits papiers genre mark de camp billet de *Schonung* (repos) etc.... Je l'ai également ramené.



photo P. Mallez

Portefeuille fabriqué à Buchenwald.

10.2.4 Les latrines du petit camp.

Les latrines, du même style que celles d'Auschwitz, sont en plein air, ce qui permet d'avoir une place plus rapidement quand la pluie ou le froid empêche de s'y attarder. La pente naturelle du terrain amène toute cette merde vers la *Scheisserei*, vastes bassins de décantation un peu en dessous du petit camp.



10.2.5 L'appel du petit camp.

Le soir à dix-huit heures on se réunit, alignés sur cinq rangs, le long du block pour être comptés. Dès que les comptes du petit camp, du grand camp et des travailleurs de nuit sont exacts, l'appel est terminé. C'est-à-dire qu'il dure entre une heure et trois heures - station debout qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige. Le vent est froid sur cette colline exposée au Nord ! et la neige y tombe encore en mai. Finie cette fugace impression de paradis, à côté d'Auschwitz.

10.2.6 Les corvées.

Pendant la quarantaine, on ne travaille pas - juste bon pour les « transports », dont je parlerai plus loin, ou pour les corvées qui n'entrent pas dans les attributions normales des différents commandos du camp. C'est ainsi qu'il a fallu un jour aller porter des rails assez loin du camp, au-delà des garages S.S. Petite promenade pourrait-on croire ? Mais la marche en sabots, avec des chaussettes russes mal pliées, et avec un rail de douze mètres porté par quatre détenus, a provoqué une large écorchure sur le coup de pied droit. Écorchure qui s'est vite envenimée. J'ai réussi à la faire cicatriser en un mois avec une pommade noire qu'un infirmier me renouvelait tous les deux jours pendant la quarantaine. Car on était soigné !!

10.2.7 Les médecins - le Revier - les vaccins.

C'est ce qu'il y avait de merveilleux dans cet univers concentrationnaire où l'on était destiné à crever d'épuisement. Les détenus médecins avaient peu à peu réussi à monter un véritable hôpital à l'intérieur du camp : le *Revier* où l'on pouvait être soigné et même opéré. Pour y être admis il fallait évidemment être très sérieusement malade, avoir par exemple plus de 39° de fièvre.

Le chef de mon réseau le docteur Vic-Dupont, arrivé en janvier 1944, y a un service. Par lui, j'ai reçu un jour au petit camp une gamelle de soupe sucrée, épaisse, à partager entre quatre d'entre nous, membres du même mouvement de résistance. C'est ainsi que j'ai appris qu'en plus de Michel Foulon, Georges Mrazovitch et moi il y avait aussi Daniel Domange, François Jacquemin, Michel Bommelaer, Pierre Frilet, Jacques Bonnel de Mézières, Jean Garcelont et

Achille Vanderhaegen, nous étions dix de Turma-Vengeance dans ce convoi venu d'Auschwitz.

Pour nous protéger de toutes maladies ? ou pour essayer l'efficacité de toutes sortes de vaccins ? nous sommes sans cesse vaccinés, sur les bras et sur la poitrine... en série, à la queue leu leu... (à part un œdème en juillet 1944, angine en février 1945 et diarrhée en mai 1945 à Salzburg, je n'ai pas été malade. Mais pendant une dizaine d'années j'ai eu des démangeaisons fort désagréables sur la poitrine et sur les bras à la suite de cette douzaine de vaccins.

10.3 Le grand camp - block 26.

Au cours du mois de juin 1944, avant la fin de la quarantaine, Doudou (Édouard Levillain) réussit à se faire affecter au grand camp block 26. Une semaine après il m'y fait affecter à mon tour. Je me retrouve donc à nouveau avec lui au block 26 *Flugel A*.

Le chef du block, bien portant, on peut même dire ventripotent, répond au nom de Martin (prononcer *ine*). C'est un Allemand affichant nettement ses opinions car sa chemise largement ouverte sur son énorme poitrail laisse voir son superbe tatouage : faucille et marteau surmontés d'un superbe soleil. Martin est calme, il délègue toute autorité à son *Stubendienst* (chef de chambrée) Français, Kermarec, professeur communiste, consul de France à Ostende. Toute la population du block est française, ce qui améliore beaucoup l'existence et la promiscuité. La camaraderie existe, alors qu'avec Polonais, Tchèques ou Russes outre les problèmes de langue il y a une certaine vindicte latente envers les Français.

Chaque block est divisé en deux ailes. On entre au centre sur un couloir qui réunit les deux ailes et dessert les toilettes : lavabos circulaires et cuvettes de wc. À droite le *Flugel B* avec un *Stubendienst*. À gauche le *Flugel A* avec le chef de block et un *Stubendienst*.

Dans chaque aile (*Flugel*) une salle de séjour, un espace vide avec un poêle à bois. À gauche dans l'angle opposé à l'entrée le coin du chef de block et du *Stubendienst*. À droite cinq tables de quatre mètres environ et des bancs alignés perpendiculairement aux fenêtres. Entre la dernière table et le coin du chef de block une porte donne sur le dortoir. Un poêle et une allée centrale. De chaque côté de cette allée une série de châlits avec circulation supplémentaire assez étroite le long des fenêtres. Châlits à trois niveaux avec une pailleasse de quatre-vingts centimètres en fibre pour deux et par moments pour trois. Heureusement les périodes de surcharge n'ont pas duré.

Je suis affecté à la table 1 du *Flugel A* où est déjà Levillain. À cette table je fais la connaissance du docteur Ellenbogen, qui sera par la suite jusqu'en 1975 secrétaire médical du Ministre des Anciens Combattants, P. Michelin, Biclet fils du Président des Papeteries de Navarre, Julitte qui écrira un livre sur la préparation du bombardement de Buchenwald, Planque, Ivernel qui s'échapperont du train d'évacuation nous emmenant en Bavière, et Paul Chandon tatoué comme moi, des Champagnes Moët et Chandon.

10.4 La camaraderie.

La camaraderie acquise dans le partage de la même galère a donné certains avantages, la paix et la vie civile retrouvées. C'est ainsi que Paul Chandon m'a fourni le champagne nécessaire à mon mariage sans contre partie en bouteilles vides comme c'était l'usage juste après la guerre avec la pénurie des bouteilles, tout en faisant un prix d'ami. Eugène Thomas, connu au *Flugel B*, devenu Député du Nord et Ministre des PTT m'a facilité l'obtention du téléphone et des tickets d'essence que je n'aurai jamais obtenus sans cela.

Par contre avec Marcel Paul, tatoué comme moi et Ministre de l'Industrie, je n'ai rien obtenu quand je suis allé le voir au Ministère pour avoir des bons de ciment blanc Lafarge pour notre fabrication de carrelages et un bon de voiture neuve pour circuler entre Valenciennes et Wallers, lieu de mon usine. Il m'a envoyé paître en me disant d'acheter une voiture

d'occasion et d'utiliser du ciment ordinaire pour faire le dessus de mes carrelages. Évidemment je n'avais pas proposé de verser des fonds au parti communiste.

10.5 Le rôle de l'*Arbeitsstatistik* - les « transports ».

Une fois transféré au grand camp, il fallait travailler, je pense que Doudou travaillait dans un petit commando à l'intérieur du camp, où il ne pouvait pas me faire entrer faute de place. Aussi je suis automatiquement embarqué à la carrière, le commando des non spécialistes qui ont réussi à rester à Buchenwald.

Il faut dire un mot sur le rôle de l'*Arbeitsstatistik* qui nous avait si longuement questionné à notre arrivée.

Le camp qui comprend de cinquante mille à soixante-dix mille détenus (*Häftling*) suivant les périodes a besoin d'abord de sa propre main d'œuvre :

- *Pour la marche du camp lui-même*

Places réservées aux communistes de tous pays : chefs de block : Allemands uniquement, *Stubendienst*, *Lagerschutz* (garde camp), *Kapos*, *Vorarbeiter*, etc. il y avait des *Kapos* verts (droit commun).

- *Pour des petits commandos privilégiés.*

Également réservés aux communistes : cuisine, *Effekten Kammer*, déchargement des wagons, etc.

- *Pour la marche des usines construites dans l'enceinte extérieure au camp de concentration proprement dit.*

Où ne travaillent que des détenus, sous contrôle de quelques contremaîtres civils pour les ateliers les plus pointus techniquement : D.A.W : menuiseries ; *Mittel Bau* et *Gustlov Werk* : usines d'armement et de construction des V1 et V2.

- *Pour les garages S.S.*

Ces deux dernières catégories étant réservées aux professionnels et aux pistonnés.

- enfin la plèbe à la carrière.

Toute la main d'œuvre excédentaire est envoyée en « transport » dans des commandos extérieurs, dont certains sont devenus de vrais camps autonomes comme Dora. En général construction d'usines souterraines dans d'anciennes mines de sel ou d'autres carrières souterraines. Ces départs en « transport » concernent trois mille à cinq mille détenus à la fois. Il faut renouveler le « transport » au bout de quelques mois (trois à quatre) tellement les conditions de travail, d'épuisement et de traitement sont terribles. Sans parler de la haine des Polonais et des Tchèques pour les Français qui les ont laissés tomber en 1938 et en 1939 ! Comme si nous étions, nous les résistants, responsables de la veulerie de nos gouvernants successifs !

Bref, il vaut mieux rester au camp principal où le nombre de Français est suffisant pour ne pas se trouver isolé au milieu des Allemands, des Polonais et des Tchèques. Et aussi aux conditions de vie ou de survie supérieures à celles des commandos extérieurs.

C'est justement l'*Arbeitsstatistik*, composé des communistes importants de différentes nationalités, comme Marcel Paul, le colonel Manhès, qui décide, d'après le questionnaire rempli à l'arrivée, quels sont les détenus à envoyer en « transport » c'est-à-dire à la mort. Les S.S. demandent trois mille à cinq mille hommes. L'*Arbeitsstatistik* sélectionne. Il fait en grand et sous la contrainte ce que Touvier fait en petit et volontairement pour la Gestapo.

C'est ainsi qu'à peine huit jours après mon arrivée à Buchenwald je suis appelé en « transport ». Mais Vic-Dupont, aussitôt alerté, ayant ses entrées à l'*Arbeitsstatistik* comme chef de réseau de résistance, réussit à m'en faire retirer. Deux autres fois le scénario se reproduit avant que je passe au grand camp.

Le raisonnement de sélection pour un « transport » est simple : Häftling Mallez 55593, étudiant, catholique, non communiste, père industriel donc bon pour les commandos d'extermination.

10.6 La carrière.

Je suis donc content de partir à la carrière. Lever à cinq heures du matin. Passage obligatoire aux lavabos pour avoir ensuite sa ration de pain et de margarine pour la journée : trois centimètres d'un pain noir très serré avec un goût de sciure prononcé, un bâton de margarine parfois deux. Monté à cinq heures quarante-cinq sur la place d'appel, constitution des équipes des différents commandos de travail pour sortir à six heures pile à la cadence donnée par un orchestre déguisé en uniforme rouge à brandebourg - un orchestre de cirque ! (encore une bonne planque) en saluant *Mützen ab* ! en passant devant le S.S. à la porte. Pour aller à la carrière nous ne sortons pas sous le porche principal, mais par une porte située à l'extrémité de la place d'appel allant vers la carrière à l'ouest du camp.

Le chemin à parcourir n'est pas trop long. Après avoir longé sur quatre cents mètres environ le bois qui entoure le camp, on débouche sur le haut d'une falaise. La vue s'étend assez loin vers l'ouest, vers Erfurt. Sur la gauche les casernes S.S., hautes de quatre étages, s'alignent en arc de cercle jusqu'au bord de la falaise. Le bâtiment le plus proche est largement vitré, seulement un rez-de-chaussée. Ce doit être le mess.

La carrière est là, au pied de la falaise. On y accède par un chemin sur la droite. Ma première journée à la carrière est pénible. Il est épuisant de faire pendant douze heures l'effort physique de pelleter la terre pour dégager le sol pierreux. Un *Kapo* vert (droit commun) nous surveille, armé d'un gourdin. On arrive à faire semblant de pelleter quand il s'éloigne. Il ne fait pas chaud, un petit crachin style normand nous pénètre peu à peu. Pour se réchauffer nous n'avons qu'un quart de jus noirâtre, appelé café, vers midi et un quart d'heure de pause.

Au retour, à six heures du soir, je suis épuisé mais il faut encore subir l'épreuve de l'appel sur l'immense place où se retrouvent alignés tous les blocks du grand camp, avant de pouvoir aller engloutir sa gamelle de soupe, sans viande, sauf le dimanche.

Comme je l'ai déjà dit cet appel peut durer trois heures si les comptes successifs ne sont pas justes. Si la nuit tombe les projecteurs sont allumés, comme pour les appels d'hiver, pour éclairer les quelques trente mille détenus faisant le pied de grue sur la place.

Seuls les *Nachtschicht* (travailleurs de nuit) évitent cette station debout sur place, car ils sont déjà partis pour atteindre leur poste de travail à six heures du soir.

Au bout de quelques jours de travail, les muscles s'habituent à l'effort, je me sens plus à l'aise. De plus le beau temps est revenu et c'est avec ardeur que je charge les cailloux à casser dans un wagonnet Decauville que je pousse jusqu'à la trémie du concasseur. De temps en temps, je souffle en admirant le paysage et en songeant qu'il ne doit pas être trop difficile de filer dans la nature au bas de la carrière... à condition d'avoir des vêtements... d'échapper aux S.S. et à leurs chiens qui sillonnent les parages. Il faut être très sûr de son coup pour tenter l'aventure avec toutes les chances de réussite, car tout détenu échappé et repris est pendu le dimanche suivant sur la place d'appel devant tous les autres détenus. Histoire de faire réfléchir les amateurs. Il n'y eut d'ailleurs pas beaucoup de tentatives. Je n'en connais qu'une qu'y ait réussi : celle de Pierre Musetta, tatoué comme moi. Il a profité d'un petit commando de travail à Weimar pour s'éclipser définitivement et avec beaucoup de chance.

Donc, avec le beau temps revenu, je suis devenu tellement bucolique devant ce paysage de liberté s'étalant sous mes yeux au-delà de la carrière que j'arrive à convaincre Édouard

Levillain à venir travailler à la carrière. Il a vite compris que je déraillais et m'en a longtemps voulu de l'avoir entraîné quelques jours dans cette galère. Moi j'y reste jusqu'au 27 juin 1944. Mon activité impressionne le *Kapo*. Il m'appelle un jour à sa baraque située au milieu de la carrière, et, accompagnant son discours de gestes, il me fait comprendre que je ne peux pas continuer à bien travailler avec des sabots et me tend une paire de chaussures montantes en toile avec semelles en bois. Je n'hésite pas à faire l'échange en le remerciant avec force *Danke ! Danke !*

10.7 Mittel Bau (Mitteldeutsche Baugesellschaft), 28 juin 1944.

Ayant finalement compris qu'il vaut mieux être affecté à un travail moins exténuant et moins exposé aux intempéries, je me décide à faire les démarches pour être affecté en usine. Sur les conseils de camarades bien renseignés, je me rends à l'*Arbeitsstatistik* leur raconte que je suis en réalité mécanicien et que je demande à travailler en usine dans un domaine au niveau de mes compétences. On me met un vernier en main en me demandant de m'en servir. Je satisfais sûrement leur curiosité car quelques jours plus tard, le 27 juin, je reçois mon affectation à *Mittel Bau* pour le lendemain matin.



Ordre d'affectation au *Mittel Bau*.

Le 28 juin je pars en usine avec des chaussures aux pieds que je n'ai pas eu le temps d'abîmer dans la carrière. Au rassemblement du commando *Mittel Bau*, impressionnant par le nombre de détenus, je me trouve à côté d'un jeune Allemand du même âge que moi apparemment et à la mine sympathique. Comme je ne réponds pas à ses questions posées en allemand, il me parle en anglais. Je ne comprends pas tout, mais quand même mieux que l'allemand, et je peux m'exprimer un peu plus aussi. J'apprends donc qu'il a fait ses études en Angleterre car il a une mère anglaise. Je lui explique que j'ai aussi une mère anglaise mais qu'elle ne nous a pas appris l'anglais que mon père ne comprenait pas. Bref tout en marchant vers l'usine nous avons papoté en anglais sans faire attention au parcours.

Grâce à lui mon affectation à un poste de travail pas trop dur s'est faite rapidement après qu'il eut discuté avec le *Kapo* pour me recommander. C'est un travail d'assemblage de petites pièces avec des soudures à faire. Je ne m'en sors pas fort bien. Aussi à la pause de midi, je retrouve mon ami allemand et lui fais comprendre qu'il vaut mieux me trouver un autre emploi. Aimablement il revient discuter avec le *Kapo* et quelques instants plus tard je suis affecté à l'atelier des *Spulen*, bobines d'induction fabriquées dans un atelier contigu. Je suis chargé de contrôler sur pont de Wheatstone la qualité de ces bobines.

L'atelier est dirigé par un *Meister* (contremaître) civil, pas trop vache. Il m'indique mon poste de travail en me montrant succinctement comment procéder. Il me remet les notices, en allemand bien sur, expliquant les mesures à faire suivant la taille des bobines et de leur nombre de spires. J'ai pris des notes (je les ai toujours) et un camarade français me traduit le travail à faire.

Nous sommes vingt-quatre dans cet atelier, moitié Russes, moitié Français, répartis sur les tables - quatre par table.

Le travail est facile, trente ou quarante bobines à contrôler par jour, ou tout au moins en douze heures. Ce que les Russes font en deux heures lorsque nous travaillons de nuit sans la surveillance du *Meister*. Ils passent ainsi le reste de la nuit à dormir.

Nous inscrivons le résultat de nos mesures sur une fiche attachée à la bobine, mettons les bonnes dans un panier, les mauvaises dans un autre. Il faut se débrouiller pour fausser de temps en temps les résultats et mettre ainsi une bobine mauvaise dans les bonnes et même une bonne dans les mauvaises. Il ne faut pas exagérer pour ne pas être repéré.

Ces bobines d'induction sont, paraît-il, utilisées pour le guidage des V1 et V2 (que j'ai pu voir dans un hall voisin, après le bombardement des usines).

Nous sommes travailleurs de jour une semaine, puis travailleurs de nuit *Nachtschicht* la semaine suivante.

10.7.1 Les cheveux.

De jour, nous partons du camp avant six heures du matin en rang par cinq au rythme de « l'orchestre de cirque » (les musiciens portent en effet des tenues chamarrées à brandebourg rappelant celles vues dans les cirques). En passant sous le porche où les S.S. contrôlent le nombre, la coupe de cheveux et parfois les musettes ou les poches, nous saluons bien bas au commandement *Mützen ab* en enlevant notre calot plat rayé pour montrer notre joli crâne bien tondu - quinze jours avec une crête au sommet, puis quand les cheveux rasés ont suffisamment repoussé la crête était tondue et nous sommes pendant quinze jours avec une belle allée tondue au sommet du crâne. Cette manie nazi a un double but : nous ridiculiser et pouvoir plus facilement repérer un évadé qui n'aurait pas pu modifier sa coupe de cheveux. Seules les huiles du camp avaient le droit de garder un crâne uniformément rasé. Mais ces huiles ont-elles vraiment envie de s'évader ? Elles ont : pouvoir, nourriture, vêtements, confort - plus de tracasseries et de mauvais traitements - le paradis quoi !

Le porche passé nous partons à droite vers les casernes S.S. pour laisser le chemin direct aux *Nachtschicht* rentrant au camp sans pouvoir les croiser. Nous contournons un petit camp, au milieu d'arbres, un camp de femmes roumaines, paraît-il où séjourne la princesse Mafalda. Nous arrivons aux usines, le long de la voie ferrée, après un quart d'heure de marche.

Tous les ateliers, perpendiculaires à la route et parallèles à la voie ferrée sont reliés par un vaste couloir largement vitré.

Au niveau de chaque atelier, de l'autre côté du couloir, des salles de lavabos, sortes de rigoles assez larges courant le long des murs du bâtiment avec eau chaude et froide, des wc à chasse d'eau. Mais il n'y a ni papier, ni serviette. C'est quand même du luxe !

Chacun gagne son atelier par ce couloir pour être à son poste à six heures du matin. À midi pause d'un quart d'heure - distribution de jus - papotage et baignade dans les toilettes. Quand il fait beau, nous sommes en juillet, Doudou qui travaille dans un atelier d'armement voisin vient me rejoindre et nous allons, par la fenêtre, nous étendre sur la pelouse bien entretenue entre deux ateliers. Nous bavardons, évoquons le passé, l'avenir, oubliant dans ce calme recoin les conditions précaires de notre existence actuelle.

À midi et demi, le travail reprend, le *Meister* qui est allé prendre son repas je ne sais où, est revenu et nous bouscule sans trop de méchanceté pour activer notre reprise du boulot.

À six heures moins dix, arrêt du travail et retour au camp par le chemin direct passant devant les bâtiments fleuris qui ont frappé mon attention lors de mon arrivée - probablement les bureaux S.S. d'administration du camp.

Salut, comptage et parfois fouille en passant devant les S.S. sous le porche d'entrée : *JEDEM DAS SEINE*, nous précise le portail en fer forgé. Chacun regagne l'emplacement de son block sur la place d'appel.

10.7.2 L'appel du grand camp.

En rang par cinq à nouveau, mais de façon espacée. Comptage par le chef de block et le *Stubendienst*. Recomptage par un S.S. avec un salut obligatoire *Mützen ab !* à son passage. Il passe devant, compte le nombre de lignes, passe sur le côté vérifie le nombre de rang, multiplie, ôte le manquant d'une ligne incomplète, porte le résultat à la tour qui totalise tous les blocks présents sur la place d'appel, additionne ceux du petit camp, les détenus au *Revier*, ceux en *Schonung* (en repos maladie) qui peuvent être alités au block, ceux des commandos au travail dans le camp (cuisine, etc....) Ces S.S. ne doivent pas savoir calculer, car avant que le compte tombe juste avec leur propre état de contrôle, il faut souvent recommencer les comptes. L'appel dure souvent trois heures. C'est épouvantable en hiver ou sous la pluie. Mais par beau temps, en été, nous en profitons pour tomber la chemise et nous dorer au soleil encore chaud, pour faire des plaisanteries, pour discuter, pour passer le temps en oubliant où nous sommes. C'est bon de rire, de garder le moral. Et nous en avons profité Doudou, Nounours et moi : Nounours c'est le surnom que nous avons donné à Boudier à cause de sa bonhomie et de son poitrail velu.

10.7.3 La soupe - les colis - le courrier.

L'appel terminé, nous regagnons notre block pour avaler notre soupe...de légumes verts indéfinissables et filandreux pas très appétissante. Aussi ceux qui reçoivent encore des colis (jusque fin juillet 1944) nous laissent leur soupe...à nous les jeunes affamés sans colis.

Pour recevoir un colis il faut d'abord avoir pu écrire à sa famille, donc être arrivé à Buchenwald depuis longtemps, puis, que les Allemands veuillent bien s'occuper de transmettre ces colis...ce qu'ils ont arrêté de faire après le débarquement. C'est-à-dire fin juillet, début août 1944, lorsqu'ils ont eu d'autres préoccupations !

Ma première lettre je peux l'écrire le 23 juin 1944, en allemand grâce à la traduction d'un camarade, très anodine pour être sûr qu'elle arrive et rassure mes parents sur mon sort. Cette lettre leur parviendra le 11 septembre 1944 ! Le 20 août j'ai pu écrire une deuxième lettre, mais elle ne partira jamais pour cause de bombardements. Mes parents ont donc essayé de m'écrire ou de m'envoyer des colis à partir de septembre, mais rien ne m'est parvenu. Seul un colis de la Croix-Rouge est arrivé à mon nom au cours de l'hiver 1944-1945 me prouvant que ma lettre était bien parvenue à destination. Mais ce colis je n'en ai profité que très partiellement car la pénurie totale de colis dont souffrent depuis quelques mois les Allemands, Tchèques et Français nantis du camp leur a fait inventer la solidarité. Donc tout le train de colis de la Croix-Rouge parvenu de France au nom de détenus français est partagé entre tous les détenus du camp. Un colis pour cinq détenus. Peut-être bien un colis par détenu privilégié de l'*Arbeitsstatistik*.

Mais cette soi-disant solidarité n'existait pas auparavant quand les Allemands, les Tchèques et quelques Français recevaient d'abondants colis !

Ceci me rappelle un certain dimanche de juillet 1944. Doudou et moi profitons de la soupe verte de nos voisins de table - soupe servie à midi le dimanche - pendant qu'eux se préparent des « agapes » avec leurs colis récemment reçus. Nous bavons d'envie à l'odeur et à la vue de leur repas. À tel point que nos yeux dilatés attirent l'attention de nos charmants voisins qui nous donnent à chacun un morceau de sucre ! Les bons toutous à la niche ! ! Nous avons dit merci, car c'est toujours mieux que la soupe verte et avons essayé de ne pas faire fondre trop vite ce morceau de sucre dans la bouche.

Donc en semaine la soupe est servie le soir. Puis la dernière cuillère avalée au pieu. Comme une partie des détenus du block travaille de nuit, il y a plus de place sur les châlits. Comme nous sommes entre Français, il n'y a pas de crainte de vol de vêtements, nous pouvons donc nous déshabiller pour dormir.

Le lendemain réveil à quatre heures trente pour recommencer le circuit.

10.7.4 Nachtschicht.

La semaine de travail de nuit n'est pas désagréable. Départ au travail le soir avant six heures pour être à six heures à l'usine. Pas d'appel fastidieux puisque nous ne sommes plus dans le camp. Pas de contremaître d'atelier *Meister* mais un *Kapo* qui passe de temps à autre dans les ateliers.

À l'atelier de contrôle des bobines il faut essentiellement que nous ayons un nombre minimum de bobines contrôlées dans nos paniers le lendemain avant six heures.

Nos camarades russes se dépêchent de faire ce minimum dans les deux premières heures de travail et s'endorment à leur table pour le reste de la nuit. Ce n'est pas très confortable mais probablement que rentrés au camp ils ne vont plus dormir mais s'occuper à droite et à gauche. Nous, les Français, nous préférons faire notre travail peu à peu, prendre du temps libre pour lire, prendre des notes, raconter des histoires.

Notre nuit est coupée par la pause café à minuit. Nous tirons souvent sur la demi-heure accordée pour prolonger cette pause. Car nous en profitons comme des gosses à nous faire glisser, complètement nus dans les lavabos, en longueur le long des murs, remplis d'eau chaude. Ah ! ces bons moments de détente qui font oublier le reste pendant quelques minutes !

10.7.5 Le moral.

C'est probablement le secret de notre résistance physique et morale devant l'adversité : profiter de tous les instants possibles pour s'évader mentalement de cet univers concentrationnaire. Je me souviens d'un des mes voisins de paillasse, le Professeur Mazaud, sans ressort, effondré le soir et le dimanche au pied du poêle au cours de l'hiver 1944-1945. Il ne réagissait plus, pensait à son malheur, à sa famille. C'était la vrille infernale qui l'amènerait rapidement à l'épuisement. J'ai eu pitié de lui, l'ai secoué, lui ai affirmé qu'il fallait absolument bavarder avec ses voisins, s'occuper l'esprit par un travail intellectuel et le corps par un travail physique, qu'il ne fallait surtout pas penser à son malheur sinon il ne s'en sortirait jamais. À vingt-quatre ans je faisais la leçon à un professeur à la Sorbonne de seize ans mon aîné. Il a réussi à tenir, à revenir en France et à reprendre sa carrière.

Parmi les blagues que nous nous faisons réciproquement l'une d'elles dont j'ai été la « victime » m'a fait trembler à posteriori. À la fin d'une journée de travail à l'atelier des bobines, le contremaître étant parti, nous chahutons en attendant l'heure du départ. Je n'aperçois pas un de mes camarades mettre dans la poche de ma veste une bobine d'induction non contrôlée. Je quitte donc l'usine pour le retour au camp avec cette bobine dans la poche. En cours de route, le camarade coupable de cette blague, probablement inquiet pour moi à la pensée d'une fouille à l'entrée du camp me fait signe de mettre la main à la poche. Horreur ! Mais je ne peux plus me débarrasser de cette bobine nous sommes déjà devant les bureaux S.S. Je passe donc le porche en saluant comme à l'habitude et mieux si possible, le S.S. de faction. Je pousse intérieurement un ouf ! de soulagement en arrivant sur la place d'appel.

On a bien ri de cette blague, peut-être un peu jaune pour le camarade coupable et moi. Mais tout n'est pas terminé. Il faut le lendemain matin ramener cette bobine à l'atelier. Je le fais sans encombre. J'aurai pu obliger le coupable à le faire, je n'y ai pas pensé.

10.7.6 Le dimanche.

Le dimanche est jour de repos. Lever un peu plus tard six heures au lieu de cinq heures et soupe plus nourrissante, avec parfois des morceaux de viande, servie vers midi.

Nous passons l'après-midi à voir des copains d'autres blocks, à déambuler dans les allées et par beau temps en été à nous asseoir à même la terre sèche dans la pente au nord du camp pour contempler le paysage qui s'étend sous nos yeux jusqu'à une colline située peut-être à vingt kilomètres. Cette colline m'a parfois intrigué car de nuit j'y ai aperçu comme un

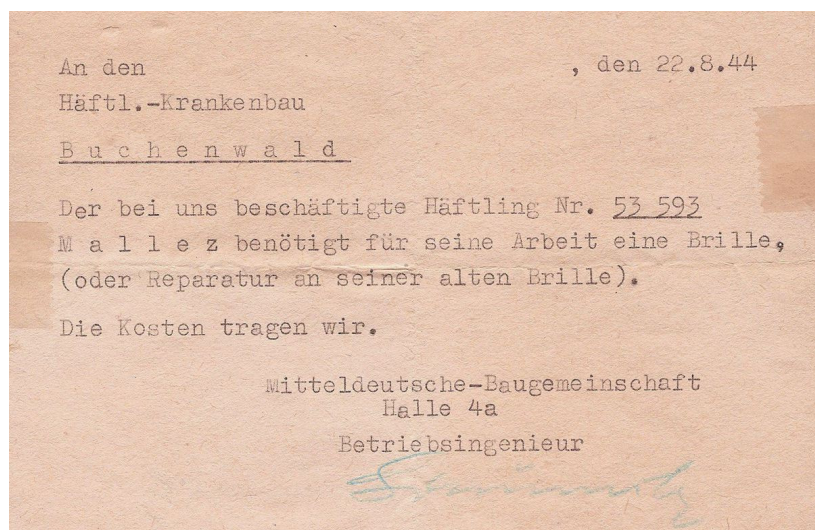
quadrilatère de lumière exactement comme l'éclairage d'un camp à partir de miradors, comme à Buchenwald.

On entend parfois une sonnerie de cloches d'une église de village dans le vallon - signe d'une vie tranquille et pieuse que nous n'avons plus. C'est bon de pouvoir rêver en se chauffant au soleil.

10.7.7 Les nouvelles.

Juillet-août se passent ainsi sans trop de difficultés. Seul le rationnement commence à sévir parce que les prélèvements sur la production française sont terminés pour les Allemands qui reculent devant la poussée des Alliés et parce que les colis ne parviennent plus de France pour tous ceux qui en recevaient autrefois.

Des nouvelles... officielles nous en avons. Chaque *Flugel* de block a un haut parleur relié à la tour de contrôle au-dessus de la porte du camp pour recevoir les ordres S.S. Mais souvent le soir, probablement un détenu de service, nous diffuse de la musique et surtout les nouvelles de la radio allemande que notre *Stubendienst* Kermarec nous traduit aussitôt. C'est laconique, souvent truqué en diminuant les pertes allemandes et en augmentant les pertes infligées aux Alliés. C'est ainsi que nous apprenons le débarquement et la progression, qui nous semble très lente, des Alliés. L'arrêt de cette progression en décembre à Bastogne qui nous consterne - notre espoir de libération avant l'hiver qui s'envole. Puis la reprise des *Zurück* reculs qui nous font à nouveau espérer.



Bon pour réparation de lunettes.

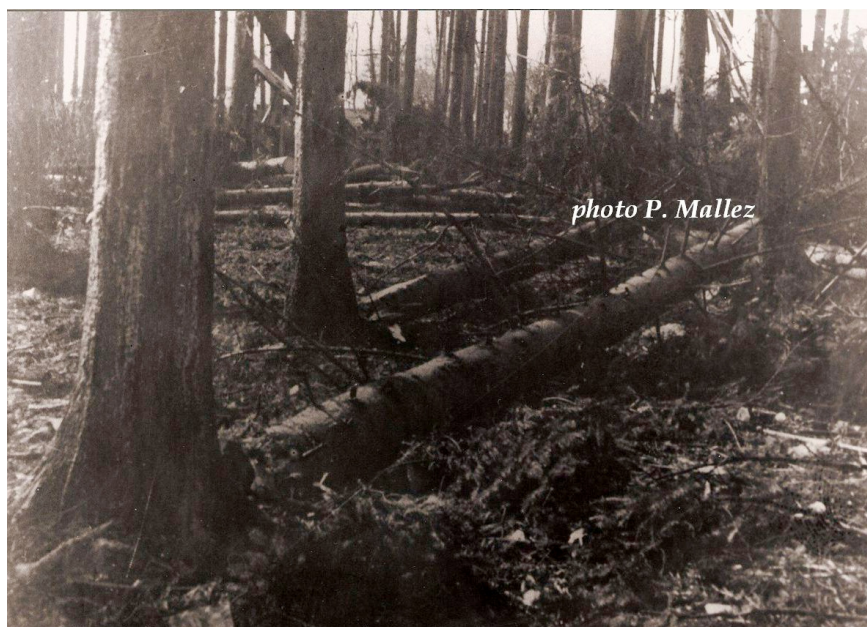
Mais j'anticipe. Tout va bien en août. Nous suivons la progression des Alliés en France, mais nous ne connaissons pas tout de suite la Libération de Paris car ce même 24 août nous avons vécu à Buchenwald une journée terrible et merveilleuse à la fois.

10.8 Le bombardement de Buchenwald.

Ce 24 août est un jeudi, je suis travailleur de jour à l'atelier des bobines. Vers onze heures les sirènes du camp se mettent à hurler, les *Kapos* également *Alarm ! Alarm ! Antreten !* Rassemblement précipité dans le couloir pour sortir rapidement des usines. Dehors il fait un temps radieux. Nous sommes emmenés dans le petit bois de pins qui s'étend entre la voie ferrée venant de Weimar, le long des bâtiments de l'usine, et le camp.

Voilà une pause en plein air qui n'est pas désagréable. Les gardes S.S. armés sont là tous les dix mètres à la limite du bois jusqu'au grillage du camp. Je m'allonge, comme d'autres détenus sur le sol sablonneux couvert d'aiguilles de pins, regardant le ciel bleu à travers les

branches. Tout à coup, je vois un avion qui décrit un cercle de fumée blanche haut dans le ciel. Cercle que le vent d'Est déplace peu à peu et avant que je n'ai eu le temps de me dire à quoi joue-t-il ? Que simultanément le vrombissement d'une nuée de forteresses volantes retentit là-haut suivi d'un déluge d'explosions qui fait éclater sous nos yeux ébahis les usines et les garages S.S. Nous sommes tous debout d'un seul bond, à la fois hébétés et ravis, quand des sifflements se font entendre au-dessus de nos têtes. Une pluie de bombes incendiaires commence à tomber sur nous. C'est l'affolement complet. Nous essayons de fuir dans tous les sens y compris les S.S. Le camarade devant moi reçoit une bombe sur le dos. Scalpé, il tombe en hurlant. Je recule d'un pas, une bombe passe juste dans mon dos sans me toucher. Je fais un pas de côté, en avant, à droite, une bombe siffle à ma gauche. C'est une véritable danse de Saint Guy qui dure quelques secondes et paraît une éternité. Heureusement les bombes qui n'atteignent pas les détenus s'enfoncent dans le sol sablonneux sans mettre le feu à la forêt. Mais le déluge terminé je découvre les nombreux cadavres des détenus atteints par ces bombes incendiaires qui ont raté leur objectif : probablement les casernes S.S. un kilomètre plus loin.



Le bois de pins, après le bombardement.

Les rescapés se ressaisissent rapidement. Nous organisons spontanément le transport des camarades blessés, encore en vie. L'un d'eux, que nous transportons sur un morceau de lit en fer projeté là par les explosions des bombes a le ventre ouvert par la bombe incendiaire, ses excréments s'écoulent sur nous. Nous n'y faisons pas attention.

Tout l'après-midi, nous la passons à conduire au *Revier* les blessés. Certains d'entre nous sont réquisitionnés par les S.S. pour aller dégager les S.S. ensevelis sous les décombres des garages en béton armé avec leurs camions et leurs tanks. Tout en faisant ce travail, nous nous rendons compte qu'il y a beaucoup de ruines fumantes vers les usines et les garages S.S. et apparemment rien sur le camp. Toutefois la menuiserie, contiguë au camp et au bois de pins où nous étions réfugiés, a brûlé.

Je ne connais rien à la technique des bombardements. J'en avais déjà vu à Paris, j'en verrai d'autres en Bavière et en Autriche par la suite. Mais je n'ai jamais, comme aujourd'hui, vu faire un cercle de fumée blanche dans le ciel pour guider le lâcher des bombes. Car je suppose que ce cercle était destiné à cela. Les forteresses volantes arrivant par l'Est au lieu de l'Ouest pour brouiller les pistes. Le cercle tenant compte de la dérive du vent d'Est, de sa vitesse ainsi que celle des forteresses et de leur hauteur de vol afin que les bombes lâchées en passant dans

le cercle atteignent leur but avec précision ? C'était bien là le résultat ! Mais alors pourquoi les bombes incendiaires, lâchées après... en tout cas arrivées après les grosses bombes, ont-elles dérivé vers le bois et le camp ? Peut-être que les pilotes ont voulu corriger eux-mêmes la dérive du cercle vers l'Ouest et ont lâché leurs bombes incendiaires avant ? La dérive du cercle de fumée les aurait pourtant amenées sur les casernes S.S. au lieu de nos têtes.

10.8.1 V2.

Le lendemain et le surlendemain, corvées de déblaiement. Le dimanche, liberté ! Oui je dis bien liberté de sortir du camp et d'aller se promener vers les usines et les garages.



Ce qu'il reste des usines bombardées.

Tout est rasé sauf un vaste bâtiment assez haut à l'entrée des quais, au bord de la forêt. Il est parfaitement intact. J'y entre avec Levillain. Nous comprenons alors une des raisons de notre activité dans ces ateliers, et par conséquent celle de ce bombardement du 24 août : un superbe V2 en cours de montage. V2 parce que beaucoup plus grand que les V1 qui avaient été détruits dans le bâtiment contigu. Nous explorons ensuite notre ancien atelier en enjambant les débris, retrouvons des restes de chocolat dans un tiroir qui n'a pas été écrasé et en profitons instantanément. En poursuivant notre visite, nous découvrons que les ateliers successifs servaient à fabriquer et à monter des armes, des affûts de canon, etc. Tout un arsenal de guerre, avec une main d'œuvre pas qualifiée, pas fiable, mais pas coûteuse pour les industriels de *Mittel Bau* et de *Gustloffwerk*, mais profitable aux S.S.

En revenant vers le camp, nous avons constaté que le petit camp de femmes roumaines semblait avoir souffert du bombardement car il se situait entre l'extrémité de la voie ferrée et les casernes S.S., pratiquement le long des garages S.S.

Au cours des deux jours où j'ai été affecté au déblaiement des garages j'avais pu constater les dégâts impressionnants provoqués par l'impact des bombes sur ces bâtiments en béton armé où travaillaient des milliers de détenus sous la garde directe des S.S. Beaucoup d'entre eux restés sur place avec les S.S. malgré l'alerte étaient toujours ensevelis, écrasés sous les décombres avec les tanks, les camions et les S.S.

10.8.2 L'arbre de Goethe.

Finalement, malgré plusieurs centaines de détenus atteints par les bombes incendiaires dans le petit bois et ceux restés dans les garages S.S., ce bombardement avait été un succès. Toutes les installations industrielles détruites. Le camp épargné sauf le block administratif proche de

l'*Effekten Kammer* atteint par une bombe incendiaire d'où de légers dégâts. En face de ce bâtiment l'Arbre de Goethe, magnifique chêne qui trônait au centre d'une place gazonnée entre *Effekten Kammer* et cuisines, avait lui aussi été atteint par une bombe incendiaire qui l'avait complètement calciné. Il ne restait du fétiche des Allemands qu'un tronc et des branches calcinées.

« Arbre de Goethe » parce que Goethe qui habitait Weimar aimait venir se promener dans cette superbe forêt de hêtres. Il avait probablement rêvé lui aussi devant le paysage et s'était peut être assis au pied de ce chêne, isolé au milieu des hêtres.

« Fétiche des Allemands » parce qu'avant qu'il ne brûle, il se racontait dans le camp la légende assez prémonitoire : « Quand l'arbre de Goethe périra, l'Allemagne périra ! »

10.8.3 Les villas.

Le bombardement a fortement perturbé et désorganisé la vie du camp. Pas d'eau pendant plusieurs jours, nourriture restreinte, plus d'appel pendant trois jours, et surtout par la suite plus de travail pour cette énorme population d'environ cinquante mille détenus.

Pendant une dizaine de jours, nous avons donc été affectés à divers commandos de déblaiement et réparation.



Les casernes S.S. touchées par les bombes.

J'ai ainsi l'occasion d'aller travailler dans les casernes S.S. pour participer à la réparation des toitures endommagées par le souffle des bombes. Travail vertigineux, en claquettes de bois sur les toits pour porter les tuiles au couvreur ! Je suis allé toute une journée avec une brouette déblayer les gravats dans le quartier des villas : villas du commandant S.S. du camp et des officiers supérieurs S.S., villas de détenus de marque Léon Blum, Daladier, sans y voir quoi que ce soit.



La villa du commandant S.S. touchée par le souffle des bombes.

10.8.4 Transport gumi.

Mais le 9 septembre 1944 une grande partie de cette population devenue inutile à Buchenwald est appelée en « transport ». Avec Levillain et d'autres camarades de Vengeance comme Foulon, Jacquemin et Domange, je suis appelé, habillé en rayé et parqué dans deux ou trois baraques entourées de grillage, c'est le transport Gumi.

Pas de destination précise. Les S.S. - pardon l'*Arbeitsstatistik* prélève chaque jour dans le lot le nombre de détenus nécessaires à un commando définitif externe au camp. C'est ainsi que partent successivement Levillain, Foulon puis Domange et Jacquemin. Vic-Dupont n'a rien pu faire cette fois-ci pour garder au camp ses ouailles, non communistes. J'attends mon tour anxieusement jusqu'au 28 septembre. Mrazovitch qui vient souvent nous voir à travers le grillage m'a demandé quelques jours plus tôt :

- Est-ce que ça te gênerait d'être un jeune militant communiste ?
- Non, pourquoi ?
- Je peux te faire sortir du transport à cette condition.
- Vas-y, je n'aurai pas de problème de conscience.

Il est arrivé à ses fins et m'a ainsi évité beaucoup de misères. Yougoslave, né à Sarajevo, il avait eu un rôle de renseignements à Turma en liaison directe avec Vic-Dupont. Fouineur, parlant français, yougoslave, allemand, russe et se faisant comprendre des Tchèques, il avait ses entrées dans toutes les hautes sphères du camp. Il logeait d'ailleurs dans un des grands blocks en béton à étage au milieu des Tchèques.

10.9 Les planques communistes.

Dès que je suis sorti du transport, je suis allé loger dans son block pendant trois jours avant de récupérer le block 26. L'ambiance dans le block de Tchèques n'était pas folichonne. Ils ignoraient les Français, n'étaient pas accueillants, loin de là, et de toute façon, je ne comprenais pas leur langue un peu pleureuse.

Il fallait retrouver un emploi. Mrazovitch, qui a l'air très sur de lui me propose : « Veux-tu être *Lagerschutz* ? » Le *Lagerschutz* - gardien de camp - espèce de policier en uniforme avec bottes est une planque hautement réservée aux chouchous du Parti. Il faut en outre parler Allemand. Je lui réponds donc :

- Non, ce n'est pas possible !
- Veux-tu travailler aux cuisines ?
- Pourquoi pas ! On doit être bien nourri ?

Georges Mrazovitch m'emmène aux cuisines voir le *Kapo*, un énorme allemand qui me déshabille du regard. Mais je ne parle pas allemand, ça ne l'arrange pas. Heureusement pour

moi car il a une tête de pédé sadique (et il l'est !). Georges ne voit rien d'autre pour l'instant et me fait inscrire par l'*Arbeitsstatistik* au commando Bau III qui fait des travaux de construction dans le petit camp. Mais mon « passé de jeune militant communiste » reste dans les archives de l'*Arbeitsstatistik* et le 29 novembre j'obtiens mon affectation à *Abladen Bahnhof* déchargement des wagons en gare de Buchenwald.

10.9.1 Octobre 1944 - la déprime.

Entre temps, j'ai récupéré, le 3 octobre, ma place au block 26 *Flugel A*. Je suis affecté à la table 5 où je fais la connaissance du colonel Manhès. Le chef de table s'appelle L'Huilier, le responsable de la répartition des maigres rations de pain et parfois de margarine, le matin, est un colonel de gendarmerie. Un camarade de table y est pratiquement à demeure car il se remet peu à peu des dégâts provoqués sur son dos et son bassin par une des bombes incendiaires reçue dans le petit bois près de la gare.

J'avais perdu la plupart de mes anciens camarades, je vais m'en faire d'autres mais la transition est difficile. Je pars doucement vers la dépression sans m'en rendre compte. Je pense que ma mère, qui avait souvent de très fortes angines, est en train de mourir d'une angine mal soignée. Je m'enfonce peu à peu, comme le Professeur Mazaud, à tel point que Vic-Dupont mon chef de réseau, en a conscience. Il vient un dimanche me retrouver au block 26 et m'emmène faire une promenade dans le camp en me remontant le moral et surtout en me secouant : « Tu te fais des idées noires inutilement. Il faut réagir sinon tu ne tiendras pas le coup ! » Exactement ce que j'ai dit plus tard au Professeur Mazaud !

Cela se passait vers la mi-octobre et j'ai appris en rentrant de déportation que mon père était décédé à Bergerac le 10 octobre d'une crise d'urémie qui l'avait fait terriblement souffrir pendant plusieurs semaines. Coïncidence. Prémonition. Transmission de pensée. Sentiments filiaux affectés ?

10.9.2 L'*Abladen Bahnhof*.

Suivant les conseils de Vic j'ai « oublié » de penser à autre chose qu'à mon train train. Et le 29 novembre en gagnant ma nouvelle affectation il y a longtemps que j'ai récupéré.

Abladen Bahnhof est un petit commando sympathique de dix-huit détenus - trois équipes de six - six Russes, six Polonais, six Français, tous communistes (y compris moi). Parmi les Français, je me souviens de Vigne, la quarantaine, chef syndicaliste aux mines de Bessèges, d'un jeune ouvrier boulanger, communiste parce qu'aucun autre parti ne prenait la défense des travailleurs, et d'un jeune communiste, convaincu peut-être, mais surtout intrigant.

Nous sommes cantonnés dans une baraque en bois tout au fond des quais, dans ce fameux bois de pins où nous avons reçu les bombes incendiaires trois mois plus tôt. Une petite pièce pour le *Kapo* et une plus grande avec un poêle trois tables et des bancs pour nous.

La majeure partie du temps nous allons décharger les wagons à tour de rôle. Il faut vraiment qu'il y ait urgence à vider tous les wagons rapidement pour que les trois équipes sortent en même temps et s'affairent pour faire passer la marchandise des wagons aux camions qui partent ensuite soit vers les casernes S.S. soit vers le camp. Wagon terminé l'équipe revient s'abriter dans la baraque.

Les Russes et les Polonais s'arrangent toujours pour avoir à décharger les wagons de pommes de terre et de betteraves. Ils reviennent les poches gonflées, la chemise remplie et se régalent bien vite de leur « marché », c'est ce qu'on appelle « organiser » ou encore « comme ci-comme ça ». Les pommes cuisent rapidement sur le poêle bien chaud. Les tranches de betteraves se caramélisent. Ça sent bon ! Oh ! ils ne sont pas chiens, entre communistes on partage...ou presque, on reçoit quelques bribes de leur cuisine. Jusqu'au jour où nous arrivons à en faire autant...mais nous sommes quand même moins doués.

À midi, au lieu du café, nous recevons un bon chaudron de soupe à partager à dix-huit. Comme nous avons encore notre soupe le soir en rentrant du camp je passe tout l'hiver dans des conditions plus confortables que les autres détenus...non communistes.

C'est l'avantage d'être communiste au pays des S.S. Le mois de janvier est froid, mais j'en souffre peu. Lorsque je suis dehors c'est pour décharger un wagon, je m'active, pas le temps d'avoir froid. Le reste du temps je reste au chaud dans la baraque. Je sympathise avec un des six Russes du même âge que moi, plus cultivé que les autres. En sabir franco-germano-russe nous arrivons à nous comprendre. Il m'apprend à jouer aux échecs avec des bouts de papier dessinés et un carton transformé en échiquier.

10.9.3 Les containers.

C'est pendant ce mois de janvier que les S.S. nous utilisent pour charger des containers. Pendant deux jours, ils nous emmènent dans leur « Kino », vaste hall avec estrade pour les spectacles, momentanément transformé en hangar rempli de containers d'environ deux mètres de haut sur un mètre par un mètre à la base et de cartons remplis de vivres non périssables. Ces containers sont destinés à être parachutés à leurs troupes encerclées un peu partout. Il faut répartir le contenu des différents cartons dans chaque container. Cela sous le regard vigilant des S.S. Boîtes de singe, boîtes de confiture, plaques de chocolat, boîtes de biscuits, il y a même des biscuits pour chiens : un paquet s'est ouvert pendant les manipulations, les S.S. nous le laissent généreusement en récompense de notre travail bien fait. Pas chiens ces S.S., mais ce n'étaient que des biscuits pour chiens. Nous nous sommes régelés.

10.10 Convois venant d'Auschwitz.

Début février, pendant la période des grands froids arrivent sur les quais réservés aux arrivages de détenus des trains de wagons tombereaux comme ceux dont nous déchargeons habituellement rutabagas, betteraves et pommes de terre. Seulement il n'y a pas de camions pour recevoir la marchandise. Il y a par contre toute une escouade de S.S., le long des quais. Nous sommes appelés à la rescousse pour ouvrir les tombereaux.

Quelle horreur ! Dans chaque wagon ouvert un monceau de cadavres, plus ou moins grouillant, recouvert de neige gelée. Il en sort parfois un squelette vacillant hébété pratiquement fou. Un détenu qui a réussi à survivre protégé du froid par ceux qui sont empilés au-dessus de lui. C'est un convoi de détenus évacués d'Auschwitz le 27 janvier 1945 avant l'arrivée des troupes russes !

Les S.S. nous ont rapidement renvoyés à notre cabane et des équipes spécialistes du crématoire sont venues ramasser ce combustible de choix pour leurs fours.

Pendant plus de huit jours, les cheminées du crématoire crachent leurs fumées noires écœurantes. Ces pauvres juifs avaient fait le trajet que j'avais fait huit mois auparavant, mais en wagons découverts par un froid qui avait atteint - 20° dans l'Est du pays, plus la neige, sans nourriture. Trajet qui a duré plusieurs jours au lieu de deux jours à cause probablement des bombardements des gares. Il n'y a pas beaucoup de survivants dans chaque wagon. Au mieux dix pour cent. Tous ces survivants sont envoyés au petit camp. Ils sont devenus des bêtes car des échos assez pénibles de leur comportement nous parviennent. On a vu l'un d'eux se précipiter pour laper ses excréments en passant à la salle de douche. On raconte qu'un de leurs morts après son arrivée au petit camp a été dépecé et dévoré par ses camarades. Il ne devait pourtant pas y avoir beaucoup de chair autour des os ! En tout cas un dimanche je vois la corvée de soupe arrivant au petit camp attaquée par les détenus en question. Ils se précipitent sur le bidon de cinquante litres avec une telle brutalité qu'ils le renversent. Ils se mettent aussitôt à quatre pattes pour laper le maximum de soupe à même la terre - terre remplie de crachats plus ou moins séchés !

Quand l'homme a été complètement abêti par la déshydratation, il ne lui reste qu'une énergie animale.

10.10.1 Les valises.

Le temps glacial ne persiste pas et vers la fin du mois de février une douceur presque printanière s'installe pour quelques jours avec un soleil radieux. C'est par une belle journée que le *Kapo* vient nous demander un volontaire pour porter les bagages d'un soldat allemand de retour de permission. Ce n'est pas un S.S. mais un sous-officier de la Wehrmacht.

Il n'y a pas de wagon à décharger, c'est le début de l'après-midi. Nous sommes tous dans la baraque. Il fait beau dehors. J'aperçois la tête sympathique de ce vieux sous-officier. Personne ne se proposant, je me lève en disant j'y vais. Le *Kapo* me remet une brouette pour y mettre les deux valises lourdement remplies et me voilà parti en promenade.

Nous baragouinons l'Allemand et moi en marchant côte à côte. À sa demande, je lui explique ou essaie de lui expliquer, que je suis étudiant d'une grande école de commerce, que pour moi la guerre n'était pas finie et que la Gestapo m'a envoyé au bagne. Je ne sais pas ce qu'il comprend en tout cas je comprends qu'il vient de passer quinze jours dans sa famille et qu'il espère voir bientôt la fin de cette guerre.

Nos bavardages s'arrêtent quand nous arrivons à hauteur des bureaux et de la porte du camp. Son cantonnement est dans les bâtiments en dur le long de la place d'appel du camp et non pas dans les casernes S.S. Il me fait monter ses valises dans sa chambre et il me remet un pain entier de camp plus un pain entamé et un jeu de cartes, tout en me remerciant. Là je comprends qu'il y a une évolution de comportement et que les S.S. sont une race maudite à part.

Je cache mes cadeaux à l'intérieur de ma veste et je repars avec ma brouette vide. Mais au lieu de revenir par le chemin direct je décide de profiter de ce bel après-midi et de ma brouette pour continuer ma promenade. Je vais donc vers les casernes S.S. en passant le long de la carrière - admire à nouveau le paysage ... de liberté vers Erfurt, passe devant les casernes S.S. sans problème, prend le chemin des villas. Je le descends jusqu'aux villas de Blum et de Daladier en passant devant celle du commandant du camp. Le chemin continu à descendre vers une clairière mais je n'ose pas m'y aventurer bien que personne ne s'intéresse à un détenu muni de son outil de travail ...sa brouette. Je suis peut-être chargé du nettoyage de la chaussée..., mais il me manque un balai !

Je remonte donc la route pour rejoindre la gare et ma cabane. Je remets le pain à la collectivité et les cartes aux Russes très friands de jeux. J'ai passé plus d'une heure dehors.

10.10.2 Schonung.

Le froid revient brusquement. Les chauds et froids successifs du temps comme de la température entre la cabane et les quais me déclenchent une angine carabinée avec une fièvre qui m'abrutit. Je commence à traîner sans force. Je m'inscris à la visite du soir au *Revier*. Je m'y rends après la soupe et suis plutôt mal accueilli par des infirmiers polonais. À tour de rôle on prend sa température. Il faut qu'elle atteigne 39° pour obtenir des soins et du *Schonung* (repos). Je n'ai que 38,5°. Je retourne donc au boulot, mais je ne tiens plus debout. Je fais difficilement de la température et à 38° je suis aussi mal en point qu'un autre à 39,5°. J'essaie de faire prévenir Vic-Dupont qui est toujours médecin au *Revier* et je me présente à nouveau à l'infirmerie. Vic a dû intervenir car malgré un 38°5 j'obtiens le 25 février 1945 mon billet de *Schonung*. J'arrive même à le faire renouveler jusqu'au 16 mars. J'en ai vraiment besoin. Je ne tiens plus debout.

Au *Schonung* pas de lever le matin à cinq heures, pas de rassemblement le matin à cinq heures quarante-cinq pour le départ au boulot, ni le soir pour l'appel. Je reste couché toute la journée si je le désire, ce que je fais les premiers jours pour récupérer. Le *Stubendienst* contrôle le billet de *Schonung* puis vous fiche la paix par la suite. Pas de médicament, il faut que la fièvre tombe toute seule et que la gorge redevienne normale sans s'en préoccuper. Je passe ainsi plusieurs jours couché, ne me levant que pour prendre le jus chaud le matin et un peu de

soupe le soir et pour les besoins naturels. Peu à peu je me sens mieux. Je me lève dans la journée, fait un peu de lecture, rends quelques menus services à Kermarec le *Stubendienst*. Bref je commence à faire partie des meubles. Si bien que mon *Schonung* terminé le 16 mars et mon commando *Abladen Bahnhof* m'ayant refoulé le 17 j'ai décidé de continuer à rester au block comme si j'étais toujours *Schonung* sans me faire remarquer. Je risque gros si je me fais prendre, mais ça vaut la peine d'essayer.

En effet le 17 mars, *Schonung* terminé, bien reposé, je gagne la place d'appel à cinq heures trente et me joins au commando *Abladen Bahnhof*. À l'arrivée à la gare...surprise ! un vrai bâtiment de gare en dur, largement vitré, au milieu de la longue ligne des quais. Il s'est dressé pendant mes quinze jours de repos. Fini la petite cabane sympathique dans les bois. Le *Kapo*, étonné de me voir, m'apprend que je ne fais plus partie du commando. Le lendemain je reste donc au camp comme si j'étais encore *Schonung*, Kermarec a pris l'habitude de me voir au block dans la journée et ne me pose pas de question. C'est ainsi que je reste sans travailler jusqu'au 8 avril 1945.

11 Évacuation, 8 avril 1945 - 20 avril 1945.

11.1 Dimanche 8 avril 1945 – évacuation.

On commence à entendre le canon au loin du côté de Erfurt. On sent les Américains s'approcher et les S.S. s'énervent. Dans le camp l'espoir d'une prochaine libération nous rend fébrile.

Aussi ce dimanche 8 avril quand les S.S. nous donnent par la radio l'ordre de nous rassembler sur la place d'appel, alors que c'est l'heure de la corvée de soupe, environ onze heures ; tous les chefs de blocks refusent de monter et ordonnent aux hommes de corvée d'aller chercher la soupe aux cuisines. Les S.S. les en empêchent et ordonnent à nouveau notre rassemblement : *Antreten !*

Ne voyant aucun block monter sur la place d'appel, les S.S. descendent dans le camp revolver au poing et commencent à tirer dans les premiers blocks rencontrés pour faire sortir les détenus. Devant la force armée nous sommes obligés de monter sur cette place. Nous nous retrouvons dans le haut de la place d'appel comme tous les blocks les plus proches de la place.

Les S.S. n'attendent pas que tous les blocks soient montés. Ils comptent cinq mille détenus et les font partir, bien encadrés, sur la route de Weimar. Tout le block 26 est dans le convoi. Le chef de block Martin s'est esquivé mais le *Stubendienst* Kermarec est avec nous.

En arrivant à Weimar en début d'après-midi, nous sommes « accueillis » par des femmes et des enfants accourus voir ce défilé d'hommes en guenilles. Pour tout témoignage de sympathie nous recevons des crachats.

Nous sommes interloqués par ce comportement. Nous prend-on pour de vulgaires assassins ? Pourtant des commandos de Buchenwald travaillaient à Weimar. Il y a quelques mois des ingénieurs et des contremaîtres civils habitant Weimar dirigeaient notre travail aux usines d'armement. Par conséquent la population de Weimar connaît l'existence du camp de concentration et la qualité de résistants au régime nazi de ses « habitants ». La population de Weimar est-elle donc nazie elle aussi ?

À dix-sept heures nous embarquons dans des wagons tombereaux en gare de Weimar - ce qui me fait penser au sort de ceux arrivés d'Auschwitz en février. Mais il ne fait plus froid et nous recevons deux tiers de pain et deux bâtons de margarine. Nous démarrons à la tombée de la nuit. Interdiction de lever la tête au-dessus du bord du tombereau, sinon le garde S.S. installé à l'extérieur de chaque wagon fait son carton sur la tête qui dépasse. Ce qui nous oblige à rester accroupis. Au milieu de la nuit nous passons à Halle puis Iéna. Au loin des bombardements illuminent le ciel pendant que le train est arrêté en plein champ.

11.2 Lundi 9 avril 1945.

Le lundi 9 avril 1945, nous passons à Weissenfels à treize heures. Le train descend vers le Sud à travers la Saxe. Nous croisons des trains citernes et de munitions qui ont été mitraillés. Nous croisons des prisonniers Anglais. À quinze heures nous passons à Zeitz. Puis le train s'arrête jusqu'à une heure du matin. Nous passons à Thuringe. À huit heures nous sommes à Altenburg, nous apercevons un camp de femmes. À treize heures nous passons à Chemnitz complètement incendiée par les bombardements. De la voie ferrée on n'aperçoit que des décombres d'où émergent des cheminées. Nous filons à nouveau au Sud vers la Tchécoslovaquie. Joli pays avec de nombreuses papeteries où travaillent des prisonniers français, anglais, russes, à Zwickau. De mon wagon arrêté le long de la route je parle avec trois prisonniers français dont un d'Anzin, Victor Ardelin. Ils ne se rendent pas compte de nos misères. Le mardi soir nous passons la frontière des Sudètes à Reisenham.

11.3 Mercredi 11 avril 1945.

Le mercredi 11 avril 1945, nous faisons un arrêt de ravitaillement à Komotau. Nous descendons pour la première fois de wagon pour manger un demi-litre de soupe et une tranche de pain. Nous voyons des travailleurs libres Français - ceux du S.T.O. qui se prétendent maintenant « déportés ». Beaucoup d'alertes. Nous ne repartons que le jeudi 12 avril au soir pour passer la nuit à quelques kilomètres, à Pilsen où le lendemain vendredi 13 on nous fait à nouveau descendre de train pour toucher un demi-litre de soupe et une tranche de pain. À seize heures nous passons à Karlsbad. On commence à voir défiler des voitures sur les routes. Peut-être des réfugiés ?

11.4 Samedi 14 avril 1945.

Le samedi 14 avril nous passons à huit heures à Marienbad. Le convoi est coupé en deux. La première partie s'en va. La deuxième ne part qu'à quinze heures pour Tachau où nous arrivons à seize heures, nous sommes gardés par des Volksturm. Les trois mille détenus de la première partie du convoi, arrivés ce matin, sont partis à pied pour Flossenbourg. Nous, nous restons en gare.

11.5 Dimanche 15 avril 1945.

Nous passons le dimanche en gare de Tachau et nous pouvons descendre pour toucher un quart de pain et deux bâtons de margarine. Nous déchargeons les morts. Vers dix-neuf heures le train retourne à Marienbad. Puis nous zigzaguons pour nous retrouver le lundi 16 près de la frontière tchéco-bavaroise où des convois, sur la route proche, se font mitrailler. Le train fait demi-tour et s'arrête à Klentsch Operplatz. Nous recevons là un accueil magnifique de la population. Les femmes en robe de foulards, veulent nous ravitailler, les S.S. tirent sur elles pour les faire reculer. Elles reviennent à la charge et sont finalement les plus fortes. Les S.S. capitulent et nous laissent descendre de nos tombereaux pour manger cette soupe et ce pain tchèque. La nuit nous assistons de notre train à un superbe bombardement vers l'Est. Nous repartons le lendemain à midi après avoir été à nouveau ravitaillés par les femmes tchèques. À treize heures nous sommes à Domazlic où nous recevons une boule de pain - on entend des coups de feu. En gare il y a des trains de blessés. À seize heures nous arrivons à Janovice. Comme à Klentsch, les femmes veulent nous apporter du ravitaillement. Elles sont accueillies à la mitraillette par les S.S. Elles sont obligées de reculer et se mettre à l'abri. Les S.S. sont énervés. Nous n'aurons pas les provisions que nous destinaient ces femmes, mais nous sommes émus de leur courage. De nombreux trains de réfugiés stationnent dans la gare. À dix-huit heures nous partons vers la Bavière. Les S.S. nous interdisent à nouveau de passer les têtes hors du wagon pour éviter les manifestations de sympathie des populations. Sinon c'est

le tir à la mitraille. Dans la nuit nous entrons en Bavière. Planque et Ivernel se sauvent, sans être repérés.

11.6 Mercredi 18 avril 1945.

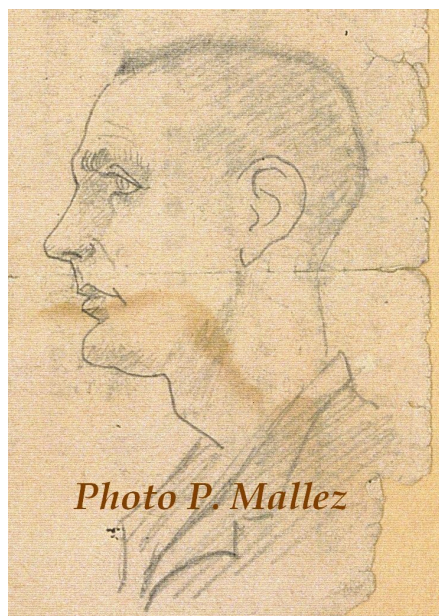
Le mercredi 18 avril 1945 nous nous réveillons en gare d'Eisenstein d'où nous repartons vers neuf heures. Le temps est superbe, le paysage beau, de la neige sur les hauteurs. En gare de Regen, nous voyons un train hollandais mitraillé. Notre train repart se mettre à l'abri dans une gorge boisée à cause d'une alerte. On voit passer de nombreuses vagues de « forteresses volantes ». Tout à coup deux avions de chasse américains passent en rase motte au-dessus de nous et vont faire un demi-tour un peu plus loin. Débandade des S.S. qui vont se planquer dans le bois tout en gardant un œil et leurs mitraillettes braquées sur nous. Les deux chasseurs reviennent et nous secouons nos bérêts rayés, nos fameux *Mützen* en espérant qu'ils ne nous mitrailleront pas. Leur passage est rapide - pas de tir ! Ouf ! mais comment pouvait-on leur faire comprendre qu'il aurait fallu tirer dans les bois ? Il y aurait eu quelques S.S. en moins. Nous repartons peu après et arrivons à Deggendorf à quinze heures trente où nous touchons un quart de pain, deux bâtons de margarine et un peu de fromage maigre. Nous arrivons à faire cuire des patates dans notre wagon. Mais le lendemain jeudi 19 avril nous n'aurons rien à manger. Nous voyons passer deux convois mais nous passons la journée et la nuit dans nos tombereaux.

12 Réparation des voies ferrées, 20 avril 1945 - 27 avril 1945.

12.1 Vendredi 20 avril 1945.

Le vendredi 20 avril 1945 on nous fait descendre de wagon à huit heures ; nous sommes triés par nationalité. Puis un *Kapo* vient faire une deuxième sélection : une cinquantaine de détenus dont environ trente Français :

Aubineau	Henri
Azemar	Jacques
Chaillou	Georges
Darsonville	Roberttatoué 185375
Delamare	Georges
Delorme	Gilbert
Eftimopoulos	Georges
Ernic	Jacques
Fournier	Maurice.....(sous-chef de gare de Busigny)
Gascon	Pierre
Hugelé	Maurice
Kermarec	Yves.....notre ex <i>Stubendienst</i>
Kuypers	André.....de Stain
Lamy.....	Jacquesde Dombasle
Le Fol	André
Maillard	Fernand
Mallez	Pierre
Rey Golliet	Charles
Shreeck	Robertde Seloncourt
Sutra	Jean.....dit Pierrot Carton, de Narbonne
Vincent	Baptiste



Pierre Mallez, dessiné par Jacques Lamy

Les seuls dont j'ai retenu les noms, rejoignons notre nouvelle affectation le *Bau Zug* 6^e brigade (train spécialisé pour la réparation des voies ferrées) en gare de Plattling. En plus des wagons de matériel : rails, traverses, éclisses, tire-fonds, pioches, pelles, etc.... Il y a plusieurs wagons voyageurs et couchettes pour les S.S. ; un wagon cuisine, et les wagons des détenus aménagés avec vingt-quatre couchettes réparties sur le pourtour, l'entrée du wagon se fait à une extrémité sans couchette où il y a un poêle.

Les vingt-quatre Français montent dans le wagon 13 libéré par ses occupants russes, qui ont pris la poudre d'escampette pendant le bombardement de la gare de Plattling. Dans le noir, nous nous installons comme nous pouvons. Nous trouvons un chaudron de soupe encore plein. Il est là depuis deux ou trois jours, nous la goûtons, elle n'est pas encore trop surie, et, affamés, nous nous partageons cette pitance inespérée...qui pouvait tout aussi bien nous faire crever !

Le lendemain, nous sommes réveillés à six heures par les camarades français du commando. Ils nous apportent une soupe fraîchement cuite. Nous passons ensuite à la désinfection, sommes habillés en « pyjama rayé » et nous nettoyons notre wagon.

Le commando semble bon. Le *Kapo* est alsacien, la solidarité semble bonne puisque les camarades français nous ravitaillent en farine dès le premier jour. Le travail est dur, mais il y a possibilité « d'organiser » - c'est-à-dire voler dans les wagons détruits par les bombardements. Pour ce premier jour, nous restons dans le train à faire diverses corvées pendant que les anciens commandos s'activent à récupérer une voie parmi celles détruites par le dernier bombardement.

12.2 Dimanche 22 avril 1945.

Le dimanche 22 avril, nous sommes réveillés à quatre heures trente pour aller travailler nous aussi à la réparation d'une voie en gare de Plattling. Les dégâts sont importants. Nous travaillons jusqu'à quinze heures sous la pluie pour reprendre aussitôt. Mais les dégâts sont trop importants pour arriver à rétablir la voie avant l'arrivée des Américains. Nous abandonnons le chantier et poussons notre train en gare pour repartir le soir à Passau. Nous partons vers dix-neuf heures et préparons une galette avec les produits offerts par nos camarades.

12.3 Lundi 23 avril 1945.

Le lundi 23 avril nous sommes réveillés à quatre heures trente en gare de Passau Auerbach. Il pleut toujours et il fait froid. Dès cinq heures trente, nous sommes au boulot pour réparer une des voies détruites sur trois kilomètres. Les Polonais arrivent à « organiser » du fromage et des biscuits. Nous ne sommes pas encore assez doués pour tromper la surveillance des S.S. et « organiser » dans les wagons éventrés à proximité de notre chantier. À dix-sept heures trente nous rentrons dans notre wagon fourbus et transis. Mais notre cuistot nous fait un ragoût et une soupe de nouilles pour nous retaper.

Le lendemain mardi nous recommençons comme la veille harcelés sans arrêt par les S.S. qui veulent absolument partir le lendemain. Il faut donc qu'une partie du commando travaille de nuit sous surveillance multipliée.

Nous reprenons le chantier le mercredi à cinq heures trente. Il fait beau à nouveau et les alertes sont fréquentes. À chaque alerte nous devons monter sur le haut du talus qui domine de vingt mètres la voie ferrée. Ça nous crève...sans nous protéger en cas de bombardement ! Le *bauführer* menace de nous renvoyer, nous les nouveaux français, parce que nous ne travaillons pas assez. Mais il doit surtout y avoir une cabale polono-russe contre nous car eux sont menacés de renvoi parce qu'il y a trop d'évasions parmi eux.

À dix-sept heures la voie est réparée, nous rentrons dans nos wagons et pendant que nous mangeons notre soupe, arrosée de bordeaux ! notre train est mitraillé. La locomotive est ratée et le train part vers dix-neuf heures.

12.4 Jeudi 26 avril 1945.

Le jeudi 26 avril nous nous réveillons à huit heures en gare de Obenberg-Altheim. Le train repart pour s'arrêter dans la campagne proche où nous prenons un bain de soleil. Nous retournons en gare de Obenberg à dix-sept heures. La rumeur dit que Français et Américains sont arrivés à Plattling après notre départ, que Roosevelt est mort, Goebbels tué à Berlin, Berlin aux trois quarts pris par les Russes, que la jonction russo-américaine est faite entre Dresde et Leipzig, que les Russes sont entre Vienne et Linz. Est-ce vrai ? Ça nous réjouit quand même. On nous remet du lait frais.

13 Salzburg, 27 avril 1945 - 18 mai 1945.

13.1 Vendredi 27 avril 1945.

Le vendredi 27 avril nous quittons Obenberg vers huit heures et entrons en Autriche à Branau-Inn. À dix-sept heures nous arrivons à Salzburg. Le train s'arrête avant l'entrée en gare, en partie sous le pont de l'autoroute Munich-Linz. Nous nous faisons une soupe sucrée.

13.2 Samedi 28 avril 1945.

Le samedi 28 avril nous sommes à nouveau réveillés à quatre heures trente pour reprendre notre travail de reconstruction de voie ferrée. Il pleut, nous travaillons de cinq heures trente à midi sur la voie de Linz-Munich : il y a deux gares à Salzburg. La gare principale en direction de Munich. Il y a peu de dégâts. La deuxième gare en direction d'Innsbruck où les dégâts sont très importants. C'est là que nous travaillons sous la pluie froide avec des travailleurs libres français qui nous donnent quelques nouvelles. Nous travaillons jusqu'à dix-neuf heures.

13.3 Dimanche 29 avril 1945.

Le dimanche nous reprenons notre travail à cinq heures trente, mais il fait beau. Les travailleurs libres sont là aussi. Ils font le même travail, la menace en moins, la nourriture en plus, bien que notre sort alimentaire se soit amélioré par comparaison à Buchenwald. Nous

apprenons qu'il y aurait eu un putsch de la Wehrmacht à Munich, Hitler et Himmler assassinés ! Des tracts en anglais sont lancés par avion. Ils montrent les dernières atrocités à Buchenwald : fusillade, baraques brûlées avec les détenus. Eisenhower devant la fosse Bismarck où étaient versés les cadavres trop nombreux pour être brûlés au crématoire. Nous arrêtons le travail à douze heures trente pour le reprendre à quatorze heures trente jusqu'à vingt et une heures. La pluie a recommencé. Ce sont des journées épuisantes - les rails sont lourds. Le soir nous terminons nos provisions de farine et de lait en faisant des crêpes.

13.4 Lundi 30 avril 1945.

La journée du lundi 30 avril s'écoule sans alerte. Le soleil se montre un peu. Des bruits d'armistice courent. Himmler (pourtant assassiné dans les « nouvelles » de la veille) aurait demandé un armistice aux Anglais et aux Américains pour se retourner contre les Russes ! Réponse : pas de paix séparée. Nous travaillons jusqu'à dix-sept heures. La ration de pain diminue. Salzburg manque de ravitaillement paraît-il... ! Nous nous faisons une soupe aux oignons.

13.5 Mardi 1^{er} mai 1945.

Le mardi 1^{er} mai nous travaillons jusqu'à onze heures, interrompus par une alerte. Les S.S. nous évacuent vers un bois à l'Est de la voie ferrée et trois quarts d'heure plus tard nous ramènent vers notre train. À ce moment un chapelet de bombes tombe à quatre cents mètres de nous. C'est la débandade dans les champs. Puis un deuxième chapelet tombe sur la gare où nous travaillons. Notre train est sauf.

Nous apprenons que l'Armistice a été demandé aux trois puissances - Hitler mortellement blessé (encore) - Munich, Innsbruck, Linz occupées.

Le commandant S.S. du train nous déclare que nos portes de wagons ne seraient plus cadenassées la nuit. En cas d'alerte nous pourrions sortir nous mettre à l'abri dans une grotte toute proche. Il n'y aurait plus d'otages en cas d'évasion. Que les Russes et les Polonais seraient mis dans le camp des prisonniers de guerre russes de Salzburg en cas d'arrivée des Américains.

13.6 Mercredi 2 mai 1945.

Mercredi 2 mai 1945, réveil à quatre heures trente. Il a neigé, il fait froid. Je suis de repos et j'en profite pour faire de la lessive. Les camarades rentrent à midi avec des nouvelles sensationnelles. Le commandant a annoncé qu'il partait avec sa troupe, emmenant les Tchèques en autocar. Salzburg est déclarée ville ouverte. Nous devons attendre les Américains qui ne sont pas loin. La moitié des camarades du wagon reste au train l'après-midi. Kermarec devient secrétaire à la *Schreibstube*, Azéma nous fait des chaussons aux oignons avec de la farine obtenue contre un pantalon et des frites avec les pommes de terre des S.S. et la graisse du wagon 4. Les Polonais pillent un wagon en gare. Les femmes et les enfants nous font des signes d'amitié. Il faut rester disciplinés et prêts à tout. Il reste dans le train quatre-vingt-sept Français, quatre-vingt-huit Polonais et cinquante-sept Russes gardés par trois ou quatre soldats et des *Volksturm* en plus des S.S. restés sur place. Les portes des wagons sont cadenassées pour la nuit comme d'habitude malgré les déclarations du commandant S.S. avant son départ. Nous organisons une veille de nuit dans le wagon pour ne pas être surpris par l'évolution des événements car nous sentons la « classe » approcher.

13.7 Jeudi 3 mai 1945.

Le jeudi 3 mai nous nous réveillons vers huit heures sous cinq centimètres de neige. On se croirait en hiver. Nous faisons la corvée de pluches jusqu'à treize heures ce qui nous vaut un litre de soupe de pois chacun. L'après-midi je fais un tour dans la ville qui a l'air charmante,

sans m'y attarder car on entend le canon pas très loin. Les Américains se rapprochent ! Au train, on nous dit que les prisonniers de guerre sont prêts à nous héberger s'il y a du grabuge et on nous distribue du ravitaillement. Vers vingt-trois heures l'alerte est donnée. Les tanks approchent de Salzburg. Nous nous couchons, mais les obus commencent à tomber pas très loin, nous allons nous mettre à l'abri sous le pont autoroute. Mais il y a trop de monde et d'humidité aussi je me recouche dans mon wagon. Kermarec et Peters ont surpris les derniers S.S. restés au train, habillés en civil, entrain de piller le wagon de vivres. Ils les arrêtent et prennent la direction du train. Les tirs d'artillerie durent toute la nuit.

13.8 Vendredi 4 mai 1945.

Le vendredi 4 mai le temps s'est remis au beau. Les Américains sont entrés ce matin dans Salzburg et ont continué vers Linz. Quelques tanks restent stationnés sur l'autoroute au-dessus de notre train. Avec Jacques Lamy je fais un tour dans les décombres de la gare, mais il n'est pas possible de fouiller les différents wagons pour « organiser » quelque chose d'intéressant. Il y a trop de police. On se console en profitant du paysage. Il fait un temps splendide, la neige brille sur les sommets, l'air est pur et nous sommes libres, presque. Le soir nous allons faire un tour sur l'autoroute pour essayer de bavarder avec les Américains des tanks.

13.9 Samedi 5 mai 1945.

Le samedi les Français sont allés « organiser » en ville un magasin S.S. « l'Union » et en ramènent des vêtements, du sucre, des confitures, de la graisse. Il n'y a pas de problème de nourriture - sauf qu'elle n'est peut-être pas appropriée à notre délabrement physique après dix-huit mois de privations.

13.10 Dimanche 6 mai 1945.

Le dimanche 6 mai, je monte avec quelques Français et beaucoup de Polonais du train au Monastère de Maria Plain sur la hauteur toute proche de notre train au-delà de l'autoroute. La messe est dite par un abbé de notre train. Il fait beau, le panorama est joli de la haut. Sur l'autoroute on voit les Américains arriver en masse. Au loin, on devine l'Oesberg sur lequel se dresse le nid d'aigle de Hitler. L'après-midi nous allons faire une promenade dans Salzburg. Pas beaucoup d'animation, mais beaucoup de police pour éviter les pillages.

13.11 Lundi 7 mai 1945 et après.

Le 7 mai, je peux enfin écrire une longue lettre à mes parents qui doivent se morfondre d'inquiétude sur mon sort. Nous apprenons aussi que l'Armistice a été signé à quatorze heures près de Reims et le 8 mai nous fêtons la capitulation allemande en faisant un festin. Mais mon organisme ne résiste pas à ces agapes. Je suis pris par une forte fièvre et une diarrhée qui durent plusieurs jours. J'arrive quand même à remonter à Maria Plain le jeudi de l'Ascension 10 mai 1945. En redescendant, comme il fait beau et chaud je me baigne dans une mare. J'ai l'impression que cela me fait du bien.

Mais l'attente d'un rapatriement qui ne vient pas se fait longue, trop longue même, car les Américains qui craignent que nous leur donnions une épidémie de typhus veulent nous mettre en quarantaine dans un camp tout proche libéré par ses occupants depuis déjà plusieurs jours, des prisonniers de guerre ou des S.T.O. déjà rapatriés ! Nous ne sommes que du bétail plein de vermines !

J'en ai marre, je voudrais bien rentrer. Le 11 mai je vois des infirmières de la Croix-Rouge qui viennent avec un toubib français chercher quelques malades à emmener à l'hôpital. Je leur parle, leur demande quand aura lieu notre rapatriement. Il n'y a évidemment pas de réponse ? Mais mon état a quand même dû alerter le toubib car sept jours après le vendredi 18 mai 1945, une ambulance vient me chercher ainsi que deux autres Français. Les ambulancières nous

amènent à Munich et nous laissent dans un centre de regroupement pour rapatriement des S.T.O. et prisonniers de guerre. Elles sont pressées de revenir à Salzburg !

Un nouveau périple commence, pénible lui aussi, car je suis mal foutu mais avec cette fois l'espoir de voir la fin du tunnel.

14 Rapatriement, 18 mai 1945 - 24 mai 1945.

Je suis donc déposé comme un ballot encombrant le 18 mai 1945 dans une cour d'usine à Munich. Il y grouille toute une faune de prisonniers de guerre et de S.T.O. en attente d'un transport de rapatriement. Nous allons jusqu'à Mannheim dans une énorme semi-remorque conduit par deux noirs. Halte d'une journée à Mannheim très détruite. Passage du Rhin pour un embarquement dans un train de marchandises vers la Sarre. C'est le 22 mai à Sarreguemines qu'a lieu la rentrée en France. Visite médicale très succincte. Je ne pèse plus que cinquante-deux kilos, mais ma diarrhée s'est arrêtée. Interrogatoire d'identité et remise d'une carte de rapatrié valant pièce d'identité pour un mois et d'un bon de transport me permettant de rentrer chez moi par le train.

Le 23 mai je suis embarqué dans un train de voyageur partant vers Paris. En gare de Reims, arrêt buffet offert par la Croix-Rouge. Je précise que je désire aller à Valenciennes et suis dirigé vers un train en partance pour le Nord. C'est ainsi que j'arrive à Valenciennes le 24 mai 1945 vers onze heures du matin, heureux de fouler à nouveau le pavé de Valenciennes. Les gens regardent avec étonnement ce bagnard accoutré d'une veste de pyjama rayé bleu et gris clair, d'un pantalon de treillis kaki, de bottes en tissus et coiffé d'un béret rayé cachant un crâne rasé. Ne voulant pas attendre un tramway pour la Croix d'Anzin, je pars à pied vers le viaduc et le pont Jacob pour refaire le trajet tant de fois parcouru quand je rentrais du lycée.

En montant l'avenue de Saint-Amand, je croise Raymond Turbot et son beau-fils Jean Muret. Je leur demande si ma famille est bien de retour à Anzin, s'ils sont tous en vie. Ils se dépêchent de me dire : on t'attend chez toi - sans autre précision. Dix minutes plus tard je sonne à la porte du 72 avenue Anatole-France et tombe dans les bras de Maman qui est venue ouvrir sans savoir que c'était moi qui sonnais. Après les embrassades je demande des nouvelles de mes sœurs : « elles sont là ! », de Philippe : « il est mobilisé dans le Pas-de-Calais ! » et Papa ? c'est alors le coup d'assommoir : « Papa est mort à Bergerac le 13 octobre 1944 après une crise d'urémie et de longues souffrances ! » C'est justement à l'époque où je me déprimais en pensant que Maman était en train de mourir.

15 Épilogue.

Après cette douche glacée, la joie du retour au bercail a repris le dessus. J'ai fait le tour de mes amis et parents. Je rêvais de prendre six mois de vacances pour me refaire une santé et pour me remplumer, mais j'ai dû me contenter de deux mois pour revenir assez vite m'occuper de la « carrioterie », l'affaire familiale de fabrique de carreaux en ciment que ma sœur faisait marcher depuis la mort de mon père et la mobilisation de mon frère.

Je suis allé au Pyla chez Maman Nini avec son fils Jean Peuble, puis à Bergerac chez Tatie (Madame Turbot) et chez les Burki avec un aller et retour à Paris dans l'avion de Monsieur Gouin, l'oncle de Christian Burki et président de l'Assemblée Consultative. J'ai ainsi couché au Palais du Luxembourg dans le lit de Léon Blum et admiré l'énorme baignoire de Goering. J'ai continué mon périple par la Baule, puis la Bedonnière chez Charles Sirot avec Raoul et Lalou Rabouille et enfin chez tante Marguerite à Rouen. Tout un circuit fait gratuitement par chemin de fer avec un ordre de mission de la D.G.E.R. dont je faisais partie en qualité de membre d'un réseau de renseignements.

Entre-temps je m'étais fiancé. Le C.O.S.O.R m'avait proposé d'aller faire un séjour gratuit de deux ans aux U.S.A. pour faire un stage d'entreprise réservé aux résistants. J'ai laissé tomber

car mon futur beau-père s'y est opposé. Peu à peu je reprenais une partie des vingt kilos perdus en camp de concentration. Il m'a fallu plus de deux ans pour reprendre mon poids de soixante-douze kilos.

J'ai revu de temps à autre les anciens camarades de résistance et de convoi, correspondu avec mon chef Vic-Dupont, avec Édouard Levillain. Mais très vite les occupations et préoccupations de l'affaire familiale ont repoussé fort loin les souvenirs.

Pendant plusieurs années j'ai cependant eu régulièrement d'horribles cauchemars où dominaient : les bombardements intensifs venant d'un ciel noir d'avions, la poursuite par des soldats allemands accompagnés de chiens dans un tunnel sans fin, l'incarcération en maison complètement fermée, etc.... Les séquelles de la déportation se sont brusquement multipliées à quarante ans. Pendant quatre à cinq ans, j'ai traîné de Charybde en Scylla entre ulcère, tachycardie, nausées et dépression.

Je n'ai pu tenir que grâce au golf que je pratiquais à un haut niveau : souvent quatre parcours de compétition le « week-end ». Excellent exercice physique, que j'abordais en veillant à limiter boisson alcoolisée et cigarettes, pour être en forme lors de ces compétitions

En 1947 *Masuy* et ses complices nos traîtres *Raoul* Fallot et *Raymond* Fresnoy ont été arrêtés en Espagne, jugés à Paris au cours d'un procès civil auquel je n'ai pas participé car j'habitais Valenciennes... Ils ont été condamnés à mort et exécutés.

Le bilan de cette période d'occupation allemande serait approximativement de trois cent mille résistants homologués, c'est-à-dire ayant obtenu la carte de Combattant Volontaire de la Résistance pour actes reconnus de résistance avant le 1^{er} mars 1944. Quatre vingt deux mille d'entre eux ont été déportés. Vingt mille sont rentrés en 1945. Pour *Turma-Vengeance*, j'ai dénombré cinq cent trente morts connus : cent cinquante tués par la Gestapo ou morts aux combats de la Libération, trois cent quatre vingt en déportation sur sept cent quatre vingt cinq déportés.

De cette période de déportation j'ai essayé de ne garder que les bons souvenirs de camaraderie, rares mais riches. J'ai pris aussi l'habitude de juger très vite les hommes sur leur comportement, sans tenir compte de leurs titres, ce qui m'a valu évidemment des inimitiés au sein des affaires souvent dominées par des X ou des directeurs prétentieux, imbus de leur titre, plus préoccupés de leur poste et de ses avantages que de l'avenir de la société, incapables de voir plus loin que le bout de leur nez et de faire attention aux hommes qu'ils dirigeaient.

J'ai un moment regretté d'avoir subi tout ce calvaire pour rien, en voyant la France sombrer dans les magouilles politiques avec des gouvernements changeant tous les huit ou quinze jours et incapables de gouverner.

Quand le général de Gaulle a de nouveau nettoyé tout ce fatras à partir de 1958, j'ai à nouveau repris espoir.

Et si c'était à refaire dans une nouvelle jeunesse, je recommencerais, malgré les séquelles, parce que se battre pour un bel idéal, pour la liberté de sa patrie est quand même plus exaltant que de se lamenter sur son sort quel qu'il soit en attendant que les autres travaillent à votre place, ou que se droguer sous prétexte que l'on n'a rien à faire d'autre.

FIN



P. Mallez reçoit la Légion d'honneur

16 Résumé de l'organisation du Mouvement Turma-Vengeance fin 1943.

En perpétuelle évolution, du fait de l'accroissement des effectifs, des accords avec d'autres mouvements de résistance et surtout à cause des arrestations successives à la tête du Mouvement.

Comité Directeur Clandestin

- docteur Victor Dupont (*Vic, Sorel, Pèlerin, Chartreux*)
- docteur François Wetterwald (*François, Masson, Robin, Bélier*)
- (docteur Chanel est arrêté depuis 1 an déjà)
- Jean Charbonneaux (*Jean-Marie, Cumulo*)

Mulle (*Pons, Adam*), Bernard Lauvray (*Noé, Narcisse*), Georges Julien (*Richard, Bertrand*), Claude Lerude (*Paul VIII*), Charlot, Salomon, Pillot de Coligny, Pierre Frilet, Maître Nouveau, Georges Brûlé, Jacqueline Héreil (*Myrtille*).

I - Renseignements - Réseau TURMA

- Chef..... Docteur Dupont (*Vic, Sorel, Pèlerin, Chartreux*)
- Agent de liaison Jean Garcelont (*Jeannot*)
- Adjoint Jean Charbonneaux (*Jean-Marie, Cumulo*)
- Agent de liaison Raymond Fresnoy (*Raymond*)

Centrale : en dernier lieu chez l'abbé Villien, vicaire de l'église de la Trinité

- Chef..... Jean Charbonneaux
- Adjoint Pierre Mallez (*Mercure*)
- Secrétaire Adrien Bories (*Priam*)
- Archiviste Bouchet (*Dolmen*), libraire rue Faubourg Poissonnière
- Dessinateurs Bouchet, Debord, Huguet
- Coopérative André Angly et Raymond Fresnoy
- Planques, faux papiers .. Hélène Barland
- Agent de liaison Raymond Fresnoy.

Sous-réseaux

- Pierre II Pierre Duvergne : SNCF, PTT, secrétaire Mme Garnier
- Le Foc capitaine Viaud : aviation
- Noé..... Bernard Lauvray : Eure, Nivernais, Allier
- Dominique..... Mlle Marc le Guilherme : LVF Bordeaux, Toulouse
- Arc en Ciel Claude Bezier, adjoint : Fromont, agent liaison : Bernard Fallot (*Raoul*), agent de la Gestapo.
- Ulysse..... Jean Lux, adjoint René Mann (*Castor*) : police, Alsace, Bretagne
- Simbad Le Marin : Rennes, Saint-Malo, aérodrome Villacoublay
- Mrazovitch Georges : transports allemands
- Mrs Hamilton américaine
- Mme Seguin Croix Rouge Française.

II – Évasion-VENGEANCE (créé en 1940)

- Passage de la ligne de démarcation

(jusqu'en fin 1942) Lagarron, Chanel, Niaudot, Subert
 - Convoyages vers l'Espagne Jean-Paul Pinard
 - Ramassage et hébergement Eure, Seine et Oise
 - Passage en Angleterre par mer
 (plusieurs ports bretons et notamment Douarnenez) abbé Cariou

III - Sections spéciales.

Bernard Chevignard, Michel Pelletier, Jean-Marie de Prémonville, Daniel Domange, Daniel Gieules : protection du mouvement, exécution des traîtres, vols d'uniformes et armes aux allemands, vols de tickets ravitaillement, destructions d'installations stratégiques.

Faux papiers – Planques.

- Groupe de la rue de Bourgogne ... Mmes Goret et Hellestern
 - Groupe des Invalides M. et Mme Morin

IV - Action : Corps Francs VENGEANCE.

- Chef Docteur François Wetterwald (*Masson, Robin, Béliet*)
 - Adjoint Pierre Frilet
 - Secrétaire Jacques Chataigneau
 - Agents de liaison Rémy, Antoine d'Aymery, Villeneuve

Région II - Paris et la Seine

- Chef Mulle
 - Adjoint Michel Foulon, Michel Bommelaer, Georges Brulé
 - Officier recruteur commandant Salomon (*Antheaume*)
 - Agent de liaison François Jacquemin
 - Commandement militaire commandant Marc Gorkel (*Carlier*)
 colonel Thominet (*Guillaume*)
 - 2^e bureau Bonnel de Mézières et liaison Turma

troupes (environ 5000 hommes) : Assaut, Défense Passive, Police, Sapeurs Pompiers, Gardes Mobiles, chaque arrondissement de Paris, Courbevoie, Choisy-le-Roi, Bourg-la-Reine, La-Garenne-Colombes, Villemomble, Drancy, Bobigny, Créteil, Gagny, Le Raincy.

Région III - Seine et Marne

- Chef commandant Henri Bouteiller (*Octave*)
 Lagny, Fontainebleau, Provins, Morcerf, Melun, Nangis, Bray, Meaux, La Ferté-sous-Jouarre, Provins, Tournan (*Vandair*).

Région IV - Seine et Oise

- Chef commandant Charles de Pillot de Coligny (*Emmanuel, Chantran*)

Province

- Chef Charlot (*Casimir*)
 - Adjoint Jacques Rancy (*Gilbert*)
 couvre 7 régions avec 20 départements : Nièvre, Cher, Loiret, Loir et Cher, Indre, Indre-et-Loire, Eure-et-Loir, Sarthe, Vienne, Maine-et-Loire, Loire-Inférieure, Morbihan, Finistère, Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Mayenne, Manche, Orne, Eure, Oise, Nord.

Région V - Normandie, Eure, Orne, Manche

- Chef..... Corcini (*Martin*)
- Adjoints..... François et Maury
- Orne..... docteur Lapierre (*Lerouge*)

Région VI - Nord

Rattachée à Libre Patrie.

Région VII - Nièvre, Yonne, Allier, Aube

- Chef régional..... Brasseur (*Jean-Paul*)
- Nièvre..... capitaine Brice
- SNCF..... Lavenant (*Kermogan, Maho*) initiateur de Résistance Fer.

Région VIII - Loiret, Cher, Loir-et-Cher

- Chef régional..... Claude Lerude (*Paul VIII*), puis capitaine Gillioz (*Richard*)
- Adjoint Bernard Cognet
- Agent de liaison Charles Dumats
- Loiret chef : André Guyot (*André*)
..... responsable police : commissaire Terramorzi
- Cher..... chef : capitaine Germain
- Loir et Cher chef : capitaine Duchartre

Région IX - Bretagne

- Chef régional..... Guy Fauchoux (*Max*)
- Ile-et-Vilaine..... commandant Vincent
- Finistère..... Cadoudal, Luc Robert, famille Le Guennec
- Côtes du Nord commandant *Bradacier*, Morellec
- Loire inférieure commandant Barbetorte
- Morbihan..... *Marc*

Au total l'effectif a été de 20 000 à 30 000 hommes.
